

ÉDOUARD AUBERT

PAR

ALFRED LEROUX.



PARIS,
LIBRAIRIE DE CHARLES GOSSELIN,
ÉDITEUR DE LA BIBLIOTHÈQUE D'ÉLITE,
30, RUE JACOB.

M DCCC XLIII.

ÉDOUARD AUBERT

PAR

ALFRED LEROUX.

PARIS,

LIBRAIRIE DE CHARLES GOSSELIN,
ÉDITEUR DE LA BIBLIOTHÈQUE D'ÉLITE,
30, RUE JACOB.

M DCCC XLIII.

A MON PÈRE.

A. L.

LETTRE AU PUBLIC.

J'écris une lettre qui ne parviendra peut-être jamais à son adresse.

Mais, comme il arrive souvent aux marins d'écrire à ceux qui sont loin, pour le seul plaisir de traduire leur pensée du moment, je me livre à mon désir d'épanchement, sans savoir si l'attention d'un lecteur en complètera la réalisation. On dit que le monde est une mer, qu'un livre est un esquif qu'on lance et le public une nation incertaine vers laquelle on vogue, sans prévoir si elle sera ennemie ou hospitalière. — S'il en est ainsi, je puis bien faire comme les marins.

Je n'ai point l'intention de déguiser sous un titre nouveau-ce qui est connu ordinairement sous celui de préface ; j'ai voulu seulement marquer combien est directe la pensée qui me guide. Les préfaces en général ont subi la loi commune : elles ont été attaquées et défendues. Il me semble, pour ma part, que cette coutume, sagement interprétée, est touchante et salutaire. Les meilleurs usages, je lésais, peuvent être détournés de leur sens primitif par les passions ou les ridicules de ceux qui les dénalurent. Si les préfaces ne servent qu'à proclamer orgueilleusement le mérite de celui qui les écrit ; si elles ne renferment que l'attaque haineuse des talents rivaux, ou la justification prématurée de *ce qu'on verra bien*, comme dit le misanthrope, je comprends la pitié, le dégoût ou l'ennui qu'elles peuvent inspirer.

Mais, si je considère sous quel jour les écrivaient nos plus grands, c'est-à-dire nos plus modestes auteurs, je trouve dans ces préliminaires une haute convenance, un éclaircissement utile et une simplicité pleine de charme. C'est l'exorde du discours, c'est le portail du monument ; avant de vous y faire pénétrer, l'auteur se propose lui-même pour guide ; il en explique le plan, le but et n'en dissimule même pas les imperfections ; puis, il se retire discrètement, laissant à ses juges la liberté de leurs appréciations.

De ces illustres modèles à moi la transition est si impossible à ménager, que je ne l'essaierai même pas" ; ne pouvant aspirer au talent dont ils ont le secret, je me bornerai à imiter la seule de leurs qualités qui soit à la portée de tous, — la bonne foi. Ce qui s'écrit avec franchise se juge avec indulgence, et l'absence de prétention entraîne, à mon avis, celle du ridicule ; en France c'est un grand point de sauvé.

Lorsque je publiai, il y a un an, un recueil de vers, mon premier ouvrage, je l'annonçai comme une tentative dont l'issue me déciderait. L'accueil que j'ai reçu a été si bienveillant, que j'y ai vu la réponse de l'amitié plutôt que celle de la justice ; mon cœur s'en est ému, mais mon esprit est demeuré inquiet, et, je ne puis le dissimuler, la nouvelle épreuve qui m'attend aujourd'hui m'agite plus encore peut-être que la première. Bien souvent, on ne comprend le danger que lorsque l'on y a échappé, sauvé par des amis ; la seconde fois, on le mesure davantage et, si l'on s'y livre, on n'a plus l'excuse de l'ignorance. C'est ainsi que je suis revenu, entraîné par je ne sais quel charme, vers les rêves souvent trompeurs de l'imagination. Le désir de m'essayer dans une sphère nouvelle et de m'adresser au plus grand nombre m'a porté à écrire en prose ; du reste, peu sûr de moi, tenté par l'inconnu et comprenant mieux, chaque jour, combien tout but est difficile à atteindre, loin de m'enhardir par les épreuves, je sens bien que chacun de mes livres sera une interrogation.

Qu'il me soit donc permis de dire toute ma pensée. Si j'ai le défaut ordinaire à ceux qui font des aveux et ne les font jamais assez courts, le public aura peut-être la vertu de ceux qui les écoutent et les recueillent pour y trouver la vérité.

L'idée qui m'a dicté ce livre et qui le domine m'a paru être de quelque utilité ; elle m'a frappé comme l'expression d'un des côtés les plus saillants de notre époque, et j'ai cherché à la suivre dans ses diverses modifications. Il ne m'appartient pas de développer ici les motifs de mon opinion, je dois laisser au lecteur la plénitude de son libre arbitre, et c'est au récit qui va suivre à exposer successivement les points de vue auxquels je me suis placé. Maintenant m'approuvera-t-on de penser ainsi ? Là est la question. Je n'ignore pas tout ce qu'elle renferme d'incertitude, tant elle touche par mille endroits aux choses les plus graves de ce monde : la liberté des intelligences, leurs progrès et les conditions les plus favorables au bien-être de l'individu et à la conservation de l'ordre général.

Ce que j'ose réclamer seulement, c'est l'attention la plus scrupuleuse aux distinctions de ma pensée. J'ai mis tous mes soins à lui donner la clarté et la précision de limites qui m'importent surtout ; car, disant trop un pareil sujet, je dirais mal et ferais prendre le change sur mes intentions. Je suis sur une pente si glissante, que la moindre erreur de route peut me faire tomber dans un abîme. La marche de certaines idées est semblable à celle de ces nouveaux moteurs, pleins d'une vapeur dangereuse, qui exigent impérieusement la ligne droite : la plus légère déviation devient fatale à ceux qui les guident.

Le fond étant grave et le but sérieux, j'ai tâché de mettre la forme que j'ai employée le plus en harmonie possible avec le sujet auquel elle sert de vêtement ; c'est dire qu'elle devait être d'une grande simplicité et privée de l'intérêt saisissant qui est un des plus remarquables caractères des ouvrages publiés de nos jours. Je n'aurai donc pour moi, ni la surprise qui naît de la complication des événements, ni la curiosité qui résulte de l'étrangeté des lieux et des personnes. De pareils moyens veulent être employés d'une main plus sûre que la mienne, et peut-être, ne pouvant prétendre au succès qui les justifie, est-il plus prudent de ne pas même les tenter.

Cependant, je l'avouerai, la nécessité dont le sujet a bien servi les sympathies de mon esprit qui sont toutes en faveur d'un ordre d'idées régulier et calme. Je suis trop nouveau venu dans la carrière littéraire, pour me permettre le blâme qui est l'arme vulgaire de l'irréflexion ; mais je crois qu'il ne m'est pas défendu d'exprimer mes préférences.

Une des sensations qui m'ont le plus marqué le progrès des ans, c'est la tendance sans cesse plus forte qui s'est manifestée en moi vers les beautés immuables des œuvres du temps passé. Partout, quels que fussent le lieu, le siècle et presque la coutume, ce qui est véritablement beau m'est apparu, sinon sous les mêmes formes, au moins accompagné des mêmes qualités : la vérité d'abord, la clarté, la pureté, l'élévation et, faut-il le nommer après des qualités si brillantes, le bon sens, base première et inébranlable de toutes choses, qui seul en assure la durée. Raphaël peint comme Racine écrit, comme Mozart chante ; la chaîne des grands génies se forme des mêmes anneaux de diamant, et, lorsque je vois un fleuve limpide, je suis à peu près sûr de la beauté de sa source !

Certes, en parlant ainsi, je suis bien désintéressé, car ce que j'admire servira mieux à faire ressortir ce qui me manque. Mais, si obscur que je sois, j'aime à me ranger, fût-ce le dernier, sous des bannières glorieuses qui portent pour devise éternelle le *bien* et le *beau*.

C'est déjà un bonheur que de tressaillir devant un tableau sublime, au son d'une note magique, à la lecture d'une page immortelle. Ce qu'on rêve est si loin de ce qu'on fait ; ce qu'on aime est si peu ce qu'on a, que personne ne pourra m'accuser d'orgueil.

On le voit donc : gravité du but, difficulté de la forme, simplicité des moyens, je ne me dissimule aucun des périls de mon essai. Je m'attends à tout, car j'ai tout dit, et, pour compléter, j'ajouterai qu'il faut que je sois bien jeune, pour me montrer sans crainte si vieux dans mes goûts et pour espérer que la témérité de mon entreprise porte encore son excuse avec elle.

Janvier 1843.

INTRODUCTION

Je visitais, il y a quelques années, la Bretagne, où m'attachent des liens de famille.

Entre Nantes et Nort, je pris le bâton du pèlerin pour suivre à ma fantaisie le cours capricieux de l'Erdre. Ces bords peu connus m'avaient séduit ; leur verdure, la sombre beauté de l'eau qui les réfléchit, le calme de cette nature isolée, mais riante, tout m'y sembla la réalisation de ce doux rêve de solitude que nous portons en nous, sans l'achever jamais.

Maintenant encore, leur souvenir suffit pour éveiller en moi des idées de fraîcheur et de paix.

Les sinuosités de l'Erdre forment, à chaque instant, de nouveaux bassins qui présentent mille aspects inattendus et divers, de sorte que l'attrait de l'inconnu se lie continuellement au charme du tableau déployé sous les yeux. Ainsi excitée, l'imagination n'est pas trompée ; les contrastes abondent. Tantôt, des coteaux arides ou ombragés de chênes et de châtaigniers encaissent la rivière et semblent, pour le voyageur, réduire le monde à cet étroit espace ; tantôt, d'immenses prairies et, plus loin, des landes couvertes de bruyères et d'ajoncs dorés lui rendent au contraire l'idée de l'infini qui l'abandonne rarement ; car, en tous lieux, le ciel lui en offre l'image.

La lumière et l'ombre luttent et se succèdent, suivant que les *plaines* ou les détroits réfléchissent la clarté découverte du firmament ou les rameaux sombres des arbres qui se penchent. A de certains tournans, le vent qui s'engouffre agite violemment les eaux resserrées ; — en d'autres endroits, au contraire, elles s'épanchent, semblables à celles d'un lac immobile. Les hirondelles de mer y trempent, en passant, le bout de leurs ailes, et les nénuphars qui, dans le pays, s'appellent *pareils*, y étalent avec sécurité leurs larges feuilles. Au milieu de leur verdure, s'épanouissent ces belles fleurs, d'un blanc si particulier que, nées loin de la terre, entre l'onde et le ciel, elles semblent en avoir emprunté la pureté et l'éclat.

Parfois, des troupeaux de vaches et de jeunes taureaux se jettent à la nage dans ces flots tranquilles, pour gagner des marécages dont la sécheresse de

l'été met à nu les herbages frais, et font penser vaguement aux migrations des sauvages habitants d'un autre monde.

Quelques cabanes apparaissent à de rares intervalles ; de pauvres pêcheurs les habitent. Devant les portes, les femmes, avec leur sévère habit de drap brun et leurs longues coiffes blanches, filent le chanvre ou bercent leurs enfans. Je voyais en elles la personnification de l'ordre et de la famille, de même que le pêcheur attentif que je rencontrais plus loin, l'œil fixé sur ses filets cachés dans les roseaux, me représentait le labeur patient et la résignation.

Du reste, le paysan breton est sérieux sans tristesse ; le ciel, ce palais du pauvre, n'est point encore désert pour lui. Des images de saints sont clouées à son humble foyer ; il s'agenouille au pied des croix qui sont sur les chemins ; le dimanche, il récite pieusement son chapelet pendant l'office ; le soir, il danse aux assemblées les rondes du pays. Ayant peu de science, comment aurait-il beaucoup de désirs ?

Ces idées et bien d'autres passaient dans mon esprit selon que s'offraient à mes yeux les objets qui les faisaient naître. Il est surtout une heure où la rêverie semble accompagner les pas du voyageur : c'est l'heure où le soleil suspendu dans le ciel, mais déjà sans éclat, hésite avant de disparaître à l'horizon. Si c'est l'été, un grand calme semble se répandre dans l'air, et, succédant à l'éclat du jour, changer les formes et, pour ainsi dire, le sens des choses de la terre. Les arbres se relèvent de la chaleur qui les accablait ; le vent court sur leurs cimes et en réveille les mille bruits ; les plantes préparent leurs parfums à la nuit qui s'approche ; tournés vers le couchant doré, les troupeaux non chalans et leurs pâtres immobiles font penser au loisir et à la contemplation, tandis que la fumée lointaine des villages annonce le repos et l'hospitalité.

C'est alors que le voyageur, se souvenant des absents, songe à ceux qui le sont pour toujours. Versées sous un ciel tranquille, ses larmes sont moins amères ; car l'image de la mort, se mêlant à celle de ce beau jour qui finit, ne lui apporte, en ce moment, que des idées de calme et de sérénité. Enfin, après une longue marche, la fatigue même est salubre ; donnant à l'homme le sentiment de l'activité, elle lui rend en même temps les souvenirs de la vive jeunesse. Ainsi, loin du bruit des villes et des passions du monde, le cœur attendri retrouve le charme perdu des émotions bonnes et simples, et les honnêtes pensées reparaissent pures et neuves, comme des pièces d'or trop longtemps enfouies.

Un soir, distrait par mes réflexions, je me trompai de route. La nuit était venue peu à peu ; quelques roulemens lointains annonçaient un orage ; je pressai le pas. Mais les chemins creux et bordés de haies se multipliaient et se croisaient en tous sens : je m'arrêtai indécis. Cependant, la fatigue et l'orage me faisaient désirer un refuge.

Monté sur une large pierre, reste peut-être d'un de ces monumens Druidiques si nombreux en Bretagne, je regardais autour de moi si je n'apercevrais pas quelque habitation. D'abord., je ne distinguai rien ; enfin, à quelque distance, à travers les branches des chênes et des houx, il me sembla entrevoir le scintillement d'une lumière. Je marchai aussitôt dans cette direction.

Mes yeux ne m'avaient pas trompé ; peu d'instans après, le chemin s'élargit, et je me trouvai près d'une petite maison que la lune éclairait à demi. Elle me sembla moins pauvre d'apparence que les cabanes que j'avais vues jusqu'alors sur ma route : devant le seuil était un homme qui contint son chien à mon aspect.

« Y a-t-il encore loin, lui demandai-je, d'ici au bourg de N... ? »

— Non, me répondit-il, et si la nuit était moins sombre, vous en verriez le clocher à travers les arbres. Mais vous paraissez fatigué et l'orage approche ; si rien ne vous presse, laissez-le passer et entrez vous reposer. »

Pendant qu'il parlait, je prêtais l'oreille moins au sens de ses paroles qu'au son de cette voix qu'il me semblait connaître. Je le suivis pourtant ; mais quand la lumière éclaira son visage, la certitude remplaça mes soupçons et je reconnus dans mon hôte un de mes anciens compagnons d'études.

Il me reconnut aussi, car nos mains se tendirent en même temps et se serrèrent avec amitié.

« Béni soit, me dit-il, le hasard qui t'a conduit ici ! tu y retrouves un ami sincère, qui le reçoit avec joie et te reverrait avec reconnaissance ! »

Nous nous mîmes à causer, et nos souvenirs d'enfance revinrent avec tant de force et si doux, que l'aube nous surprit, perdus encore dans cet heureux passé. J'allai me reposer ; mais le sommeil ne vint pas me visiter ; cette rencontre inattendue, tant de pensées qu'elle venait de soulever m'agitaient, et je me sentais entraîné sur la pente des jours écoulés...

Edouard Aubert (c'était son nom) était entré, quelque temps avant moi, au collège R..., à Paris. Lorsque j'y vins à mon tour, sa bonté m'épargna la tristesse de l'isolement qui suit la première absence du toit paternel ; depuis,

l'amitié accompagna tous nos pas, et, durant six années, les mêmes plaisirs et les mêmes peines nous réunirent.

A la fin de ses études, Edouard retourna dans sa province ; moi, je partis pour de longs voyages. Cet éloignement, les différences d'intérêts et de positions nous séparèrent. Une année s'était à peine écoulée, et déjà s'étaient envolés ces rêves d'une amitié, éternelle comme tout ce que rêve l'enfance !

N'est-ce pas une chose triste que la fragilité des affections humaines, même dans l'âge où le cœur aime tant ? Sans doute la cause en est dans la prodigalité naturelle à la jeunesse qui, parmi tant de trésors, dissipe l'amitié comme un don de plus. Mais quand la vie nous a mieux instruits de la véritable richesse, nous devenons plus avarés, c'est à dire plus sages. J'avais vécu, et retrouvant un ami sincère, je me promis de le garder.

Je restai donc chez Edouard, ainsi qu'il m'en pria. Notre ancienne amitié recommença, ou plutôt elle se ranima comme un feu endormi un moment sous la cendre. Je retrouvai, j'appréciai davantage chez Edouard cette noblesse instinctive, cette bonté naturelle qui m'avaient d'abord attaché à lui et que l'âge avait développées. Je sougeais donc avec peine au moment qui nous séparerait de nouveau.

Sans être remarquable par sa beauté, la figure d'Edouard avait, si je puis le dire, ce charme intéressant que donne le reflet des plus belles qualités de l'âme : la franchise et la sensibilité. Son sourire était un peu triste, mais plein de grâce ; ses yeux noirs n'annonçaient rien de dur, comme aussi rien de faible dans son esprit. Il y avait dans sa voix surtout une douceur singulière, et bien souvent je me sentis ému de son timbre pénétrant ; c'était le noble son d'un noble instrument.

Son costume était simple, mais jamais négligé ; tout, dans son aspect, révélait des habitudes d'ordre et de raison sans sécheresse.

Sa maison, petite mais régulière, était gaie à l'œil ; peinte en blanc, chaque année, avec ses contrevents verts et son toit de tuiles, contrairement à la coutume du pays où l'ardoise abonde, c'était tout à fait la retraite rêvée par J.-J. Rousseau. Edouard me le faisait remarquer en riant : « Non pas, me disait-il, que, comme lui, je fuie les hommes ; au contraire, je les ai presque toujours trouvés meilleurs au fond qu'ils ne le paraissent à la surface. Cette demeure est celle qu'habitait mon père ; quelques changemens l'ont un peu embellie, et son isolement n'est qu'apparent, car le village n'est pas loin et

les habitants, Dieu merci ! connaissent le chemin de ma porte.. Je tâche de la tenir ouverte, surtout à l'indigence et à l'amitié. »

Les meubles de l'intérieur étaient modestes, mais d'une grande propreté ; la chambre d'Edouard était seulement ornée d'une petite bibliothèque, renfermant quelques bons auteurs latins et français. Devant la maison, s'étendait une verte pelouse, semée au printemps de joyeuses pâquerettes et d'orgueilleux boutons d'or. Un petit bois de châtaigniers y dessinait la pointe de son ombre ; plus bas, la rivière se devinait plutôt qu'elle ne se laissait voir. A peu de distance était le lieu favori d'Édouard : une colline du sommet de laquelle filtrait le plus clair ruisseau qui ait jamais laissé voir son lit de cailloux. La source était encaissée entre les racines de deux gros chênes qui l'abritaient contre le soleil de midi ; des cressons sauvages et des fougères couvraient ses bords et trempaient dans ses eaux. De cette hauteur, on découvrait un horizon assez vaste : quelques villages étaient épars sous les yeux ; on voyait les champs jaunes, les terres brunes coupés çà et là d'épaisses haies ou de massifs de bois sombres ; de petites montagnes fermaient de leurs pointes bleues le fond du tableau et, plus près, le bourg de N... montrait ses toits, ses vergers et le clocher de son église.

C'était là que nous allions souvent nous asseoir ; c'est là que je dis un jour à Edouard : « Tout porte ici, mon ami, au sentiment de la paix et du contentement intérieur. Cependant, je le crois, ce bien-être contemplatif résulte surtout pour moi du contraste de ma vie ordinaire, active et agitée, comme est toujours celle de l'habitant des villes. Mais toi, ce repos dans lequel s'écoule chacun de tes jours, n'amène-t-il pas avec lui une autre sorte de lassitude que celle qui naît du mouvement ? cette vie modeste suffit-elle aux rêves de ton cœur et aux besoins de ton intelligence ; ton ambition se borne-t-elle à ce tranquille horizon ? Que fais-tu ici de ta jeunesse et de ton avenir ? »

Edouard me tendit la main. — Je sais que l'amitié t'inspire ces demandes, me dit-il. Je suis heureux ici ; j'y vis sans ambition, ma jeunesse ne s'y perd pas, et mon avenir s'y est fixé. Demain je t'apprendrai comment. »

Sa voix tremblait un peu en commençant ; mais, aux dernières paroles, elle était ferme et assurée, et je crus lire, dans son regard doux et grave, le secret d'une âme éprouvée d'abord, mais sans doute résignée ensuite.

Le lendemain, nous étions à la même place. Les rayons du soleil glissaient à travers les feuillages qui nous ombrageaient ; l'eau murmurait à

peine sur son lit marbré. Dans la plaine, les laboureurs traçaient leurs sillons ; les bergers gouvernaient leurs troupeaux erraus. A l'horizon quelques chariots pleins de verdure gravissaient lentement les pentes des collines. La vie champêtre, le travail de l'homme en face de la nature m'apparaissaient dans tout leur charme et toute leur sainteté ; je comprenais leur attrait pour l'ame pure qui les contemple et qui s'y mêle, et je sentais mon cœur prêt à répondre à celui de mon ami.

Après un instant de silence, Edouard me dit :

I

Tourne tes yeux, mon ami, de ce côté : ce clocher est celui de mon village natal ; à ses pieds, tu vois un petit champ d'une verdure plus sombre que les autres. Tu y distingues sans doute quelques croix blanches et noires qui t'en disent le nom : c'est le cimetière. Là dorment mon père et ma mère, bonnes gens qui m'aimaient si tendrement et ont failli préparer le malheur de ma vie ! Que la paix du Seigneur soit sur eux ! Leur regret est toujours dans mon cœur...

Une larme brilla dans les yeux d'Edouard. Il reprit :

Ce que je viens de te dire t'étonne ; je vais te l'expliquer. — Mon père cultivait les champs ; plusieurs pièces de terre, laborieusement semées et récoltées, ce petit jardin, cette maison qu'il habitait, composaient tout son avoir, et quelque argent prélevé sur les années heureuses formait les épargnes pour les événemens imprévus. C'était une fortune pour le village.

Tu as dû remarquer que les paysans de nos contrées possèdent peu de connaissances, mais rachètent ce manque d'instruction par beaucoup de bonté et une simplicité touchante. Mes parens n'avaient donc de science que celle qui naît de l'expérience et du travail ; et cependant, chose étrange, signe de leur inquiète tendresse pour moi, l'idée de me voir un *savant* les préoccupa dès mon enfance. Ma naissance me destinait aux travaux de la campagne. Ils voulurent me créer un avenir plus brillant. Leur amour les trompa. Il eût mieux valu pour moi rester ce que le ciel m'avait fait et vivre de la vie de mes pères. Mais quelques journaux avaient pénétré jusque dans nos chaumières et, avec eux, les déclamations en faveur de l'avènement des intelligences. Ma pauvre mère entendit ces appels dangereux ; elle pensa avec orgueil qu'au lieu de me fatiguer aux durs travaux de la terre, je pourrais, grâce au peu de bien qui me reviendrait un jour, conquérir une plus haute place dans ce monde dont elle ignorait les dédains et les obstacles. Ne devais je pas prétendre à tout, lorsque j'aurais reçu la même éducation que les enfans des riches ? — Rêves de mère aveugle ! — Mon père s'y laissa tenter. J'entrai donc au collège R... où je t'ai connu, mon cher Henri...

Ma douzième année venait de s'accomplir. On est bien jeune à cet âge-là, n'est-ce pas ? Et cependant, on ne l'est point assez pour ne pas sentir, vaguement il est vrai, les distinctions sociales qui existent partout, même au collège. Certes, je ne me plaindrai pas : vous fûtes tous bons et sans fierté pour le fils du laboureur. Mais déjà je remarquais la distance de nos positions, sans bien me la définir. Vos parents venaient souvent vous visiter, et alors ils arrivaient dans de brillantes voitures dont nous regardions avec admiration les chevaux arrêtés dans la cour du collège. — Moi, personne ne venait me voir, hors quelquefois un pauvre prêtre qui avait été vicaire dans notre village, et qui, appelé à une petite cure près de Paris, m'avait amené avec lui, à la prière de mon père.

De temps en temps, je recevais une lettre de la Bretagne. C'était d'ordinaire le maître d'école qui récrivait sous la dictée de mon père ; ma mère y ajoutait quelques tendresses à la fin, et maintenant encore je ne puis songer sans attendrissement à ces lignes sans art où tant d'amour et de cœur mettaient tant d'éloquence ! Mon père s'informait de mes progrès et me parlait de ses semailles et de ses récoltes ; ma mère me disait combien de prières elle avait faites pour moi et comme elle comptait les jours pour me revoir ! Puis elle m'envoyait du linge dont elle avait filé le lin, des fruits du verger ou du beurre si renommé de notre pays... souvenirs de l'enfance ! Pardonne si je m'arrête sur eux ; c'est le temps le plus heureux de ma vie. J'y pense avec fraîcheur, comme on pense au matin, alors que le soleil de la journée vous brûle et vous fatigue !

A dix-neuf ans, je sortis du collège, moins ignorant que je n'y étais entré, mais n'ayant que cette banale instruction qui prête la demi-connaissance de tout, sans donner la science réelle de rien. Ma mère était enchantée : ses rêves approchaient. Elle les touchait déjà de la main... Il fut décidé que je ferais mon droit pour devenir ensuite avocat.

Tu le sais, mou penchant ne m'a jamais porté vers les études où l'imagination n'a point de part. De mon enfance passée au milieu des bruyères, sous ces grands chênes qui s'enracinent dans le granit de notre sol, il m'est resté un irrésistible attrait pour tout ce qui répond aux vagues et larges désirs de l'esprit et du cœur. C'est comme un parfum sauvage qui s'est attaché à moi et que le moindre vent réveille ; enfin je suis un peu rêveur. — Ne ris pas de moi ! C'est un mot dont on a tellement abusé de nos jours qu'il est devenu un symbole de ridicule et d'exagération. — Du reste, si ma nature me dispose à la rêverie, je travaille à me corriger de ce

côté, persuadé que c'est la porte de bien des maux qui ne s'aperçoivent que trop tard et quand souvent il n'y a plus, de remède. Peut-être aussi, ce penchant n'aurait-il été dans mon esprit qu'un germe réprimé, si la rude vie des champs avait, avec mes forces, absorbé la facilité de mes sensations.

L'étude du droit me rebuta donc dès l'abord ; cependant, comprenant les sacrifices que s'imposaient mes parens, je voulus les récompenser et je travaillai consciencieusement, malgré ma répugnance. Bien des chimères heureuses me touchaient aussi de leurs ailes : le succès me souriait de loin. — Trois ans après, j'étais avocat ; ma mère en pleura de joie, et ces larmes de bonheur effacèrent facilement le souvenir de mon ennui pendant ces trois années !

Je me mis à suivre les audiences du Palais pour m'initier à la connaissance des affaires et étudier les modèles de l'éloquence du barreau. Mon enfance était bien loin ; ma jeunesse était dans sa force ; quelques épines déjà parsemaient le chemin... — Je sentis que j'entrais dans la vie.

II

Avant d'aborder le récit de ces nouvelles années, je dois te faire celui de quelques unes de mes impressions pendant le temps que je viens de parcourir avec toi. La plus forte, celle qui me domina toujours malgré moi, était un sentiment de gêne et de tristesse indéfinissable qui me saisissait chaque fois que les vacances me ramenaient auprès de mes parens. Il combattait la joie de mon cœur et m'ôtait presque le charme du retour. Je me sentais alors si étranger à la vie et aux habitudes qui m'entouraient, que j'essayai vainement d'y prendre goût et de m'y mêler. Les anciens compagnons de mes jeux me semblaient rudes et grossiers ; mon père lui-même, te le dirai-je ? avait des façons qui me choquaient. Si, par hasard, quelques nécessités d'affaires le rapprochaient des personnes riches de la ville ou du bourg, je me sentais humilié et attristé de son ignorance qui, je le pensais, devait les frapper vivement.

Depuis, analysant mieux ce que j'éprouvais alors, j'ai compris que ma vanité exagérait le manque d'instruction de mon père ; que personne ne s'étonnait de trouver dans un villageois les idées et les expressions de son état, et que ma susceptibilité sur ce point tenait à l'espèce de solidarité qui m'unissait à lui et dont je ne me rendais pas bien compte.

Auprès de ma mère, je me trouvais moins blessé. Il y a chez les femmes, et surtout chez les mères, une délicatesse de sentimens qui fait oublier que la forme est absente. Je ne sais si mon père s'aperçut de ces réflexions que je m'avouais à peine ; mais je remarquai souvent de l'embarras dans ses manières. Le plus souvent il m'interrogeait sur Paris, sur ce que j'y avais vu, peu hélas ! sur ce que j'y avais appris. La chaîne des rapports familiaux était brisée entre nous, malgré nous et malgré la tendresse qui vivait toujours dans le fond de nos cœurs. Ses récoltes étaient toute sa vie ; les livres jusqu'alors une grande partie de la mienne ; comment nos pensées se seraient-elles rencontrées ?

Mon refuge, lorsque je venais à N..., était la lecture. Quand le ciel était sûr et que je pouvais m'asseoir au pied de ces beaux arbres, un auteur préféré sous les yeux, j'étais heureux, j'oubliais tout ; et c'est ainsi que mon penchant à la rêverie se développa librement, car, seul ou entouré, j'étais

toujours isolé. Cependant, mon cœur m'avertissait des dangers de ma position. Pour rien au monde, je n'aurais voulu être accusé de fierté par les braves gens près desquels je vivais. Ils aimaient mon père et le respectaient ; moi, j'étais né au milieu d'eux : enfant, ils m'avaient bercé avec leurs naïves chansons ; jeune homme, ils s'associaient à leur manière à mes espoirs. Une crainte surtout me poursuivait : après m'avoir élevé au-dessus d'eux par l'éducation, mes parens devaient-ils être victimes de leur bienfait, peut-être imprudent ? Quelle douleur s'ils avaient pu lire ce qui se passait dans mon esprit ! quel tourment de penser que l'on met la rougeur sur le front de son fils !

Pénétré de ces idées, je me promis de cacher ce que j'éprouvais ; j'étouffai mes répugnances, et je crus avec bonheur que le secret en était resté entre Dieu et moi. — Oui, mon ami, je triomphai, mais en apparence seulement et la lutte enleva à ma jeunesse ce premier abandon d'affection et d'élans que rien ne remplace ensuite.

C'est ainsi que j'atteignis ma vingt-deuxième année et que je songeai plus sérieusement à l'avenir. La carrière que j'allais prendre était difficile ; je résolus d'en vaincre les obstacles à la force de mon énergie et de mon travail, et mon imagination me montrait déjà le but touché que j'avais fait à peine le premier pas pour m'y acheminer.

Je dois ici te faire l'aveu d'une disposition de mon esprit, plus fâcheuse qu'elle ne le semble d'abord : je sens avec vivacité et enthousiasme tout ce qui est bien, tout ce qui est beau ; je me passionne pour tout ce qui me frappe et, durant quelques jours, quelques mois même, que dure cette impression, je m'applique avec entraînement à la traduire en réalité et à imiter ce qui l'a fait naître. Ainsi, tour à tour, je me suis cru une irrésistible vocation pour la littérature, l'état militaire, les sciences ou l'industrie, selon que leur séduisant tableau passait devant mes yeux et les éblouissait. Je m'élançais sur les traces des hommes remarquables ; mais j e voyais l'arrivée et ne songeais point aux luttes du départ. Ainsi, après bien des heures perdues, dès la première pierre, dès la première borne du chemin, je m'arrêtais, la force me manquait, et je demeurais découragé et pleurant mon illusion perdue. Ah ! c'est un triste don, un dangereux penchant que cette facilité pour tout comprendre, sans rien réaliser, tout entreprendre, sans rien atteindre ! Le désir vole, la volonté le suit, mais l'impuissance retient à la terre. Heureux ceux qui ne soupçonnent pas une existence plus élevée que celle qu'ils mènent, ou qui, la soupçonnant, portent en eux les moyens de la

conquérir ! Les natures comme la mienne sont incomplètes ; elles sentent un vide et ne peuvent le remplir ; elles sont semblables à des oiseaux dont les ailes sont coupées et qui désirent le ciel où jamais ils ne pourront voler librement. Je ne te dirai pas les mystérieuses angoisses de mon cœur, ses élans si vifs et comprimés si tôt, ses espoirs splendides et ses douloureux découragemens ; il y a des sentimens qui semblent s'enfuir dès qu'on veut les exprimer.

Mais sans doute toi-même lu as éprouvé quelquefois dans ta vie ce que j'ai trop souvent ressenti dans la mienne. J'ai entendu dire que ces passions sans résultat et sans stabilité sont le partage ordinaire de la jeunesse. Je crois en effet que cet âge, privé de réflexion, mais rempli d'impétuosité, est destiné à flotter orageusement entre les divers courans qui se le disputent ; mais je crois aussi qu'à aucune époque les imaginations n'ont plus souffert que dans la nôtre, ouvertes qu'elles sont à toutes les ambitions, depuis que les barrières sont tombées et que les désirs sont excités sans frein ni règle. Certes, à ne juger que par moi, si j'étais resté obscur paysan de la Bretagne, la-vie matérielle aurait vite étouffé ces espoirs que je n'étais pas destiné à accomplir ; mais l'éducation avait au contraire développé en moi ces tendances vers les régions supérieures, en ajoutant des connaissances imparfaites à une volonté qui doutait avec raison d'elle-même. Ce qui eût été le feu, la lumière pour une intelligence forte et capable d'acquérir toute sa valeur, fut pour la mienne faible et façonnée pour une sphère médiocre, l'étincelle qui brille un instant dans la nuit, en dissipe les ombres et retombe bientôt morte et sans chaleur, après avoir brûlé ce qu'elle a touché.

Du reste, je ne suis pas le seul chez qui l'instruction ait éclairé des instincts qui dormaient et dormiraient encore sans sa venue, mais qui, à moitié réveillés, ont produit le mal au lieu du bien qu'on en attendait. Combien ai-je vu de ces esprits, semblables au mien, s'élancer de la classe pour laquelle ils étaient faits et se perdre par une ambition qu'ils n'eussent jamais dû concevoir !

Ce serait une histoire ridicule et risible, si elle n'était souvent triste et même sanglante, que celle de ces capacités avortées qui se pressent aux avenues de tous les états, depuis que l'éducation leur en a donné la clé indistinctement. La porte qui ouvre sur la richesse ou sur la gloire ne laisse passer que peu d'élus, mais chacun dédaigne celle plus humble de la médiocrité. Les uns veulent forcer la barrière insurmontable et s'y ruent en désespérés ; ceux-là sont les fous ; les autres s'asseyent auprès, envieux de

tous ceux qui entrent ; ne sont-ils pas plus à plaindre encore ? D'autres enfin comprennent et s'éloignent en réfléchissant ; ceux-ci sont les sages : et ne t'y trompe pas, je ne veux parler que des esprits ordinaires, c'est-à-dire du plus grand nombre. Pour eux, abandonner cette périlleuse lutte, c'est sagesse ; pour des esprits supérieurs, ce serait lâcheté... — D'ailleurs, ils ne le feraient pas. L'homme appelé sent sa force ; elle le pousse et le porte ; sa conscience lui parle et ne le laisserait pas reculer. Pourquoi pas des combats, puisque le triomphe est au bout ? — Au contraire, il faut au génie des obstacles, comme à l'eau pour s'élancer dans les airs. Je ne sache pas qu'il se soit produit plus de grands talents, depuis que les abords de la lice sont devenus plus faciles ; tandis que, si je jette un regard dans le passé, je vois la dure pauvreté et la contrariété opiniâtre compagnes habituelles du mérite naissant, et les noms les plus illustres se pressent sur mes lèvres, pour appuyer de leurs graves exemples l'éternelle loi de la peine et de la récompense !

J'ai vu de tristes résultats de la propagation inconsidérée des lumières. J'ai vu de pauvres jeunes gens, sortis ainsi que moi des rangs du peuple, épuiser l'une après l'autre leurs espérances, les plus belles d'abord, les plus faibles ensuite ; puis, arrivés à la dernière, la conserver assez longtemps encore pour mourir un peu avant elle, minés de veilles et de travaux, luttant contre la misère qu'aggravait leur éducation libérale, car elle leur donnait toutes les répugnances nées de la civilisation, sans leur en gagner les ressources. — Oh ! qu'il aurait mieux valu pour eux garder le métier de leurs pères, la forge, la charrue, un état qui donne du pain au lieu d'une science qui ne crée que des besoins !

D'autres plus impatients disaient brusquement adieu à cette vie dont ils ne connaissaient que la douleur. Ceux-là, le désespoir mettait un jour dans leurs mains un couteau, un pistolet ; ou bien la rivière coulait à leurs pieds, profonde et discrète ; le délire les prenait, et tout était consommé... O mon ami ! que de suicides dans notre temps ! Quelle lamentable lecture que celle de nos journaux, où les morts occupent si souvent les vivans, où les vieillards au terme de la vie apprennent chaque jour combien on peut mourir jeune ! Je ne te parle pas des aberrations ridicules, prétendus fruits des progrès du siècle, des torrens de mauvais livres, de mauvaises pièces, de théories mal digérées, d'utopies politiques en enfance qu'elles nous ont valus. — Bien que cela soit triste au fond, cela te ferait sourire, et nous venons de pleurer !

Mais je m'aperçois que je me laisse aller au récit de mes réflexions plutôt qu'à celui de ma vie. Cependant, ce que je viens de te dire était nécessaire pour te donner une idée de mes sentimens, car j'ai éprouvé presque tous ceux que je viens de décrire, et si je n'y ai pas succombé, c'est qu'un événement imprévu vint me sauver de l'abîme, lorsque, sentant, comme tant d'autres, nies efforts inutiles, je me défendais mal contre le vertige qui commençait aussi à me prendre.

Avant de te dire cet événement qui changea si complètement ma vie, je veux te faire l'aveu des fautes de ma jeunesse. Plus tard, je mettrai autant de franchise à te raconter le peu de bien que je crois avoir fait.

Libre, abandonné à moi même dans cette grande ville de Paris si fertile en tentations, je ne devais guère, avec ma facilité d'impressions, échapper aux dangers qu'elle renferme. Le plus grand pour moi fut celui qui prenait sa source dans ma vanité. — J'étais dévoré d'ambition ; rougissant de ma médiocrité, je la cachais soigneusement à ceux de mes compagnons d'études que je rencontrais parfois, et dont la richesse me blessait comme une injustice du ciel. Que de fois je rentrai chez moi, la haine et l'envie dans le cœur, supplice d'autant plus grand, que la honte de le ressentir s'ajoutait à la conscience de mon impuissance ! Tu ne saurais croire combien il y a de souffrance pour moi dans l'idée que je hais quelqu'un. Je pense même que mon horreur des médians tient surtout au mal qu'ils font à mon ame en y mettant le dédain et le fiel.

J'avais donc la triste folie d'être jaloux de la richesse des autres et honteux de ma pauvreté. Au collège, l'inégalité des positions ne fait que s'entrevoir ; dans la société, elle perce à chaque instant. Ceux qui avaient passé six ans de leur vie avec moi, partageant les mêmes leçons, vêtus des mêmes habits, ne pouvaient penser que mon existence fût différente de la leur. Je voulus entretenir cette illusion, et je commençai à mener la vie la plus déplorable que je connaisse, celle d'un homme pauvre, qui n'a de la richesse que l'apparence et pour qui chaque plaisir est une angoisse secrète, quelquefois un remords. — Le peu d'argent que m'envoyait mon père était, tu le penses bien, insuffisant à mes dépenses : j'essayai les chances du jeu ; elles me furent favorables ; mais qu'aurais-je fait, si elles avaient tourné contre moi ; à quels moyens aurais-je eu recours ; à quel endroit de la fatale pente me serais-je arrêté ?... Je frémis quand j'y songe, car toutes les mauvaises actions se tiennent et mes pas étaient sortis des sentiers honnêtes.

En même temps, je me livrai à toutes les passions, à tous les égaremens d'une jeunesse présomptueuse et remplie d'une ambition effrénée. Je me mêlai à ce mouvement des esprits turbulens et audacieux qui voulaient renverser Dieu dans les âmes et les rois sur la terre, pour mettre en leur place l'éternelle statue de leur orgueil et de leur égoïsme. — Parfois cependant, la vie factice dont je vivais me montrait à nu ses misères ; je tournais vers la Bretagne et mes humbles parens une pensée pleine de remords salutaires. — Que faisais-je pour cet avenir qu'ils avaient voulu m'ouvrir si beau ? Quel résultat de tant de sacrifices ? — Un homme sans état, un ambitieux sans portée et sans puissance !... Quand ces réflexions me prenaient, elles me retiraient des funestes routes où j'étais sur le point de m'engager tout-à-fait ; je revenais à mes travaux avec un nouveau zèle et l'aiguillon pressant de torts à réparer.

Un jour, je sortais du Palais où j'avais entendu la première plaidoirie d'un jeune homme, parti comme moi d'une classe obscure. J'avais vu rester froid à ses meilleurs mouvemens l'auditoire qui, la veille, s'était passionné pour le discours assez médiocre d'un avocat, en renom il est vrai. — Au sortir de mes rêves splendides, je tombais dans la triste réalité et je comprenais toutes les difficultés qui m'attendaient dans l'état que j'allais embrasser. J'avais peu de fortune ; il m'en aurait fallu davantage, car les commencemens sont stériles ; j'aurais eu besoin de puissans protecteurs pour soutenir mes premiers pas, et je me trouvais sans appuis, car mes amis riches ne songeaient qu'à l'heure présente et à leurs plaisirs. Je ne comptais point ma naissance comme un obstacle ; — j'avais raison : nous ne sommes pas dans le siècle des distinctions natives. Ce n'était pas un nom qui me manquait, mais la capacité de donner de l'éclat au mien. Enfin, je sentais vaguement que je touchais à un de ces momens de crise déjà si souvent éprouvés, où le dégoût de la carrière commencée allait encore me prendre et me faire rebrousser chemin ; je le sentais et, prévoyant l'irrésolution et le vide qui en naîtraient, la tristesse m'avait envahi : il me semblait qu'une mauvaise influence s'étendait sur moi et qu'un chagrin me menaçait ; pressentiment trop vrai ! — En rentrant chez moi, je trouvai une lettre arrivée de mon pays. Je me hâtai de l'ouvrir : ma main tremblait, mon cœur battait, et avant de l'avoir lue, je craignais d'avoir compris. Il y a toujours dans l'âme une voix qui crie : voici le malheur ! — Et en effet il était venu.

Mon père se mourait ; une maladie subite avait frappé cette robuste constitution ; un miracle seul pouvait le sauver. Ma pauvre mère me faisait

écrire cette fatale nouvelle. — Je partis le soir même ; la crainte d'arriver trop tard me torturait ; mes pensées bouillonnaient et se pressaient dans ma tête. Dans le chemin qui mène de la ville prochaine ici, je repassais, en marchant, toute la vie de mon père, sa bonté malgré sa rudesse, ses travaux qui m'avaient eu pour but constant, et je songeais avec amertume que j'avais été ingrat, car tout ce dévouement, j'aurais dû le lui rendre en joie et en orgueil.

J'arrivai : la cabane était muette ; le jour commençait à poindre ; c'était le moment où il règne un si grand calme dans la nature qui sommeille et va se réveiller, que l'âme s'en ressent et ne peut croire alors qu'au bien et au bonheur. Cette tranquillité qui contrastait avec l'agitation de mon esprit me frappa : aussi, ai-je encore gravés dans ma mémoire les moindres circonstances de ma venue et les plus petits détails d'ombre et de lumière qui se présentèrent à mes yeux. La porte de la cabane était entr'ouverte ; je franchis rapidement le seuil ; mais, à peine entré, je m'arrêtai indécis. Il me semblait que j'étais certain de la réalité de mes craintes, mais que je voulais encore douter et espérer un instant. Un sanglot retenu où je reconnus la voix de ma mère me décida ; je m'élançai.... — Tout était fini ; mon père n'était plus !...

La veillée des morts avait commencé ; ma mère était là, seule gardienne du corps. — Les pauvres gens doivent subir toutes les angoisses de la mort. Rien de ce qu'elle a de matériellement horrible ne leur est épargné. Personne ne vient les arracher du corps inanimé ; il faut qu'ils comptent, l'une après l'autre, chacune des froides minutes qui s'écoulent entre le départ de l'âme et la restitution du corps à la terre. — Je mêlai mes larmes à celles de ma mère ; puis nous nous mîmes en prières et passâmes ainsi tout le jour et la nuit qui suivit. — Resté seul dans un moment, je relevai le drap qui couvrait le visage de mon père ; je baisai ce front qui avait tant pensé à moi, cette main rude qui s'était tant fatiguée pour moi.... — O mon ami, quelles réflexions je fis alors !

La religion est secourable pour tous : — le curé du village vint se joindre à nous. Deux pauvres cierges étoilèrent l'obscurité de la cabane, lumières de la terre qui ne brillent que pour les vivans, quand l'âme, séparée du corps, plane déjà dans les splendeurs éternelles. Lorsque j'eus jeté sur le front de mon père la terre du repos, je revins sous notre toit et, pendant plusieurs mois, j'y restai, voulant consoler ma mère et ne pouvant que pleurer avec elle.

Mais le coup avait été trop fort ; on ne se sépare pas pour longtemps de celui près de qui la vie entière s'est écoulée. — A l'âge de ma mère, c'est un adieu pour peu de jours. Quelques mois à peine s'étaient passés, mois employés tristement mais d'une façon résignée, quand ma mère tomba malade. Je compris de suite que j'allais bientôt fermer une nouvelle tombe. Je ne me décourageai pas cependant ; je luttai de toutes mes forces contre le malheur que je prévoyais au bout de mes soins. Mes nuits se passèrent au chevet de ma mère ; je pleurais, je priais, mon Dieu ! Je retrouvai dans ma douleur toute la foi de mes premières années, lorsque je prenais place, dans l'église du bourg, à la table sainte si vite désertée depuis. Ma mère me suivait des yeux. Toute sa pensée, toute sa tendresse s'étaient réfugiées dans ce regard attendri et touchant. Bonne femme, nature rustique à qui la forme et l'expression avaient manqué, mais dont le fond était admirable, quand on y penchait le front ! — Quelquefois, je voyais une larme dans ses yeux, une larme furtive qu'elle n'avait pas la force d'essuyer. Mon ami, il m'a semblé depuis qu'il y avait dans cette larme plus que la douleur de quitter à jamais un fils. N'était ce pas plutôt le signe d'une illusion cruellement perdue ? — Laquelle ? — Dieu veuille que ma mère n'ait pas deviné mes secrètes pensées, alors que je calculais malgré moi la distance que l'éducation avait mise entre nous !...

Quand ma mère mourut, je sentis mon cœur se déchirer ; je me trouvais seul, tout seul sur la terre ; ma dernière affection venait de remonter au ciel. Où pouvais-je tourner mes pas ? à qui importaient-ils désormais ? — La route était devant moi comme un immense désert, sans chemin et sans but.... — J'étais alors trop absorbé dans ma douleur pour prévoir, même au loin, un lieu de repos après la marche.

III

J'avais quitté Paris précipitamment et avec la pensée d'y revenir bientôt. Après les secousses violentes que j'avais éprouvées, je sentis le besoin du repos et un brusque changement dans mes idées. Seul avec moi-même, je m'interrogeai sévèrement : quelle opinion avais-je de mes propres forces, quel espoir raisonnable de l'avenir ? Continuerais-je à vivre comme je l'avais fait, esclave de ma vanité ou honteux d'une position que je ne pourrais améliorer ? Alors, la tranquillité de la campagne se peignit dans toute sa fraîcheur à mon imagination, tandis que j'envisageais avec effroi les obstacles de ma carrière incertaine. — Ma résolution fut prise ; ce ne fut point faiblesse, nonchalance, découragement précoce et blâmable ; ce fut, je te le jure, conviction profonde et défiance salutaire. Au fond, mes goûts étaient modestes ; ma petite fortune pouvait y suffire. Je n'avais plus à justifier l'orgueil de personne ; ma vie, hélas ! m'appartenait tout entière. Je me dis qu'il était plus sage de la retirer des tentations d'un monde trop élevé pour moi ; que je pouvais bien habiter cette cabane après mon père ; y mourir après lui et, comme lui, l'honorer par le culte du bien ; je me dis encore que la société se passerait facilement d'un rêveur inutile de plus, — et je restai.

Je songeai alors à me créer des occupations : l'oisiveté m'effrayait, l'inutilité m'aurait humilié. — J'affirmai deux champs qui avoisinaient les miens et j'y fis quelques essais d'agriculture. Les pauvres du pays furent employés par moi ; le travail fut mon aumône ; enfin, je dirigeai du côté des améliorations rurales mon esprit et les connaissances que j'avais pu acquérir. Tout réussit au-delà de mes espérances.

Cependant, je me sentais dans le cœur un vide immense que rien ne pouvait combler. L'activité factice que je m'imposais commença bientôt à me lasser ; je m'aperçus que je luttais vainement contre d'autres désirs et que là n'était pas encore ma place. Mais, mon ami, où était-elle ? — Le savais-je moi-même ?... Triste résultat d'une destinée jetée hors de sa route !

La vie positive ne m'arrachait à moi-même que pour me laisser retomber plus péniblement ensuite dans la contemplation de ce qui me manquait. Il

m'aurait fallu d'autres travaux, quelques plaisirs de l'intelligence, l'occasion d'échanger les idées que j'avais puisées dans le commerce des hommes et dont les habitudes de l'éducation m'avaient composé une seconde nature, plus impérieuse peut-être que la première.

— Cette occasion se présenta d'elle-même.

Je rencontrai, un jour, sur un de mes champs, M. le comte de R..., propriétaire du château que tu peux voir d'ici. C'était un homme riche et considéré. Comme presque tous les nobles dont la fortune vient du sol, le comte aimait l'agriculture. Un labour que je faisais exécuter, d'après une méthode nouvelle, excitait son intérêt ; le comte m'adressa le premier la parole et me félicita du mode que j'avais adopté. Je lui en exposai la théorie, en y joignant quelques idées qui m'appartenaient ; il en parut charmé et étonné. Dans ma bouche, sous mon costume qui était fort simple, il ne s'attendait pas à ce langage.

Avec beaucoup de tact, il m'amena à lui faire connaître la source de mon instruction ; je le fis en peu de mots. Tout en parlant, nous marchions et nous atteignîmes ainsi l'avenue du château : je m'arrêtai et remerciai le comte de sa bienveillante attention ; mais il me retint et me fit promettre de le visiter quelquefois.

En revenant, je me sentais tout autre. Cette heure d'entretien avec un homme distingué m'avait soulagé ; j'avais presque confiance en moi, et mon esprit plus libre se développait dans un cercle d'idées moins borné.

Cependant, mes visites au château furent rares, bien que je trouvasse dans le comte une politesse égale et délicate qui me faisait oublier la distance de nos positions.

Resté veuf depuis longtemps, le comte de R... avait trois enfans : une fille, qui atteignait sa seizième année, et deux fils beaucoup plus jeunes. Le précepteur de ces derniers étant subitement tombe malade, le comte n'avait pu encore le remplacer. Comme, un jour, il s'en plaignait à moi, craignant pour ses enfans l'oisiveté et l'absence du frein, je lui proposai, en riant, de prendre provisoirement la place vacante d'instituteur. ; il refusa d'abord ; j'insistai, et voyant qu'il me ferait plaisir, il finit par accepter. — Je vins donc fréquemment au château où je ne craignis plus d'être importun. Mes élèves étaient dociles et intelligens ; ma nouvelle tâche ne me coûta pas.

Tu t'étonnes sans doute, mon ami, que t'ayant fait jusqu'ici l'analyse si exacte de tous les mouvemens de mon cœur, j'aie omis celui qui, à mou âge, devait dominer tous les autres, je veux parler de l'amour. Les anciens

l'appelaient un dieu, beaucoup l'ont nommé un tyran ; je crois que les mots seuls ont pu changer ; mais, quel que soit le nom dont on le désigne, l'amour est de tous les senvimens humains le plus doux et le plus à craindre à la fois, et je dirais volontiers : malheur aux cœurs qui ne l'ont pas connu, car ils ignorent le charme souverain du monde ; mais malheur surtout à ceux dans lesquels il a germé comme une graine apportée d'un autre pays et qui ne doit pas y fleurir !

Jeune comme j'étais et facilement livré aux émotions, lu comprends que l'amour n'était qu'endormi dans mon ame, jusqu'à la venue de celle qui devait l'éveiller. — Tu vas sans doute me nommer mademoiselle de R... ; il te revient dans l'esprit quelque vague souvenir de Saint-Preux et de cette poétique Héloïse que Rousseau a rêvée. Quelle histoire d'amour est nouvelle en effet ? Sont-ce les romans qui imitent la vie, ou bien la vie imite-t-elle les romans ? — Je ne sais, mais ce fut une analogie romanesque qui me révéla à moi-même mon premier amour.

Depuis ma rencontre avec le comte, mes jours s'écoulaient plus rapides et plus faciles qu'en aucun temps qui eût précédé. Le matin, des occupations matérielles, actives ; ma présence nécessaire pour tracer le but des travaux que je dirigeais ; vers le milieu du jour, mes leçons à mes élèves dont les progrès stimulaient mon amour propre ; le soir, le plus souvent quelque conversation intéressante avec le comte ; puis, le retour chez moi et le sujet que nous venions de traiter m'accompagnant et m'abrégeant le chemin, telles étaient à peu près toutes mes journées. Et si tu savais comme mon pas était leste et dégagé, comme mon cœur était léger et content, tu sourirais de ma simplicité, si tu n'en étais pas un peu ému, car il y a dans ces petits bonheurs ou dans leur souvenir quelque chose de frais et d'attendrissant, comme un parfum de verdure printanière ; il semble que l'on rouvre la porte longtemps fermée d'un jardin qui a vu jouer notre enfance, et l'on songe à l'âge où l'on se faisait tant de joie avec si peu !

La lecture avait gardé pour moi tous ses attraits ; la bibliothèque du château fut une source à laquelle je puisai souvent. Que de bons momens j'ai passés, classant les volumes qui la composaient, en prenant un au hasard, et restant quelquefois sur l'échelle, absorbé par le monde imaginaire dans lequel je me plongeais, jusqu'à ce que la cloche du château me rappelât à la réalité de celui que j'habitais ! Cependant, me défiant de mon imagination et de ma sensibilité, craignant de développer ces facultés dangereuses, j'avais peu lu de romans jusqu'alors. — Un soir, le comte, qui

était grand admirateur du génie de Rousseau, me parla de *la Nouvelle Héloïse* avec tant de chaleur, qu'un peu honteux de ne pas connaître un livre qui excitait un tel enthousiasme, je me promis de réparer mon ignorance. Le lendemain, je revins au château dans ce but. — C'était l'heure du dîner, personne ne me vit entrer. Je connais saisi bien tous les volumes pour les avoir rangés et feuilletés, que je trouvai de suite celui qu'il me fallait. Je pris *la Nouvelle Héloïse* et me disposai à l'emporter ; mais je réfléchis que j'allais le lendemain à la ville et que je devais en prévenir le comte. Le repas n'était point achevé ; j'attendis.

La bibliothèque était située au rez-de-chaussée et dans une partie du château très retirée ; elle formait même un corps de logis distinct des grandes constructions, car elle avait été bâtie après coup. Pour dissimuler l'irrégularité que son aspect eût présentée, on l'avait masquée, du côté du parc, par des bouquets de lilas et d'ébéniers qui la rendaient assez sombre, mais recueillie et fraîche, de cette fraîcheur qui sent l'étude et fait penser aux endroits de méditation comme les églises. — Le lieu où nous lisons n'est pas indifférent ; si l'esprit n'est pas distrait, il découvre, en s'identifiant complètement avec l'auteur, mille charmes secrets qui l'entraînent. C'est alors qu'oubliant ce qui l'entoure, il suit aveuglément les idées et les sensations de l'écrivain qui le domine.

Quelques anciens fauteuils meublaient la bibliothèque ; j'en pris un et, l'ayant roulé près du jour, j'ouvris la fenêtre. C'était alors le mois de juin, et il s'élança, pour ainsi dire, dans la chambre, un tel parfum de fleurs et de feuillage, que je ne pus m'empêcher de respirer un instant avec bonheur cette bouffée de vie et de printemps. Au pied de la fenêtre et montant à sa hauteur, il y avait un buisson de roses qui s'épanouissaient ; à leur suave odeur se mêlait celle plus forte de quelques grands lis blancs dont les tiges s'élançaient, nobles et élégantes, au dessus des rosiers. Un poète, en les voyants, aurait songé à la pureté dominant la coquetterie. — Pour moi qui ne suis pas poète, je ne pus me défendre d'un vague sentiment d'aspiration vers je ne sais quel monde inconnu dont les émanations semblaient venir vers moi.... Un beau rayon d'or, un de ces chauds adieux du soleil qui va disparaître, glissait à travers le feuillage des arbres et, traversant la bibliothèque, allait mourir au fond sur quelques tablettes couvertes de nos meilleurs auteurs. — On eût dit la nature saluant le génie. Je n'eus jamais une révélation plus vive et cependant moins précise de la beauté et de la gloire qu'en ce moment. Je ne pourrais dire tout ce qui me passa par la tête

et par le cœur ; mais je restai quelque temps absorbé par une foule de pensées qui se pressaient et se succédaient dans mon esprit, comme les vagues d'un lac subitement troublé.

Au bout de quelques instans, je me sentis un tel vide, un si grand serrement de cœur, sans pouvoir en déterminer la cause, que je voulus sortir de cet état, d'abord charmant, maintenant pénible, et que j'ouvris le livre pour échapper à mes idées par l'intérêt de celles d'un autre. — D'abord mes yeux lisaient seuls ; mais bientôt les phrases énergiques et passionnées du grand écrivain m'arrachèrent à moi-même et me firent vivre de la vie de Saint-Preux et de Julie. Te dire, préparé comme je l'étais, tout ce que cette lecture faite ainsi, à cette heure calme, dans ce lieu solitaire et embaumé, eut d'émouvant pour moi, est impossible, mon ami ; il faut que je me taise plutôt et que je te laisse songer à quelque instant préféré de ta vie, car nous avons tous eu notre heure, notre minute de bonheur complet, inexprimable, et c'est seulement avec son souvenir que nous pouvons comprendre les ineffables joies des autres.

A quel moment le livre se ferma et fut remplacé par une rêverie qui le recommençait en le continuant, c'est ce que je ne saurais non plus te dire. Ce que je sais seulement, c'est que mes facultés avaient acquis un développement momentané dont rien par la suite ne m'a fait retrouver la puissance. L'âme planait, pour ainsi dire, au dessus du corps qui restait insensible aux objets extérieurs. Je regardais sans voir, j'écoutais sans entendre ; ma tête s'était renversée en arrière, sans que je l'eusse senti. L'amour m'apparaissait dans toute sa splendeur sous les dangereux rayons d'un immortel génie, et je me laissais aller à l'accablement de cette vision si nouvelle et si étrange, qui brisait tout mon être, en l'exaltant au delà des sphères du réel et du possible

Un souffle à peine sensible, un frôlement incertain, un contact léger comme celui de cheveux qui auraient effleuré les miens, suffirent pour m'éveiller de cette extase. — Mademoiselle de R... était devant moi. Sans doute elle s'était penchée un instant sur ma tête, pour voir si je dormais... Un frisson subtil parcourut tout mon corps : je me levai précipitamment ; mes jambes tremblaient, mon cœur battait à se rompre, une larme courait sous mes yeux. — Folie ! Folie ! O mon ami ! qui peut dire les singuliers chemins par lesquels vient l'amour ? — Je voyais tous les jours mademoiselle de R... sans trouble et sans remarque ; d'où naissait donc cette étrange émotion ? — Mademoiselle de R... était en blanc ; ses beaux

cheveux noirs se perdaient dans l'ombre de la bibliothèque, car la nuit était tout-à-fait venue. Je distinguais cependant l'ovale pur de son visage dont la pâleur semblait presque lumineuse dans l'obscurité. Sa taille svelte et élégante était encore idéalisée par les caprices vaporeux du soir... — Il me sembla voir mes rêves devenus réalité. Ce que je viens de te dire longuement fut une suite d'impressions rapides comme l'éclair.

« Vous ne dormiez donc pas, monsieur Aubert ? me dit mademoiselle de R... d'une voix qui me parut tremblante. »

Avait-elle eu peur d'abord, me trouvant dans un endroit qu'elle devait croire complètement solitaire, ou bien, mon silence singulier, mon visage qui trahissait sans doute mes pensées, — que sais-je ? peut-être quelque mystérieux et sympathique échange des sentimens qui m'agitaient l'avaient-ils troublée ?

Je me hâtai de lui répondre, en surmontant mon émotion. Je lui dis comment je m'étais laissé tellement entraîner au courant de ma lecture, que le jour avait disparu, sans que je m'en rendisse compte, — et puis la soirée était si belle, il y avait tant de parfums dans l'air, que je m'étais enivré des charmes de cette nuit de printemps. — « A vingt-trois ans, lui dis-je, il est bien permis de rêver sans dormir ; d'ailleurs, c'est un danger auquel je m'abandonne rarement, et je vous remercie de m'avoir ramené sur cette terre qu'il ne faut pas perdre trop souvent de vue... »

Tout cela fut dit fort mal, je te l'assure, c'est-à-dire avec une précipitation qui devait frapper, même une jeune fille aussi pure que l'était mademoiselle de R... J'ai su depuis qu'elle me crut alors un chagrin dans le cœur et se reprocha de m'avoir involontairement troublé dans sa contemplation.

« Je venais prendre un autre volume de cette histoire de France, me dit-elle, en me montrant le livre qu'elle tenait à la main. — Pendant que je le cherchais, elle ajouta : — Lorsque vous vous êtes levé, j'allais me retirer ; pardonnez-moi

— Mon Dieu, lui dis-je rapidement, c'est moi qui dois vous demander pardon, mademoiselle, car je crains de vous avoir effrayée.

Oh ! non, répondit-elle doucement, mais je ne vous croyais pas là...

Si tu es sceptique, tu peux rire de moi ; tous ceux qui n'ont pas aimé peuvent t'imiter ; mais nul ne pourra me dire pourquoi ces mots si simples, ces phrases si banales firent vibrer toutes mes sensations ; pourquoi cette dernière réponse, faite d'un ton si doux, dans cette obscurité, me sembla si charmante et fit trembler mon cœur !...

Ce n'était plus mademoiselle de R... C'était Julie, j'étais Saint-Preux ! Nous étions jeunes, nous étions seuls... — La position, toute naturelle qu'elle fût, était nouvelle pour nous !... — Mademoiselle de R... prit le livre que je lui tendais et sortit.

Pour moi, je restai un instant, le bras immobile, le regard fixé sur la place qu'elle venait de quitter. — Pourquoi n'osai-je entrer au salon que longtemps après qu'elle y était rentrée ? Pourquoi me semblait-il que son absence avait pu être remarquée, que ma venue le serait aussi, et qu'il y avait désormais un secret entre nous ?...

IV

Je ne t'ai point assez parlé jusqu'ici de mademoiselle de R... ; je crains maintenant de t'en parler trop.

Comme presque toutes les jeunes filles qui ont perdu leur mère de bonne heure, elle avait dans l'esprit moins d'indécision que son âge ne le comportait. Bien éloigné cependant d'une assurance trop grande, qui eût mal convenu à son extrême jeunesse, son caractère était un mélange singulier de fermeté et d'enfantillage ; il me fallut quelque temps pour m'en rendre compte. Ma fréquentation du château, quelques entretiens auxquels elle s'était mêlée, enfin la liberté que laisse d'ordinaire la campagne me permirent de pénétrer plus avant dans les mystères de ce cœur et de cet esprit encore flottans. L'idée que je rapportai de cet examen fut celle d'une noble et grande nature : la jeune fille était ingénue et tendre ; la femme serait forte et capable des plus grands dévouemens.

Les contrastes de son caractère paraissaient se retrouver dans sa figure. Elle avait des cheveux noirs, mais ses yeux étaient bleus, vifs et doux à la fois ; sa taille était élevée, mais frêle et pliée légèrement, comme si la force ne lui était pas encore venue ; son teint, un peu pâle d'ordinaire, se colorait facilement, dès qu'un sentiment plus fort la dominait : on eût dit que l'on voyait ses sensations monter de son cœur, comme ces fleurs qui naissent au fond d'une eau limpide et viennent éclore à sa surface.

Elle se nommait Hélène, et ce nom me semblait le plus charmant que je connusse. — Soit par goût, soit par suite d'un vœu, elle était toujours vêtue de blanc : aussi, les idées de pureté que cette couleur éveille me semblaient-elles inséparables de sa présence, comme elles le sont maintenant de son souvenir !

Le comte de R... vivait tout-à-fait retiré dans son château. Cette solitude créa entre mademoiselle de R... et moi des rappons qui, sans cela, n'eussent point existé. Habitée à me voir à toute heure, rattachant, pour ainsi dire, l'idée de ma personne à celle de ses jeunes frères, elle m'associa en quelque sorte à l'affection qu'elle leur portait, et une bienveillante communauté de soins et de pensées s'établit entre nous. Parfois, elle assistait à leurs leçons ; il me semblait alors que mes paroles étaient plus claires et plus faciles ; Je

sentais qu'elle m'écoutait ; j'aurais pu dire, sans l'avoir, à quel moment elle levait la tête pour nous regarder. Si elle ne venait pas, l'heure me semblait plus longue et le travail ingrat.... — Voilà tout. — Était-ce là de l'amour ?

Non, ce n'était pas de l'amour ; c'était cette sorte d'intérêt si dangereux à vingt ans : se quitter sans peine, mais se trouver avec joie ; échanger des conseils, quelquefois même des remontrances ; n'oublier ni un avis donné, ni un reproche encouru ; avoir les mêmes goûts ou les découvrir en soi dès que l'autre les a montrés ; commencer les promenades en groupe, les finir presque toujours à deux, sans s'en apercevoir ; non, ce n'est pas de l'amour, mais c'en est l'instinct, le germe, et il arrive alors que la circonstance la plus légère le fait tout-à-coup grandir et se développer, comme la fleur de l'aloès qui éclot, dit-on, en une nuit. Cette circonstance était venue pour nous.

Le lendemain de notre rencontre dans la bibliothèque, je ne pus résister au désir de revoir mademoiselle de R... Je m'étonnai moi-même de cette impatience nouvelle, mais j'y céдай et, bien que je revinsse de la ville et que le soir fût proche, j'entrai au château. Je trouvai le comte seul dans le salon ; mais j'aperçus mademoiselle de R... occupée à peindre dans une pièce voisine. Déjà j'aimais assez, mon ami, pour être heureux rien que de la savoir si près !

Le comte avait une conversation fine, et les sujets littéraires lui étaient surtout familiers. Je ne sais comment, ce soir-là, le nom de Rousseau se pressait à chaque instant sur mes lèvres ; j'obéissais, sans m'en rendre compte, à cet instinct indiscret de l'amour, qui remonte sans cesse et par tous les chemins vers les souvenirs qui le charment. Ce fut ainsi qu'entraîné par un attrait involontaire, j'en vins à parler de la *Nouvelle Héloïse* avec tout l'enthousiasme d'une récente émotion.

Vous l'avez donc lue ? me dit le comte.

Je l'ai commencée hier, répondis-je, inquiet tout-à-coup, comme s'il eût deviné quelles pensées se rattachaient pour moi à cette lecture.

J'aurais dû m'en douter, reprit-il en souriant, quand je vous vis entrer ici, dans une agitation qui ne vous est pas habituelle. Cependant, tout admirateur que je suis du talent de Rousseau, je n'aurais jamais cru que l'amour d'un précepteur pour sa jeune élève pût produire un semblable effet !

J'étais honteux et embarrassé : que penserait mademoiselle de R... qui pouvait nous entendre ? rapprocherait-elle le trouble que m'avait causé sa

présence du sujet de ma lecture qui lui était ainsi dévoilé ? ne serait-elle pas irritée et offensée, me supposant de si téméraires idées ? — Cependant la nuit était venue ; le salon était tout-à-fait obscur ; le comte appela sa fille sans obtenir de réponse...

— Mademoiselle de R... avait quitté l'appartement. A quel instant était-elle sortie ? — Je l'ignore ; mais rien n'avait trahi sa marche. Elle s'est donc retirée avec mystère, me dis-je ; — pourquoi ? — Et mon cœur battit, et je ne sais quelle voix me répondit : Parce qu'elle a deviné....

Depuis cette soirée, je me sentais troublé, tremblant auprès de mademoiselle de R... Plusieurs mois se passèrent cependant, sans aucun événement dans la vie que nous menions. Cette époque renferme pour moi mille souvenirs puérils, insaisissables, qui te donneraient seulement l'idée de la passion fatale qui m'enivrait tout entier : car j'aimais, bientôt le doute ne me fut plus permis, mais j'aimais, comme on n'aime qu'à vingt ans avec toutes sortes de faiblesses charmantes et de scrupules innocens, quand d'un regard ou d'un sourire on se compose de longs et mystérieux bonheurs !

Pour mademoiselle de R..., rien dans sa conduite ne me parut changé ; elle venait de temps en temps, comme autrefois, s'asseoir près de ses frères pendant leurs leçons, ou les suivait dans leurs promenades avec son père. — Une fois pourtant, je la priai de chanter ; elle refusa, et je ne pus vaincre sa résistance. Depuis, je ne l'entendis qu'à la dérobée ; mais sa voix me semblait plus expressive et plus vibrante. Souvent je me disais : quelle folie m'avait passé dans la tête ! Quel bonheur que cette jeune fille l'ait ignorée ! et je reprenais, sans y songer, mes rêveries bien-aimées.

Cependant l'automne s'avancait ; déjà les feuilles des arbres rendaient sonores les allées où nous marchions ; les journées étaient chaudes encore, mais les nuits et les matinées étaient froides. Un soir, au retour d'une promenade que nous avions faite hors du parc, j'étais un peu en avant avec mademoiselle de R... ; le comte et les enfans suivaient à peu de distance. — Le temps avait subitement changé ; un vent sec chassait rapidement les nuages et détachait les feuilles des tilleuls ; un brouillard terne s'élevait des landes et couvrait les bruyères et les marécages qui vont rejoindre la rivière. Depuis quelques momens, la tristesse des aspects avait amené celle de mes pensées, et je marchais en silence auprès de mademoiselle de R... Nous rencontrâmes un mendiant aveugle ; elle s'arrêta, car jamais elle ne refusait la prière des pauvres.

Avez-vous toujours été aveugle ? dis-je à cet homme.

— Depuis ma naissance, me répondit-il.

— Cela vaut mieux, dis-je à demi-voix, et nous nous éloignâmes.

Je n'ai pas compris votre pensée, me dit mademoiselle de R... ; ne vaudrait-il pas mieux que ce pauvre homme eût autrefois connu les splendeurs du ciel et de la terre et les traits des hommes ses semblables, que d'avoir vécu dans une éternelle nuit ? Au moins il aurait le souvenir...

— Le souvenu', dis-je amèrement, n'est qu'un regret, et le regret rue ! »

— Mademoiselle de R... me regarda avec étonnement. Je continuai, cédant aux impressions qui se succédaient alors en moi, et comme répondant plutôt à mes propres pensées :

— Il vaut mieux ne pas savoir ; il vaut mieux ne pas connaître, quand tout doit plus tard vous échapper, sans espoir de retour. Je suis triste et découragé... D'où me vient tant de tristesse ? n'est-ce pas du bonheur même que j'ai goûté et qui va s'enfuir ? — Je me tournai vers mademoiselle de R... : — Tous allez partir ; moi, je vais rester seul, sans affections, sans amis. Ceux que j'aimais et qui m'aimaient sont là-bas, — c'est-à-dire là haut ! Mais quand les rejoindrai-je ? — Et cependant, qu'ai-je à faire ici ?... A qui suis-je cher, à quoi suis-je utile ? L'été qui vient de s'écouler a passé pour moi comme un jour délicieux ! aujourd'hui que j'en compte les joies, elles vont m'échapper pour ne plus revenir...

— Oh ! lui dis-je en prévenant sa réponse, je ne me trompe pas : Votre sort, le mien ne sont pas destinés à se suivre. Le hasard, la liberté des champs les ont fait un instant se toucher, mais tout nous sépare, et les adieux que nous allons bientôt échanger sont pour plus longtemps que nous ne le croyons nous-mêmes. Eh bien ! pensez-vous qu'il n'eût pas mieux valu pour moi être aveugle, comme ce pauvre homme ? Pensez-vous que la tristesse de mon hiver ne va pas s'accroître de tout le regret de ces beaux jours disparus ? Ah ! cette vie de communication facile, de bienveillant accueil, d'intelligence et de mutuel intérêt, où la retrouverai-je, et pourquoi l'ai-je trouvée pour là perdre si tôt ?....

A chacune de mes paroles, je sentais, pour ainsi dire, une tristesse s'éveiller en moi. L'épanchement rouvrait mes blessures ; j'étais semblable à un homme qu'un voyage en des pays charmans a ravi quelque temps au désespoir d'une cruelle perte. — Il revient : sa douleur renaît, et quand il rentre dans sa demeure, on dirait que le chagrin l'attendait et lui montre du doigt tous les objets amers du souvenir.

C'est ainsi que tourné vers la vie qui m'attendait, je me sentis entraîné à révéler à mademoiselle de R... les peines qui avaient précédé nos liens d'un instant : naissance, famille espoirs, découragement, sentiment de ma faiblesse et résolution de médiocrité résignée, je lui dis tout, et je ne m'arrêtai que vaincu, pour ainsi dire, par ma douleur même et frémissant encore des mille impressions qui avaient tour-à-tour animé mes paroles. Oh ! l'amour était au fond de chacune ! mais, je te le jure, je ne le croyais pas alors, car j'aurais retenu mes aveux. La passion me trompait : c'était elle qui mettait ce trouble dans mes yeux, ce tremblement dans ma voix et, dans mon cœur, ce désespoir que je prenais pour le retour de mes anciens tourmens.

Mademoiselle de R... n'essaya pas de m'interrompre, et j'étais trop emporté par la violence de mes sensations pour observer sa contenance. Lorsque je cessai de parler, elle resta muette ; Mais, arrivée à la porte du parc, et attendant le comte qui nous rejoignait avec les enfans, elle me toucha légèrement le bras et me dit d'une voix incertaine :

Je ne suis qu'une enfant et j'ignore la vie ! Ce que vous venez de me confier est triste ; mais, croyez-moi, quelque chose me le dit, votre modestie vous trompe ; tout n'est pas fini pour vous. Essayez de nouveau.... »

En ce moment, le comte était près de nous ; Hélène se détourna vivement ; mais, mon ami, était-ce une illusion ? je vis une larme tomber sur le bouquet de fleurs des champs qu'elle portait à la main. Une larme ! me disais-je en rentrant sous mon pauvre toit. — O mon Dieu, rendez-lui en bonheur toute la consolation qu'elle m'a donnée !

Cependant, les agitations de cette soirée, le tourment de mon fatal amour, les incertitudes de mon avenir dont un mot de mademoiselle de R... avait rouvert la porte, tant d'émotions altérèrent ma santé ; la fièvre me prit, et, pendant huit jours, je me débattis contre ses brûlantes visions, où les pensées qui m'assiégeaient revêtaient des formes étranges et impossibles. — Huit jours, huit siècles, mon ami, où mon amour se doubla, comme il arrive pendant l'absence, au commencement d'une passion !

Un soir, l'air était plus chaud que les jours précédens ; assis devant ma maison, je songeais à ma chère lecture dans la bibliothèque ; les dernières fleurs de l'année m'envoyaient un dernier parfum. Je me représentai si bien alors celte heure et cette soirée, que tout-à-coup je me levai et, presque sans m'en rendre compte, je pris le chemin du château. Il me semblait que je voulais seulement revoir la bienheureuse bibliothèque, retrouver peut-être le

beau rayon de soleil, rouvrir la fenêtre et sentir la douce odeur des roses. Je marchais je courais... — J'entrai par une petite porte du parc dont j'avais la clé. Le jour baissait, mais les objets étaient distincts encore : au détour d'une allée, un bruit de voix frappe mon oreille... — Hélène, Hélène.... c'était Hélène, mon ami ! — Je crus que j'allais m'écrier ainsi, et cependant, vois la folie ! ne devais-je pas m'attendre à la revoir ?

Oh ! il me semble encore que ce soit hier ! Hélène était assise au pied d'une statue de marbre, moins blanche qu'elle ; un étranger vêtu de noir était à ses côtés. Quel était cet homme ? — Je ne l'avais jamais vu au château. — Une crainte mortelle me saisit. Heureusement, il prit la parole et sa voix m'apprit que c'était un vieillard. Je ne pouvais voir la figure d'Hélène ; mais son attitude annonçait l'attention : sa tête légèrement penchée reposait dans sa main qui passait par moment sur son front, comme pour en chasser une pensée importune. L'étranger parlait avec lenteur, mais avec force, comme un homme habitué à la parole. Il y avait aussi de fonction et de l'autorité dans son accent, et d'abord je le pris pour un prêtre.

J'aurais dû m'éloigner, n'est-ce pas ? — Rester était mal, écouter était une faute ! Je ne sais, ou plutôt je sais quelle puissance me cloua à ma place, et, une fois les premiers mots entendus, il me fut impossible de m'en aller. Je me condamnais, je m'indignais ; je fis quelques pas pour me retirer... mais elle était là. — Entendre seulement sa voix ! — Et je restai.

« Oui, mon enfant, disait l'étranger, notre génération a, comme vous le voyez, passé par de rudes épreuves. Quelles routes étaient libres alors ; par quels cruels et insensés préjugés l'avenir était-il fermé à ceux que n'avait pas favorisés la naissance ; comment atteindre un but à travers tant d'obstacles ? Plus tard, que de vengeances et de débris ! Ceux qui nous suivent sont plus heureux, car leur carrière est plus facile

» — N'est-ce pas, dit vivement Hélène, et l'émotion de sa voix trahissait de secrètes pensées, n'est-ce pas qu'à présent on peut parvenir, en le voulant fortement ? N'est-ce pas qu'autrefois bien des talents, étouffés par l'injustice des mœurs, sont morts sans avoir réussi à se faire jour, et que le cœur se serre, lorsque l'on pense à tout ce qu'il a dû se verser de larmes ignorées et impuissantes ?

» — Croyez-vous, mon enfant, qu'il ne s'en répande pas encore de semblables ?

» — Mon Dieu ! dit Hélène, enjoignant les mains comme dans une prière, c'est donc vrai !

» — Cela est triste, mais cela est. — Les idées qui dominaient jadis la société étaient cruelles et oppressives ; la nature, la raison réclamaient contre elles ; leur règne est passé et ne reviendra jamais. L'homme a reconquis, Dieu soit loué ! le libre essor de ses facultés et le droit de créer son avenir, sans autre privilège que celui du mérite ! — Mais, comme il arrive souvent, le mal est né du bien lui-même ; la victoire a eu ses excès ; l'ambition n'a plus connu de frein, et les barrières les plus légitimes ont été renversées par les passions désormais déchaînées... Puisque votre jeunesse interroge mon expérience, considérez avec moi le tableau de ce monde qui vous entoure : les familles se dispersent ; la même incrédulité a miné l'autel et le foyer ; Dieu n'est plus qu'un mot poétique dont l'idée vague reste encore, mais la foi est absente ; la royauté n'est qu'un fantôme, la richesse qu'un titre à la haine des pauvres ; nul respect des supérieurs ; l'impatience de l'ordre établi ; presque tous les plus nobles mobiles du cœur et de l'esprit, ensevelis dans le même linceul d'indifférence, ou mis en lambeaux par de tristes moqueries !...

» Du sein des croyances en ruines et des sanglantes fondations du passé, il s'est levé un vent d'égalité qui n'a laissé debout que les roseaux toujours renaissans de l'orgueil individuel. Sur cette mer du monde, où tous cherchent le même port, chaque barque porte César et sa fortune ; mais s'il était donné de s'élever un instant par la pensée à un point sublime, d'où la vie et ses mystères se laisseraient dominer, quel effrayant spectacle offrirait notre temps ! Quel mélange inouï de force et d'impuissance ! Ne semblerait-il pas qu'à de certaines époques l'homme retrouve le fruit de la science du bien et du mal, et que le même châtement le poursuit encore ?... »

Hélène soupira.

« — J'ai tort, mon enfant, dit le vieillard : ce tableau n'est fait ni pour votre âge ni pour votre sexe. Un instant, mes réflexions m'ont entouré de solitude....

» — Mais, dit Hélène, comme suivant une pensée, il y en a qui réussissent ?

— Ceux-là, croyez-moi, ont des qualités qui les mettent bien vite au dessus de leurs rivaux. Ceux-là ont cherché et trouvé leur route, et ne s'en sont plus écartés ; ils n'ont pas, comme tant d'autres, envisagé seulement le but, sans consulter leurs forces. C'est l'idée qu'ils peuvent prétendre à tout qui égare tant d'esprits, les uns généreux, mais mobiles, d'autres sans raison et sans portée, presque tous pleins d'orgueil mal fondé ; on leur a dit qu'il

n'y avait plus de barrières, et cette vérité, précieuse et réservée pour quelques intelligences d'élite, a été envahie par la sottise, la vanité et les mauvaises passions. — Loin de moi la pensée de nier ce que notre siècle renferme de noble et de beau, cette liberté même des intelligences dont je ne déplore que les excès, cet élan vers l'inconnu, cette industrie puissante, tant de génies qui ont pris leurs ailes !... Ce que je blâme, c'est-à-dire ce que je plains, car la pitié surtout me prend, c'est cette fatale erreur de l'amour-propre aveugle qui fait tant de fous ou de malheureux ! Quand la médiocrité usurpe le nom du talent, ou prétend qu'il est méconnu, celui-ci travaille sans bruit, jusqu'à ce que son œuvre de patience et de courage apparaisse au grand jour et lui donne son vrai titre ! — Cependant, mon enfant, toute chose a sa tristesse : dans ces rangs glorieux de la pensée, les uns meurent avant le temps ; d'autres sont réservés à une autre mort, plus déplorable encore, je veux dire la mort du courage et de l'espoir ; et, bien qu'ils meurent ordinairement en silence, comme font ceux qui emportent un sublime secret, l'homme sérieux qui les observe recueille parfois d'amères confidences. — Que leur a-t-il manqué ? — Hélas ! à l'un un peu de cet or que nous prodiguons, à l'autre un appui, à presque tous un peu d'affection, plus précieuse encore !...

— Mais, reprit Hélène, en tremblant et s'animant par degrés, si l'on est soutenu, si l'on est aimé, conquérir sa place par son travail, sa force et sa pensée ; faire éclore tant de joie dans les cœurs qui vous suivent, voilà ce qu'il faut se dire, et mieux, ce qu'il faut faire ! »

Elle se leva, entraînée par les mouvemens agités d'un cœur trop longtemps contenu : — « Si le ciel, — et elle leva ses beaux yeux vers le ciel, — m'eût fait naître, pauvre jeune homme obscur, dans ce siècle que *j'aime*, car il laisse tenter ; fussiez-vous me prendre en pitié ou en haine, comme les esprits débiles ou méchants dont vous venez de parler, non, je ne me serais pas découragé dès les premiers pas ; je me serais mis en marche avec tous, avant tous, — et peut-être la force me fût venue en route et le succès au but ! — mais languir, mais souffrir dans le silence et dans la solitude !.... »

Sa voix s'altéra tellement, qu'elle ne put achever ; le vieillard se leva et se pencha légèrement sur elle, comme s'il cherchait dans ses yeux les larmes de sa voix ; puis il lui prit le bras et lui dit avec douceur : « — Il faut pourtant rentrer, ma pauvre enfant ! »

Sa voix affectueuse, cet appel compatissant me firent éprouver un singulier effet d'attendrissement et d'inquiétude ; je sentis que le secret que je venais de surprendre appartenait aussi à un autre. — Hélène suivit le vieillard ; ils s'éloignèrent par une longue allée droite que les chênes, encore chargés de feuilles, rendaient sombre et profonde. Pour moi, je demeurai agité de mille transports, assailli de mille craintes. Hélène m'aimait, je n'en pouvais douter ; sans cela, pourquoi cette conversation ? que lui importait la liberté commune de parvenir ? Mon nom n'avait pas frappé mon oreille, et cependant, sous chaque mot il m'avait semblé l'entendre. J'aurais voulu suivre Hélène dont la voix m'arrivait faiblement et par intervalle. Que disait elle encore ? que lui répondait ce sage vieillard ? n'avait-il pas raison ? devais-je tenter de nouveau des routes où je m'étais arrêté déjà, me rendant justice ? Mais Hélène m'aimait ! Suspendu à ses paroles et prêt à se briser de joie, mon cœur me répétait avec délire l'assurance de mon bonheur ! Incertitude, dégoûts, fatigue et retour sur moi même, j'oubliai tout alors ; je crus avoir trouvé la cause de mes langueurs : — je n'étais pas aimé ! Maintenant, des obstacles, mais un espoir ; une lutte, mais un soutien ! O rêves de l'amour, illusions fécondes, il vaut encore mieux vous pleurer que ne vous avoir jamais connus !

— Mes yeux, fixés sur la robe blanche d'Hélène, s'y attachaient comme à un point lumineux, sans conscience, pour ainsi dire, de leur regard ; le costume noir de celui qui l'accompagnait se confondait avec la teinte foncée des arbres. Un instant, je ne vis plus rien ; la lune s'était voilée ; je fis un pas pour suivre ma vision mais je m'arrêtai ; elle avait reparu, et c'était bien alors une vision !...

Hélène était parvenue, au bout de l'allée ; la sombre arcade de verdure semblait, du point où j'étais, s'ouvrir sur le ciel que j'apercevais transparent au-dessus de sa tête. En ce moment, un vent léger fit flotter sa robe ; la lune se dévoila, et son premier rayon s'arrêta sur elle. Dans le petit espace céleste découvert à mes yeux, une seule étoile brillait... — Il me sembla voir mon étoile dans le ciel et mon bon ange sur la terre !...

V

Je restai quelques jours encore sans retourner au château. Je m'étais informé, et j'avais appris que M. de M..., vieux magistrat et ami de M. de R..., était venu passer une semaine auprès de lui. Je brûlais de revoir Hélène, et cependant une crainte secrète me retenait. L'instinct de l'homme l'avertit toujours que la plupart de ses joies ne sont que des illusions. Il me semblait que mon bonheur, embelli encore par les rêveries de ma solitude, allait m'échapper en touchant la réalité. Pour rien au monde, Hélène ne m'eût laissé deviner son amour ; l'entraînement d'un instant, l'inquiétude de mon absence lui en avaient, à son insu, arraché le secret ; le hasard seul m'en avait fait le maître. D'ailleurs, M. de M..., en me voyant, n'achèverait-il pas de découvrir le mystère dont une partie lui était déjà connue ?

Je me contraignis donc. Tous les soirs seulement j'entrais par la porte du parc et, tantôt revenant à l'endroit où j'avais vu Hélène, je m'enivrais de son souvenir ; tantôt m'imaginant l'apercevoir encore, je parcourais l'allée par laquelle je l'avais vue disparaître. Dans la fièvre d'exaltation où j'étais alors, si quelqu'un m'eût rappelé la distance qui me séparait de mademoiselle de R..., je crois que c'eût été lui que j'eusse traité de fou. Ma pauvre tête s'égara complètement dans ces promenades. — Une fois, je trouvai sur le banc, au pied de la statue, un petit panier de travail et, par terre, une rose à moitié fanée. Je n'osai toucher au panier ; mais la rose, je la pris et je m'enfuis, rapide comme un voleur, heureux comme un amant ! — Mon ami, les heures les meilleures de la vie sont celles-là : une petite cause et une grande joie. Oh ! bénie sois-tu, pauvre fleur, qui, jeunes, nous donnas nos premiers rêves et, vieux, nous rends notre dernière larme !

Du reste, ces douces folies n'occupaient que mes soirées et mes nuits ; les journées, je les passais à mettre mes affaires en ordre, comme pour une longue absence ; mon dessein était arrêté : je ne voulais que revoir Hélène... et partir. — Mes préparatifs terminés, je me rendis au château. Mademoiselle de R... était seule ; je surmontai avec peine mon émotion ; elle-même me parut assez troublée pour ne pouvoir la remarquer. Après quelques questions sur ma santé, elle fit avertir son père ; les momens étaient précieux : je ne sais quelle puissance délia tout à coup ma langue ;

car, presque sans préparation, je lui exposai rapidement mes nouveaux projets et le désir subit qui m'avait pris de recommencer une carrière honorable trop vite abandonnée. — J'avais quitté une route que je connaissais à peine ; j'y voulais rentrer avec plus de sang-froid et de résolution ; le découragement sied mal à la jeunesse.... Sans doute la douleur de la perte de mes parens avait influé sur mon esprit ; plus ferme à présent, il aspirait à un état moins borné et redoutait l'inactivité d'une vie monotone ... Enfin, je me sentais plein d'ardeur et décidé à tenter de nouveau la fortune....

Pendant que je parlais, les yeux d'Hélène brillaient d'une joie contenue et semblaient me conseiller la confiance. Avant même que j'eusse fini, sans être maîtresse de son impulsion : — « Ah ! c'est bien, » me dit-elle, et elle me tendit sa main que je pris avec respect. Je m'étais juré de ne lui témoigner mon amour, qu'après avoir mérité qu'elle y répondît. — En ce moment, le comte entra ; il approuva mes projets, me remercia de mes soins à ses enfans et me promit son appui, en m'engageant à le visiter à Paris.

En revenant chez moi, tant de rêves passaient devant mes yeux et chantaient à mes oreilles, que l'instinct seul me guidait, car je n'avais nul sentiment du mouvement et des lieux. — Une voix claire qui disait mon nom, un bouquet de fleurs des champs qui tombait à mes pieds me tirèrent de mes songes. — Je passais dans ce petit chemin creux, sur lequel nous pouvons plonger en ce moment ; les deux haies qui le bordent de chaque côté étaient alors chargées des joyeuses baies rouges de l'égphantier et de l'aubépine. — En levant les yeux à ma gauche, je vis deux petites mains qui écartaient les rameaux épineux, et une tête fraîche et blonde qui apparaissait à cette ouverture, comme une rose oubliée par l'automne.

» C'est donc toi, Madeleine, qui me jettes ainsi des fleurs, dis-je en ramassant machinalement le bouquet ; tu sais donc que je pars, et c'est là ton adieu. Merci ! je l'emporte avec moi ! » — et je poursuivis ma route.

Madeleine était la fille d'une pauvre femme du village, parente de ma mère. Elle avait alors quatorze ans ; mais, à sa petite taille comme à la naïveté de ses manières, on eût dit qu'elle en avait douze au plus ; — l'esprit était aussi jeune que le corps.

Un devoir pieux m'entraînait vers le cimetière ; je m'agenouillai sur la tombe de mon père, je pleurai sur celle de ma mère. Je ne sais si je priai ; mais je me rappelle que mon esprit leur parlait, pour ainsi dire, et que mon cœur se fondait d'amour et de regret. Cette éducation, source de mes

plaintes autrefois, de mes espoirs maintenant, n'était-ce pas eux qui me l'avaient donnée ? Combien mon passé me semblait ingrat !

Enfin, je rentrai chez moi ; je fis le tour de mon petit domaine, avec ce sentiment mélancolique qui accompagne chacun de nos départs. Assis sur un banc, je repassais dans ma mémoire mon enfance joyeuse, ma jeunesse agitée mon chien vint caresser ma main et fixa sur moi ce regard triste et aimant, le seul langage de cette bonne nature. Mon cœur n'attendait qu'une raison de s'attendrir ; je sentis mes yeux se mouiller : « — Que vais-je faire de toi, mon pauvre *Nol* ; je ne puis l'emmener ?...

» — Confiez-le-moi, j'en aurai soin ! » — C'était Madeleine qui m'avait suivi, sans doute pour me dire adieu ; elle était toute rouge et semblait étonnée elle-même de la hardiesse de sa demande.

Je serrai la main de Madeleine, puis je fis signe à *Nol* de la suivre ; le pauvre animal hésita quelque temps, me regardant avec incertitude ; un second signe de moi le décida ; il partit. Je les vis quelque temps à travers les arbres un peu dépouillés : on eût dit l'image charmante de la jeunesse et de la fidélité

L'attendrissement qui m'avait gagné, ce soir-là, s'éteignit dans les rêves pleins d'espoir qui me bercèrent. Le lendemain, je côtoyais de bonne heure les murs du château, l'amour dans le cœur, l'ambition dans la tête. Toutes les fenêtres étaient fermées ; une seule avait sa jalousie légèrement entr'ouverte. — T'avouerai-je ma faiblesse ? je me plus à croire que mademoiselle de R... me suivait peut-être des yeux en ce moment, cachée comme la Providence ; et, tout en marchant, je comparai la route que je suivais à celle que j'allais entreprendre, et ce témoin invisible, à cette affection voilée qui m'accompagnait sans se trahir. Cette pensée me rendait si heureux, que je n'eusse pas voulu me retourner et regarder de nouveau le château : ne pouvais je pas voir à la fenêtre une autre personne qu'Hélène, et alors que de, venait ma douce chimère ?

Aux approches de Paris, mes pensées perdaient peu à peu de leur élan ; la vue des mêmes objets éveillait en moi les mêmes sensations. L'ombre de mes anciens chagrins semblait passer devant mes yeux. Tous les visages m'étaient inconnus. J'allais donc recommencer ma vie de privations et de lutte, au milieu de ce peuple d'indifférents presque toujours, et d'ennemis souvent !... Et la crainte méprenait d'avoir trop présumé de mes forces. Mais bientôt, honteux de ces lâches terreurs et rendu au courage par l'amour, il me tardait d'entrer dans la carrière dont le désir m'embellissait le

terme. C'est au milieu de ce mélange de crainte et d'espérances, de lassitude ancienne, et de force nouvelle, que je revis la grande ville, où je venais chercher, après tant d'autres, la gloire et la fortune, — plus tard, le bonheur !...

Lorsque j'entrai dans ma nouvelle demeure, il me sembla que je posais le pied sur le théâtre de mes combats et de ma victoire. Ma vie avait donc un but, ainsi que mon cœur un amour. Une résolution inébranlable s'établit fièrement dans mon ame, et, comme un symbole qui résumait mes souvenirs et mes vœux, le nom d'Hélène s'échappa doucement de mes lèvres.

VI

Quelques mois s'écoulèrent, durant lesquels je repris avec ardeur tous mes anciens travaux. Le temps de mes découragemens était bien loin ; une vie nouvelle était commencée, vie de courage et d'espérances, je dirai maintenant d'illusions ! je m'étonnais moi-même des progrès qu'une année de repos avait silencieusement accomplis en moi. Quelles journées actives j'ai passées, à cette époque, dans cette modeste demeure que je crois voir encore ; quelles douces soirées peuplées d'une seule pensée, ma récompense du jour et ma force du lendemain !..

Quand, pour la première fois, je me rendis à l'hôtel du comte de R..., j'étais, tu dois le croire, agité de bien des émotions diverses : — Verrais-je Hélène ? Les impressions de la jeunesse ne sont elles pas plus vives que durables ?...

L'accueil du comte fut gracieux, mais au fond un peu froid et distrait. Mon cœur se glaça : j'ignorais que les gens riches ont, pour ainsi dire, deux manières d'être, et que celle de la campagne n'est pas celle de la ville. Hélène a-t-elle subi le même changement ? — me disais-je ; et je tremblais.

En ce moment même, elle entra, et tous mes doutes se dissipèrent. O bonheur ! dans son regard innocent et timide, dans sa rapide rougeur, je revis tout l'horizon de mes joies et de mes rêves ! Elle se pencha à l'oreille du comte qui, sans répondre, se mit à écrire. Pendant ce temps, Hélène m'adressa quelques paroles, aussi simples que notre amour, amour si discret et si bien voilé que chacun eût pu le nier à l'autre ! Hélène s'informait de mes travaux ; moi, je lui disais mes efforts et mon ambition... Et il me semblait que nous échangeions les sermens les plus tendres. Au moment où le comte se leva, Hélène me dit adieu avec une sorte de précipitation embarrassée et disparut. Le comte vint à moi et me remit une lettre qui était, me dit-il, pour un de ses meilleurs amis, bien placé pour me servir — Je le remerciai ; mais ma pensée suivait Hélène et s'inquiétait de cet adieu si rapide. Tout en marchant, je regardai la lettre que m'avait remise le comte, et tout fut expliqué ! — Elle était pour M. de M...

Je n'ai jamais pu savoir alors si Hélène avait complété à M. de M... l'aveu involontaire que j'avais entendu ; souvent, je le pensai, mais rien ne

m'en donna la certitude. Étrange mystère de cet amour et qui peut-être en était Un des charmes les plus vifs, — car il faut un peu d'amertume et d'incertitude au fond de nos joies, pour qu'elles ne nous lassent pas, — étrange mystère de cet amour ! — A chaque instant, je le touchais, pour ainsi dire, du doigt ; mais, si j'avais voulu le saisir, le fantôme se serait évanoui, sans même laisser de traces en mes mains. — M. de M..., était un grave et sévère magistrat. La solitude régnait maintenant dans sa maison qu'une nombreuse famille égayait autrefois. Tant de malheurs, la douce religion qui le consolait, sa conscience rigoureuse dans l'exercice de sa charge, son extérieur calme et digne, tout en lui inspirait une respectueuse confiance. Un tel vieillard pouvait bien servir de confesseur à une jeune fille qu'il avait vue naître : voilà ce que je me disais, sans pouvoir m'en assurer. Du reste, M. de M... fut pour moi plus qu'un protecteur ; il devint un ami. Après m'a avoir montré les obstacles qui m'attendaient, certain de ma résolution, il ne songea plus qu'à m'aider à l'accomplir.

C'est sous ses yeux, guidé, encouragé par lui, que j'avancai dans la route difficile que j'avais choisie. Mes premiers pas furent heureux, et je me crus certain de l'avenir. Bientôt, comme il arrive aux navires arrêtés par le calme de la mer, et dont les voiles cherchent vainement un vent favorable, je sentis mes efforts frappés d'immobilité. Il y a en effet un instant décisif dans la vie, où le talent se révèle, où la médiocrité s'arrête ; pourquoi reculerais-je devant un aveu que je n'osais alors me faire ? Arrivé à ce point de ma carrière, je n'avais pas ce qu'il fallait pour le dépasser. M. de M... le vit du premier coup d'œil, je le sus depuis ; moi, je continuai à lutter, hélas ! sans m'apercevoir que j'étais déjà vaincu.

Deux années s'écoulèrent dans ces combats de la volonté contre l'impuissance ; pendant cet espace, je ne vis Hélène que rarement ; ce fut moi qui m'en imposai la loi. Je ne voulais que me fortifier quelquefois par sa présence, sans altérer le repos de ce jeune cœur que je protégeais ainsi contre moi-même. Une autre idée se mêlait encore à celle que je viens de te dire : environnée d'un monde brillant, mademoiselle de R... aurait fait une triste comparaison entre moi et la jeunesse élégante qui l'entourait ; l'éloignement seul pouvait me sauver. Ce qu'il m'en coûta, Dieu le sait ! lorsque, la nuit, je passais des heures entières à regarder les vitres resplendissantes de ses salons, et que je rentrais dans ma pauvre demeure, brisé, désespéré, mesurant la hauteur impossible que je voulais gravir et me

jurant de retourner le lendemain sous mon chaume obscur que j'aurais dû ne pas quitter !

Cependant les bruits du monde, venant jusqu'à moi, m'avaient appris que mademoiselle de R... semblait décidée à se soustraire jusqu'alors au joug du mariage. Mille conjectures se bâtissaient sur ses refus ; seul, je croyais en savoir la cause, mais je me taisais et je travaillais avec un silencieux bonheur.

Comme il arrive qu'à la dernière heure de sa vie le mourant la sent jeter une lueur qui le rassure ; ainsi, mes espoirs, prêts à s'éteindre, se ranimaient et semblaient dorer d'une clarté plus vive la route à laquelle j'allais être bientôt obligé de renoncer. Quelques nouveaux succès, le muet encouragement de mademoiselle de R... complétèrent mon illusion. Un jour que je venais de la quitter, je me sentis si heureux, que le malheur devait être bien près !

C'était une belle journée d'été ! l'air était plein de lumière, comme mon cœur l'était de contentement ; une musique des rues jouait un air d'allégresse. Que de fois j'ai revu ce moment, entendu cette chanson et retrouvé la trace, hélas ! perdue maintenant, du bonheur trop grand qui m'enivrait alors ! Il y a des souvenirs qui ont tué l'oubli !

Je m'en allai d'un pas léger chez M. de M..., qui m'avait promis un livre nécessaire à mes travaux. Lorsque je rentrai chez moi, je me hâtai de me mettre à l'étude ; j'aurais voulu doubler mes forces et mes heures. En ouvrant le livre de M. de M..., j'en fis tomber un papier ; on eût dit des notes écrites sur le sujet qui m'occupait. Je crus pouvoir y jeter les yeux sans indiscretion. Ce que je lus, le voici : je l'ai copié, comme une leçon vraie et salutaire, comme un avertissement qui me sauva, mais quel salut et à quel prix, mon ami !

« La jeunesse a une témérité intéressante ; l'homme qui tente me plaît, et je l'encourage ; s'il s'égare, je l'avertis et je le ramène, si je peux.

Comme on se fait de beaux rêves à vingt ans ! l'amour est le premier, la gloire le second ; c'est-à-dire l'un, la cause ; l'autre, souvent l'effet.

Mais pourquoi tout le monde fait-il le même rêve ? — Chacun veut gravir la montagne ; peu consentent à monter la colline. — Désir fatal ! pour un heureux, combien de misérables !

Qu'est-ce que l'opiniâtreté unie à l'impuissance ?

— C'est l'éternelle source du désespoir ou du crime.

.... Le crime ! un homme qui entraîne une femme hors de son rang, pour lui faire partager une destinée obscure et sans espoir, est-il donc criminel ?

— Oui, s'il profite de l'inexpérience qui se fie à lui, ou s'il méconnaît la voix d'un ami qui l'avertit du mal qu'il va faire.

Mais si son obscurité présente doit bientôt cesser ; si le talent le fait bientôt l'égal des plus élevés ?

— Qu'il attende : le talent se révèle et sait prendre sa place !

Qui a conscience a science ; c'est savoir beaucoup que bien se connaître.

Volonté, énergie, ambition, nobles désirs, principes de gloire, qui songe à vous retrancher de la jeunesse ?

... Modestie, raison et résignation dans l'ombre : — Humbles vertus, précieux souvenirs !

Je ne proscriis pas l'essai ; je le réclame. Je proscriis l'entêtement sans résultat, qui n'est plus que l'aveugle persévérance de l'amour-propre fourvoyé.

N'y a-t-il donc qu'une route et qu'un seul horizon ?

Maintenant que je suis vieux, je souris, quand je me rappelle ce que je rêvais autrefois ; je pleure, quand je songe à tout ce que j'ai possédé et perdu ; et pourtant ce que j'ai perdu n'était pas ce que j'avais rêvé.

Peut-on, à une vie honorable mais sans éclat, préférer les tourmens de l'impuissance haineuse et jalouse, ou faut-il s'arrêter tristement au bord d'un abîme infranchissable et contempler sans confiance un avenir sans espoir ?

Le courage, c'est le triomphe continuel de l'ame, autant sur ce qu'elle désire que sur ce qu'elle craint. Voilà pourquoi la mort volontaire est pour presque tous une lâcheté.

Il y a du courage, et c'est le plus difficile, car il naît de la réflexion et non de l'emportement, il y a du courage à s'avouer qu'on s'est trompé et à se détourner à temps du but séduisant qui nous échapperait toujours.

Le plus beau spectacle que Dieu puisse contempler sur la terre, c'est l'homme se relevant sans blasphémer, cherchant l'avenir sans accuser le passé ; c'est la victoire de la bonne foi et de la clairvoyance sur la vanité et le découragement.

Tristesse et incertitude ! — Un conseil salubre est pénible à donner, comme à recevoir. — Ce qui prouve l'amitié et devrait l'affermir, bien souvent l'ébranlé !

Il me semble pourtant que j'aimerais quelqu'un qui m'aurait épargné un remords »

Je suis trop calme maintenant, pour te bien dire quel effet produisit sur moi cette lecture inattendue : chacun de ces mots tombait, l'un après l'autre, sur mon cœur, comme les gouttes glacées d'un breuvage vénéneux, et cependant mes regards dévoraient avec une sorte de terreur avide ces sentences qui donnaient la mort à mes espérances les plus chères.

Lorsque je vins à la fin, un violent transport de colère me domina. — Vieillesse glacée ! m'écriai-je, en mettant en pièces le fatal écrit, voilà bien tes conseils pusillanimes ! Reculer, n'est-ce pas ? s'annuler, s'anéantir, s'énervier dans je ne sais quelle ridicule abnégation, dans je ne sais quel doute précoce de soi-même ! Renoncer à la lumière, de crainte d'en être ébloui ; déclarer la tâche impossible, pour se dispenser de l'effort ! Maudite sois-tu, prudence désespérante, et perdu à jamais soit le lâche jeune homme qui t'écoute !

Je pris le livre et je sortis, la folie dans la tête, la colère dans mes mains crispées. — J'allais chez M. de M...

Toutes les flammes des passions embrasaient mon visage ; dans, mon esprit, roulaient, comme des vagues orageuses, mes pensées déchaînées. Les opinions de M. de M... me semblaient le comble de la démence ; avec un semblable système, qui pouvait répondre de soi ? qui devait marcher, qui devait s'arrêter ? à quelles incertitudes fallait-il s'abandonner ? Tout ce que j'avais amassé d'énergie pour ma longue lutte débordait à l'aspect de la désolante vérité que mes yeux s'obstinaient à ne pas voir. Puissance de l'amour, tu combattais avec moi, et je me croyais invincible !

M. de M... demeurait dans un quartier fort retiré. Je marchais avec tant de précipitation, que je me heurtai contre quelqu'un qui restait immobile devant moi. Je reconnus un ancien camarade de classe, d'une famille obscure comme la mienne ; je l'avais entièrement perdu de vue depuis le collège. Remarquant l'altération de mes traits, il m'en demanda la cause. — Mon cœur était trop plein ; quelques mots de colère m'échappèrent : carrière impraticable, travaux stériles, avenues barrées...

J'avais touché une corde qui vibrait aussi chez lui. De suite, il me prit le bras et se mit à me parler longuement et avec chaleur du malheur de nos positions, du vice de notre société, de l'émancipation des intelligences, — que sais-je encore ? Mon trouble d'abord m'empêcha de l'écouter. Je

suivais mes idées, sans m'inquiéter des siennes. Peu à peu, les sons ne parvinrent pas seuls à mes oreilles, et je prêtai attention au sens des paroles qui m'étaient adressées. — Pauvretés que toutes ces phrases que j'avais déjà lues avec sourire dans les feuilles publiques ; lieux-communs de philosophie sans pratique, défis impuissans de la nullité et de l'envie, parmi lesquels s'étouffent quelques plaintes vraies, qui seraient peut-être écoutées, sans ces cris qui les couvrent !

Jamais plus brusque réaction ne s'opéra ; jamais miroir ne fut plus salubre : je me voyais tel que je serais devenu, si j'avais exécuté les idées qui m'agitaient tout à l'heure encore. Je devins pensif et froid : aussi, lorsque mon compagnon, arrivant à une pompeuse péroraison, me proposa solennellement de me joindre à lui et à de nombreux amis, victimes, comme nous, de l'oppression des classes privilégiées ; lorsqu'il me jeta enfin les grands mots d'association secrète, de régénération et de délivrance, je lui dis, comme sortant d'un rêve pénible, que j'avais parfois des momens de découragement, mais qu'au fond j'étais heureux ; que la société, même celle qu'il rêvait, me paraissait pouvoir difficilement exister sans aucun vice, et qu'au total le talent, à présent comme toujours, finissait par réussir ; que la lutte lui était d'ailleurs nécessaire et en était comme la pierre de touche ; et qu'enfin, étant jeunes et ambitieux, nous devions tâcher de l'acquérir, plutôt que d'user nos forces, sans profit, dans de mesquines récriminations et d'impossibles entreprises.

Je vis bien qu'il me quittait peu satisfait et me classait sans doute parmi les natures sans portée et les servîtes adulateurs du pouvoir établi. Sans y penser, je venais de parler comme M. de M... ; le bon sens m'avait reconquis.

Cependant, mon ami, j'étais encore loin d'être calme. Le ridicule et l'odieux des tentatives de la paresse et de l'incapacité contre la règle et la supériorité humiliante m'avaient bien frappé ; mais ma douleur et mes désirs aigris s'agitaient toujours dans mon sein.

La nuit était tout-à-fait venue, au moment où j'entrai dans une petite place, entourée de quelques arbres, qui précédait la maison de M. de M.... J'aperçus sa fenêtre éclairée ; mais l'appartement où mon regard plongeait était vide. M. de M. était assis sur une terrasse sur laquelle ouvrait sa croisée. La clarté de sa lampe et la douce lueur de la lune l'éclairaient à la fois, comme les lumières réunies de la terre et du ciel. Son attitude calme, son regard levé avec confiance vers le firmament semé d'étoiles, cette vie

paisible et pieuse, représentée par les livres et les papiers qui couvraient la table du fond, tout ce tableau me fit une telle impression de contrasté et de reproche, que je ne pus aller plus loin et que je m'assis brisé et vaincu sur un banc, appuyant ma tête dans mes mains et laissant se combattre mes passions et mes souvenirs qui se réveillaient.

A cette heure, tout ce que M. de M... avait fait pour moi, tant de soins, de conseils, ma seule protection, mon seul appui, — tout me revint et me fit rougir. Je rétractai dans mon cœur mes injustes malédictions ; je ne savais encore ce que je voulais faire ; je songeais seulement que j'avais injurié, méconnu mon seul ami ; et je courbais le front.

« — Edouard, est-ce vous ? » me dit la voix bien connue de M. de M...

Je relevai la tête ; c'était lui en effet qui s'était approché de la balustrade de sa terrasse et se penchait en dehors.

Je me hâtai de répondre et de m'avancer ; alors seulement, je m'aperçus que ma figure était inondée de larmes. Tout avait si complètement disparu autour de moi, à cette heure sérieuse de ma vie, que je ne sais si des sanglots ne m'avaient point échappé, et si ce n'était pas ainsi que M. de M... m'avait remarqué et reconnu.

Quand je fus près de lui, je m'assis sans parole et sans force. Lui, comme tous les hommes éprouvés par la vie et qui savent que les consolations hâtives irritent les grandes douleurs, restait en silence, serrant seulement de temps en temps ma main entre les siennes. Les heures s'écoulèrent ainsi, dans ce muet dialogue de la souffrance dévoilée, et de l'affection compatissante. — Lorsque j'eus tout confié, c'est-à-dire versé toutes les larmes de mes yeux et de mon cœur, je me levai. — « Que ferez-vous ? me dit M. de M.... — Mon devoir, » lui répondis-je.

Il me tendit les bras et m'embrassa comme un père.

Odoueurs salutaires, renoncemens de l'honneur et de la raison, amertumes saintes, je me sentis renouvelé dans ce vertueux embrassement ! le vent, avec le parfum des arbres, semblait m'apporter celui de mes premières années, et le sacrifice de l'homme me rendit un instant la pureté de l'enfant !

VII

Les sentimens exaltés, les partis violens séduisent la jeunesse ; pourvu que l'action lui offre de l'entraînement et de l'élan, elle s'y livre vite et avec ardeur. Ce qui lui est pénible avant tout, c'est la persévérance, la continuation d'une résolution, l'accomplissement détaillé, pour ainsi dire, du sacrifice. — A vingt ans, on adore plus qu'on n'aime ; on se dévoue plus qu'on ne se détache. Les momens que je venais de passer auprès de M. de M... étaient en quelque sorte le pur et beau côté de la douleur. Il y a une certaine ivresse dans les premières larmes, et plus l'abîme semble profond, plus l'esprit s'y plonge, avec ce vague désir de l'infini que nous portons en tout.

Le plus rude de la tâche me restait à accomplir, je veux dire la renonciation à chaque espoir, la perte consommée du plus grand de tous, de celui qui m'avait rendu, il y avait plus de deux ans, la force et le courage. Bien des jours se passèrent dans les amères alternatives de mon amour et de ma raison ; lutte suprême, combats déchirans. Tantôt je résistais à la décourageante vérité et je voulais rallumer la flamme de ma volonté désormais éteinte ; vains efforts, nouveau témoignage de mon insuffisance ! — Tantôt, je me disais que, si une carrière m'était fermée, d'autres pourraient m'offrir peut-être le succès. Mais je regardais avec inquiétude autour de moi quelle porte s'ouvrirait, et ma conscience me répondait qu'aucune ne me livrerait passage vers la renommée, la gloire qu'il me fallait, pour franchir une distance qui, n'étant pas effacée, rendrait mon amour ridicule ou odieux. Le plus souvent, je m'isolais dans mon chagrin et, semblable au voyageur qui, au milieu de la montagne, sent rouler les rochers sous son pied, j'écoutais avec effroi s'écrouler et tomber dans les profondeurs de mon cœur mes rêves déracinés

Ce que je souffris alors, les murs de ma demeure plus pauvre désormais, car l'illusion est une richesse, les arbres solitaires qui me prêtaient leur ombre, les astres immobiles qui virent mes transports ne le rediront pas ! Moi-même, mon ami, j'essaierais en vain de le dire. Lorsque j'interroge mes souvenirs, je n'y trouve plus de ce temps qu'une mémoire épuisée de ses propres excès...

Je n'osais plus revoir Hélène ; M, de M... l'avait sans doute instruite. Ne pouvait-elle pas, se trompant à ma résolution, prendre mon abnégation pour de la faiblesse ? Quel dédain succéderait alors à sa confiance ? — L'orgueil du choix n'est-il pas nécessaire à l'amour ?...

Je n'avais pas revu non plus M. de M. ; après l'expansion de notre dernière entrevue, je me sentais incapable d'aucun aveu auprès de lui. Malgré la délicatesse qu'il y avait mise, le service qu'il me rendait était du nombre de ceux qui paralysent, pour un temps au moins, l'expression des amitiés, même les plus sincères. La blessure était trop récente : de loin je l'aimais ; je m'attendrissais à l'idée de l'innocence et de la bonté de son stratagème... Mais la pensée de le voir me serrait le cœur. — Un soir que j'errais, comme de coutume, devant les fenêtres de l'hôtel du comte, j'y vis un tel mouvement de lumières, que je pensais qu'il devait s'y passer quelque chose d'extraordinaire. Troublé, je m'informe : — On me dit que mademoiselle de R... est prise d'un mal subit qui semble mettre sa vie en danger ; — je reste comme frappé de la foudre. — En ce moment, un homme passe rapidement devant moi et, la figure couverte de son mouchoir, se jette dans une voiture qui l'attendait. C'était M. de M... ; je voulus m'élancer ; mes jambes se déroberent sous moi ; un nuage s'étendit sur mes yeux : je crus Hélène morte, et j'espérai mourir aussi !...

La fraîcheur de la nuit me ranima ; nuit d'angoisse et de conseil ! Je la passai, épiant chaque mouvement de cette maison qui renfermait ma vie, questionnant chaque personne qui en sortait. Je sentais que j'étais mêlé à tout ce qui arrivait ; alors comme toujours, ce fatal amour se tordait dans, mon cœur, sans pouvoir en sortir. Lorsque le jour parut, j'appris que mademoiselle de R... était mieux, et qu'une crise salutaire s'était opérée.

J'allai chez M. de M... — il était parti précipitamment, pour recevoir le dernier soupir d'un de ses parents. La douleur rend superstitieux : il semblait qu'une atmosphère de malheur enveloppait tous ceux que j'aimais ! — Je vécus quelques jours d'une vie morne et sans idées. Je savais que j'avais un sacrifice à accomplir ; j'y étais résolu ; j'en attendais le moment : — là s'arrêtait la chaîne de mes pensées brusquement rompue ; on eût dit qu'après, c'était le vide, c'était la mort... — Nul projet, nulle inquiétude ; l'avenir finissait là... !

Lorsque je sus Hélène remise d'un choc qui avait été rude, je voulus la revoir. Elle était seule ; sa figure était pâle et comme transparente, ses yeux

avaient un singulier regard, clair et fixe ; sa voix, un accent brisé d'où la jeunesse était absente.

Mes paroles furent tremblantes ; les siennes rares et contenues. Un instant, je crus qu'elle allait rompre le secret qui vivait entre nous ; je vis ses yeux se gonfler, mais ce fut tout. Au moment de partir, je lui tendis une lettre ; ses joues se colorèrent d'une légère rougeur ; comme elle hésitait : « — Oh ! prenez, lui dis-je en souriant tristement, prenez ! Tous le pouvez sans crainte... ! » Et je sortis, car la force me manquait. Voici ce que je lui écrivais :

« J'étais seul au monde, Mademoiselle, sans appui, sans espérances. Ma jeunesse allait se perdant, faute d'un soutien ; votre bonté est venue à mon aide.... — Oh ! ne le niez pas ! Si c'est une illusion, laissez-moi la garder ; elle ne peut vous blesser, et moi, c'est ma seule richesse, mon meilleur souvenir... Oui, M. de M... fut mon protecteur apparent ; mais vous, vous étiez derrière chacune de ses actions. Ah ! qu'une fois au moins, je vous dise combien je vous ai bénie ! C'est la première, hélas ! et la dernière !

Un instant, je me suis cru fort et capable de réussir ; un instant, mon présent m'a semblé si beau et si secourable, que je me suis cru assuré de l'avenir.

— Mon rêve est fini, mes efforts ont été infructueux ; je sens que la victoire m'est impossible. Je cède devant la vérité, devant elle et la raison, ou plutôt, devant le devoir de J'honnête homme qui doit se faire justice et se retirer dans le calme et le silence. — Je pars... — Pour d'autres, le succès et le bonheur ; pour moi, Mademoiselle, la solitude, mais le souvenir ; et, lorsque je veillerai auprès de mon foyer éteint, image de mes espérances passées, si mon cœur a une triste joie, si mes yeux ont une douce larme, — c'est encore à vous que je le devrai... ! »

Le soir même, je reçus d'Hélène la lettre suivante :

« Partez, Monsieur, puisque rien ne vous retient ; mais n'emportez pas une erreur que je dois détruire. M. de M... seul a tout fait ; que ses espoirs, son orgueil pour vous soient déçus, ce n'est qu'à lui que vous en devez compte. Votre avenir est à vous ; pourquoi n'en seriez-vous pas le maître ? Et la raison vous consolera sans doute de ce que le découragement vous fait abandonner. »

Que devins-je à cette lecture ! Que me restait-il encore à souffrir ! Hélène, était-ce bien Hélène qui avait tracé ces lignes dédaigneuses ! Mes yeux me l'assuraient, mais mon cœur criait : mensonge, mensonge ! — Et cependant, mes yeux ne me trompaient point. Oui, Hélène me méprisait ; j'étais pour elle le lâche déserteur de sa foi et de son amour ; que dis-je, son amour !... — M'avait-elle jamais aimé ?

Ainsi, tout me manquait à la fois, et le passé et l'avenir, et le souvenir et l'espérance ! — Pourtant, je demandais si peu, — pas même un regret, mais un signe que j'étais compris ! Toute ma force était dans le sentiment de mon sacrifice, et celle pour qui je me dévouais faisait plus que l'ignorer, elle le méconnaissait ! Je te le disais bien : après cela, je ne pouvais plus souffrir et j'étais quitte avec le malheur !

La lettre échappa de mes mains.... O mon humble demeure, asile que la pauvreté habita avant moi et sans doute après moi, vis-tu jamais un chagrin plus vrai que le mien pendant cette veille déchirante ! Hélas ! mon ami, mon mal que je croyais guéri, je le sens qui se réveille dans mon cœur, et l'amertume renaît sur mes lèvres, comme si la fatale coupe n'avait pas été jetée bien loin !...

Quand je revins à moi, la nuit s'enfuyait : un oiseau matinal effleurait la vitre de ma fenêtre ; pâle comme la douleur, la lune s'effaçait devant la clarté de l'aube naissante. Funeste secret du désespoir, ceux qui te connaissent savent seuls combien le lever du jour, la beauté de la fleur et la joie de l'oiseau peuvent inspirer de tristesse !

Plus que jamais il me fallait partir. — Mais où voulais-je aller ? Quel but m'importait désormais ? L'éloignement était mon seul désir.

Je retournai chez M. de M... ; il était toujours absent. Un secret amour m'entraînait vers la demeure de mademoiselle de R... ; mais je résistai, car je serais resté. Hélas ! à travers tant d'angoisses, je ne distinguais même plus le sentiment qui avait dicté ma conduite : Hélène sauvée, rendue à elle-même, à son rang, à son avenir, et soustraite par moi contre moi à un amour incapable de la mériter.

Enfin l'heure du départ sonna. Je partis, mon ami ; je partis désolé, sans espoir et plein de regrets ; pas une consolation, pas un regard sympathique, pas une étreinte amicale ; j'étais encore une fois seul au monde. Au milieu des adieux de chacun, je pensai à ma pauvre mère qui m'avait tant aimé ! — Et Dieu me rendit la grâce des larmes....

VIII

La douleur, mon ami, a mille aspects et semble, en se métamorphosant, conquérir l'éternité. Cette idée même a de la douceur pour l'esprit désespéré ; car, si quelque chose pouvait aggraver sa misère, ce serait la pensée qu'elle n'est pas éternelle. Je ne te dirai pas de combien de façons je souffris, dans cette lutte de l'amour et du devoir. Tantôt, morne et inerte, tantôt exalté et fougueux, d'autres fois, m'enivrant de mes larmes, partout et toujours, j'emportais dans mon cœur, comme un trait empoisonné, le mépris d'Hélène. Que de fois je voulus revenir sur mes pas ! — La voir encore, me disais-je, me justifier seulement ! Mais la raison élevait sa voix, et je restais. — L'amour ne cherchait-il pas à me tromper, et ne savais-je pas, qu'après l'avoir revue, je ne pourrais plus la quitter de nouveau !

L'Italie, l'Espagne, tous les pays où le soleil donne à la nature la splendeur et la joie, me repoussaient, comme des lieux trop éclatans pour un chagrin qui voulait la solitude et le mystère. Les contrées du Nord réapparaissaient au contraire comme des refuges assurés, et l'austérité de leurs climats me semblait en harmonie avec la tristesse de mes idées. Je traversai rapidement l'Angleterre et je m'enfonçai dans les montagnes de l'Ecosse.

Je t'ai avoué mon penchant naturel à la rêverie : juge des impressions que je dus éprouver, dans ces sites sauvages, à cette époque de mon existence, plein de passions, de jeunesse et d'une noble douleur. Je crois que je vécus vraiment de la vie des poètes. La forme seule me manquait, mais le souvenir m'en est resté, comme d'un horizon nouveau, un moment entrevu. Du reste, ces sensations, nées de l'association de la nature à mon chagrin, ne me vinrent point tout d'abord. La violence de mon tourment engourdit, pour ainsi dire, toutes mes facultés, durant les premiers mois de mon voyage. Ainsi le captif, plongé dans un cachot obscur et à demi-étouffé par son air pesant, n'a même pas la force d'épier le rayon de soleil qui filtre, vers midi, dans sa prison.

Lorsque je revins à l'appréciation, d'abord confuse, du monde extérieur, l'hiver n'était pas encore venu ; mais sous les teintes jaunes des feuilles, aux brouillards plus épais du matin, il se laissait pressentir. Je promenais sur

tout des regards attendris comme ceux d'un convalescent. Que j'aimais ces montagnes âpres et sauvages, couvertes de bruyères étincelantes d'une rosée glacée ; ces forêts de pins d'Athol entraînées sur les pentes des précipices et retenues par d'énormes blocs d'un granit grisâtre ! Les ombres chantées par Ossian semblent encore flotter dans les nuages de ce ciel varié, et gémir dans la voix des torrens qui s'élancent et rejaillissent en humide fumée !...

Quand je me crus un peu retrempé par le spectacle de ces mâles beautés, je voulus tenter un retour vers la vie ordinaire, et je revins parmi les hommes.

Puis-je te peindre Edimbourg ? — Transporte-toi en esprit sur une colline qui existe réellement au sein de la ville, et là, montagnes arides ou riantes, maisons gothiques, habitations nouvelles, verdure des jardins encaissés en vallons, vieux château bâti sur un roc escarpé, abbaye en ruines, palais rempli d'augustes souvenirs, temples, ponts jetés sur des prairies, vaste vue de la mer, c'est-à-dire le moyen-âge et la Grèce, la barbarie et la civilisation, et l'art et la nature, tout ce que les yeux et l'imagination cherchent si loin et séparé, tu le verras à tes pieds, au-dessus de toi, autour de toi, réuni et plein de la beauté des contrastes ! Mais que dis-je, et quelle admiration me remporte vers ces bords disparus ! Que ma pensée était loin alors de suivre mes yeux, et par quel singulier phénomène de réflexion, maintenant qu'ils ont perdu la vue du tableau, mon esprit à son tour le retrouve-t-il si fidèle et si frappant ?

Qui peut dire quel étrange abîme est notre âme ? tantôt, l'image y tombe, éclatante mais fugitive ; tantôt, elle semble à peine y pénétrer, mais elle s'est glissée jusqu'au fond et remonte lentement à la surface...

Je m'étais cru calmé ; le séjour de la ville me détrompa bien vite. L'activité de chacun me semblait insulter à mes maux et les renouveler. Je résolus de me jeter de nouveau dans le sein de la nature, seule consolatrice muette et salutaire.

Au moment où je touchais le sol étranger, j'avais écrit à M. de M... J'avais besoin de m'épancher et je savais qu'il ne m'abandonnerait pas : en effet, une lettre de lui m'attendait. — Cette lettre, mon ami, c'était l'amour, c'était l'amitié et la patrie ! — Longtemps mes yeux furent voilés....

Du reste, elle m'apprenait de tristes nouvelles : M. de R.... mort à la suite d'une courte maladie, Hélène plongée dans la douleur d'une telle perte, et

sa santé ébranlée par *tant d'émotions...* Cette dernière phrase me fit longtemps rêver. — M. de M... était tuteur des enfans.

Je lui répondis, et j'y mis tout mon cœur. Sa lettre respirait l'estime et l'affection ; la mienne, le dévoûment et la reconnaissance. C'était la première consolation qui me venait ; je la goûtai avec bonheur.

Je devais partir le lendemain ; le soir, je parcourais pour la dernière fois cette belle ville que j'allais quitter. Au détour d'une rue, mon nom prononcé d'une voix incertaine frappe mon oreille ; je m'arrête, et j'aperçois dans l'ombre une femme pauvrement vêtue, un petit enfant endormi dans ses bras. Je m'approche et je reconnais une jeune fille qui, dans le temps de mes travaux, habitait à Paris la même maison que moi. Elle se mourait de froid, de faim, hélas ! et, devant moi, de honte ; mais la faim et surtout le dévoûment maternel avaient été plus forts. — C'était, mon ami, la fin d'une histoire bien commune et bien simple : des parens trop ambitieux, une jeune fille élevée sans égard à sa position ; le dégoût de son état, la vanité et puis la chute ; c'est-à-dire l'éclat d'abord, aux dépens de l'honneur, et plus tard l'abandon, la misère et le remords tardif. La pauvre fille, fallait-il beaucoup la blâmer ? au heu d'un état utile, on lui avait appris le piano et le chant. Comment aurait-elle épousé ensuite quelque ouvrier, honnête mais rude et grossier ? N'était-elle pas au pouvoir du premier qui lui montrerait de loin le monde et la richesse ? — J'étais si malheureux, qu'il ne me restait plus qu'à faire le plus de bien possible, pour trouver encore un peu de joie. J'écoutai la triste jeune femme ; je l'emmenai ; je la consolai comme une sœur. — Notre sort nous faisait bien parens ! — Et le lendemain, je la conduisis au petit port de Leith.

Quand je vis s'éloigner le vaisseau qui l'emmenait repentante vers son père délaissé ; quand, restée sur le pont, pour me saluer d'un dernier adieu, elle me tendit son enfant, seul lien qui l'eût rattachée à la vie, seul intérêt qui l'avait jetée sous mes pas, il me sembla qu'un souffle rafraîchissant venait vers moi ; que cette ame reconnaissante emportait un peu de mon chagrin, et que ce bien-fait était la meilleure pensée que je pusse envoyer vers la France et mes amis qui l'ignoraient.

Jusqu'alors, les lieux les plus sauvages, la nature la plus bouleversée m'avaient attiré. Après les émotions moins amères de ces dernières journées, je me sentis mieux porté vers des scènes plus douces. Quand le printemps revint, les beaux lacs de l'Ecosse me virent sur leurs bords, toujours triste, mais plus calme et trouvant dans leur mélancolique aspect

les fréquentes analogies de l'homme et de la nature. Lac Leven, lac Lomond, vous m'avez porté sur vos ondes, et toi surtout, lac Katrine, le préféré pour moi !

A l'entrée de ce dernier, il est une gorge de montagnes si voilée d'arbres, si verte et si fraîche, que ma première pensée fut de m'y fixer et d'y vivre inconnu, oublié. On l'appelle les Trosachs. Là, tout est repos et recueillement ; les mousses et les bruyères couvrent de leur velours et de leurs fleurs la rudesse de la pierre. Le mélèze, le chêne vert, les aunes entrelacent leurs feuillages variés ; la poule de bruyère s'enfuit au pas de l'homme : à peine, en de certains endroits, entrevoit-on le ciel au-dessus de sa tête, tant la végétation est vigoureuse ; on dirait que la nature terrestre lutte orgueilleusement contre l'aspect des plaines célestes. Cependant, peu à peu le chemin s'élargit, les bords du ravin s'éloignent ; parfois, l'œil croit voir comme une trace d'argent briller sur le vert foncé des lointains ; les massifs d'arbres s'échelonnent et s'écartent, et enfin tout-à-coup le lac Katrine s'offre aux regards charmés, qui saluent en même temps la beauté du ciel et des eaux.

L'entrée de ce lac est délicieuse ; la vue n'en peut embrasser l'étendue entière ; elle se perd dans de gracieuses sinuosités, flotte incertaine autour des pointes de terre couvertes d'arbres, ou s'enfuit sous les branches et les roseaux penchés dans l'onde. Puis, là-bas, c'est l'île de la Dame-du-Lac et ses vaporeux souvenirs ; le génie plane sur ce magique tableau et ajoute sa séduction à celle déjà commencée par les yeux.

Je passai plusieurs jours à parcourir le lac et ses environs ; j'achevai là d'épuiser l'amertume des larmes, et les dernières qui tombèrent dans ces eaux paisibles furent moins brûlantes et moins acres. Ce fut alors que j'aspirai au repos et à l'immobilité ; le mouvement, la fatigue avaient été pour moi une nécessité ; la tranquillité m'était redevenue un besoin ; le foyer m'apparut de nouveau avec ses calmes rêveries, la patrie avec ses devoirs. Maintenant, me dis-je, Hélène m'a oublié ! pour moi, le souvenir a pris la place de la passion ; que devient la cabane de mon père ? Où va ma vie jetée ainsi à tous les vents ? L'homme ne doit pas être un rêveur oisif : puisque je n'ai qu'une humble part de l'héritage humain, que ma tâche obscure soit au moins laborieusement accomplie !

Telles étaient mes pensées, ou plutôt mes nouvelles illusions ; je me croyais guéri ; le bonheur me semblait encore possible. J'étais semblable à un homme qui, battu par la tempête, demeure sur le rivage et, le front

penché au-dessus de l'eau, voit l'onde peu à peu calmée réfléchir quelque vague étoile ; il la cherche, il la suit des yeux... un souffle passe ; l'onde s'agite et l'étoile disparaît....

IX

La vue des rivages de la France, l'idée de la patrie qui leur prêtait son charme, m'attendrissent longtemps avant d'en toucher le sol. Mais ce n'était qu'une sensation vague ; une émotion plus puis santé et plus précise m'appelait vers un coin obscur de cette belle contrée. Là tendaient tous mes désirs ; là s'étaient révélées pour moi toutes les douceurs et toutes les ambitions de l'amour, et malgré mon vœu de les oublier, je me sentais une inquiète impatience d'en retrouver encore les muets témoins. Je me hâtais vers Paris où je ne voulais que passer. — Mais, ne le prévois-tu pas ? pouvais-je la revoir avec indifférence, cette ville où s'était éteinte la première et la meilleure de mes illusions ? — Arriver, courir vers la demeure de M. de M..., voilà ce que je fis, sans même que ma raison demandât à mon cœur si ma volonté participait à cette violente impulsion. Pendant ma course insensée, le nom d'Hélène résonnait à mon oreille, son image passait dans mon esprit. Je ne voulais pourtant pas la revoir ; je sentais que je ne le devais pas. Mais peut-être espérais-je un hasard qui me la montrerait ; surtout, je voulais presser mon vieil ami dans mes bras et trouver dans son étreinte sympathique la récompense du sacrifice que lui seul comprenait.

Cette joie me fut refusée ; M. de M... était parti pour l'Italie, avec Hélène et ses jeunes frères. Prévoyant ma venue, il avait laissé une lettre à mon adresse ; je me hâtai de l'ouvrir : mais, aux premiers mots que j'en lus, l'émotion me serra le cœur... — Hélène était sur le point de se marier ; aussitôt son deuil fini, elle devait épouser M. de B..., jeune homme riche, et distingué autant par sa position personnelle que par la famille à laquelle il appartenait.

M. de M. avait mis toute la délicatesse de son amitié à m'apprendre cette nouvelle ; on sentait qu'il redoutait lui-même la violence du coup qu'il allait me porter. — En effet, j'étais anéanti ; Hélène à un autre, Hélène à un autre ! Voilà l'idée fixe et douloureuse que mon esprit retrouvait partout avec désespoir... — Eh ! malheureux ! me disais-je pourtant, qu'as-tu donc voulu faire ? Espérais-tu que ton sacrifice serait stérile et ne rendais-tu qu'une liberté dont on ne devait pas faire usage ? — La raison pensait ainsi,

mais le cœur résistait et, dans ses douleurs convulsives, maudissait ma fatale abnégation et le chimérique devoir dont j'étais la victime.

Après tant de secousses, la fatigue devait enfin venir. Un repos factice remplaça mon agitation et ne me laissa que le désir de m'éloigner pour jamais de Paris, en retrouvant mon tranquille séjour. J'avais les clés de ma demeure ; je ne sais quelle pudeur de tristesse me faisait désirer de n'y rentrer que la nuit, loin des regards curieux : il me semblait que j'eusse craint de troubler le fantôme familial du passé !

J'étais perdu dans la contemplation énervante de mon chagrin ; les objets delà route passaient devant mes yeux qui ne les voyaient pas. A un détour seulement, poussé comme par un pressentiment secret, je me penchai hors delà voiture. Oui, c'étaient bien les murs du château, ces murs sous lesquels, trois ans auparavant, j'avais passé si léger, si joyeux, au lever du soleil, et que je cotoyais, triste et désabusé, par une nuit obscure. — Là, était la petite porte du parc ; là, cette grille m'avait laissé voir la fenêtre entr'ouverte qui m'avait fait battre le cœur. Je cherchai vainement à apercevoir le château ; soit que les arbres eussent grandi, soit que les vapeurs de la nuit le dérobaient à mes yeux, je ne vis qu'une sombre avenue sans issue apparente. — Ouverte aux moindres rapprochemens, d'une sensibilité malade, mon ame retrouvait partout les images de ma destinée.

J'entrai chez moi seul et furtif, comme il convient à un vaincu ; n'avais-je pas succombé dans la lutte ? — Le silence du village endormi, l'humidité de la nuit (on était au printemps) ? l'absence d'êtres animés, tout favorisait la tristesse de mes impressions. Je sentis, en pénétrant dans l'intérieur, cette indéfinissable odeur des appartemens longtemps fermés... Lorsque la lampe que j'allumai éclaira les objets, je les considérai longtemps : tout était à la place où je l'avais laissé ; sur la table, un livre était ouvert ; un passage y était marqué :

« Il y a peu de choses impossibles d'elles-mêmes, disait-il ; pour l'amour, il n'y en a pas ! »

Triste retour, muet reproche ! — Je fermai le livre, et la douleur contenue dans mon cœur déborda tout-à fait — Oh ! cette nuit encore, cette nuit encore, pour pleurer et souffrir ! m'écriai-je ; alors, je me plongeai, avec une sorte de plaisir cruel, dans tous les souvenirs des dernières années qui venaient de s'écouler ; je retrouvai l'un après l'autre tant de momens de confiance et de bonheur ! Je repris avec larmes, je baisai avec transport la

rose desséchée que j'avais trouvée dans le parc ; je revis la bibliothèque, Hélène en blanc dans l'obscurité du salon ; j'entendis sa voix tremblante ; je sentis de nouveau l'étreinte de sa main, quand elle m'avait dit : allez ! Puis, réapparurent en foule et sans ordre mes ambitions et mon sacrifice volontaire ; alors, je voulus épuiser d'un trait toute l'amertume de la coupe, et je relus la lettre d'Hélène. Cette lettre froide et dédaigneuse, il me sembla encore que je venais de la recevoir. Le même effroi saisit mon cœur et en suspendit un instant le mouvement... Ensuite, tout disparut autour de moi, et je ne sentis plus la vie que par une souffrance physique insupportable, dernier résultat de la souffrance morale ; car nous sommes ainsi faits, que tout aboutit au corps, et qu'il nous fait payer cher les momens où son empire est annulé par la puissance de nos sensations.

La lampe s'était éteinte depuis longtemps. » quand mes yeux, fatigués des visions de l'obscurité, virent un pâle rayon se glisser sur le mur et m'annoncer le jour. — La veillée douloureuse était finie. Je serrai les tristes gages de mon amour perdu et, en présence de ce jour qui naissait, je pris l'inébranlable résolution de commencer, avec une nouvelle vie, de nouveaux devoirs. Je rassemblai en moi toute l'énergie de ma volonté, et je la sentis répondre à mon appel. — Purifié par la douleur, retrempé par le courage, j'allai vers la fenêtre et l'ouvris doucement.

Je te l'ai dit, on était au printemps : les lilas, l'aubépine fleurissaient dans le silence et la rosée du matin ; il faisait ce premier jour qui précède la venue du soleil et tient un peu du clair de lune. La nature semblait frappée encore de l'immobilité de la nuit ; aucun souffle ne courbait l'herbe de la prairie ; la cime blanche des arbres demeurerait sans mouvement ; aucun oiseau ne traversait l'espace ; dans le bas du ciel, on apercevait une teinte dorée qui annonçait la venue d'un beau jour.

Une nature bruyante, un soleil éclatant eussent contrasté avec l'état de mon âme ; le calme réveil de la nature aida celui de mes pensées ; mes yeux erraient, avec un vague sentiment de reconnaissance, sur ce tableau champêtre : cette pelouse verte que tu vois par delà les murs de mon petit enclos était couverte des perles brillantes du matin ; l'herbe plus fraîche, quelques touffes de joncs et de roseaux marquaient le voisinage de la rivière ; dans le fond, cette colline lointaine se confondait avec le ciel ; enfin, au milieu de cette belle plaine, trois grands chênes croisaient leurs rameaux touffus » et formaient une arcade naturelle au-dessus d'une de ces croix, si

fréquentes dans nos campagnes. Celle-ci s'élevait du sein de ce charme universel de la nature, comme une pensée pieuse vers son créateur !

Ce fut là que mes yeux s'arrêtèrent et se remplirent tout-à-coup de douces larmes. — Là bas, sous ces arbres, au pied de cette croix, Madeleine était assise, la tête baissée sur quelque ouvrage modeste ; auprès d'elle, mon beau lévrier blanc ; autour d'elle, quelques jeunes chèvres qui broutaient l'herbe odorante ou se haussaient pour atteindre les tiges flexibles des Userons et du chèvrefeuille. J'embrassais ainsi d'un coup d'œil toutes les séductions réunies du repos des champs et de l'innocence : la vie simple et facile, le labeur honorable, et la paix, et le devoir.... — Regret tardif, désir stérile ! O fatale destinée ! c'était le bonheur et je l'avais perdu !

Je refermai la fenêtre et m'assis tristement ; — sur la table où s'appuyait mon bras, je vis un bouquet de fleurs sèches ; quand je le pris, quelques feuilles s'en détachèrent et roulèrent à mes pieds. — D'où venait donc ce bouquet oublié sur ma table ?

En ce moment, j'entendis ma porte s'ouvrir : mon chien s'élança et me couvrit de ses caresses. Je me retournai : Madeleine était sur le seuil de la porte, rougissante et incertaine, Madeleine grandie, et belle de toute la beauté de ses dix-sept ans ! Je ne pus m'empêcher de songer que l'espérance m'apparaissait encore sous ces traits jeunes et charmans.

Elle m'avait vu sans doute à ma fenêtre, et elle avait couru, car sa respiration était pressée. Je m'avançai vers elle, le petit bouquet mort était resté dans ma main ; Madeleine le vit et rougit davantage. Alors, me revint en mémoire mon départ et son adieu.

Quand Madeleine sut que je revenais pour toujours, elle eut une de ces jolies joies d'enfant si naïves et si franches ; puis elle s'en alla, un peu confuse après.

Pour moi, demeuré seul, je pris le bouquet flétri et le serrai en rêvant...

X

Comme un ruisseau trop longtemps débordé, ma vie reprit enfin son cours ; tu penseras sans doute que ce ne fut ni sans efforts, ni sans rechutes, que je m'avançai peu à peu dans la route que je m'étais fixée jusqu'au jour de la délivrance. — Je recommençai mes travaux d'agriculture ; les intérêts du village avaient besoin d'être défendus contre les empiétemens d'une commune voisine : je me proposai pour débattre cette cause et j'employai mon ancienne science à être utile à ces braves gens. Ainsi s'écoulaient mes journées ; souvent hélas ! avec trouble, toujours du moins terminées par le triomphe de ma volonté. Le travail du reste était toute ma force ; si j'eusse laissé, un seul instant, mon esprit ou mon corps oisifs, c'en était fait de moi et de mes résolutions. Je m'étais cependant accordé quelques heures de loisir, les dernières du jour. Elles étaient données à la lecture de bons ouvrages ; c'étaient comme de vieux amis que je rassemblais autour de moi, chaque soir. Quelquefois, il est vrai, le livre s'échappait de mes mains, mon esprit s'envolait bien loin, et la nuit me surprenait, plongé dans mes tristes et habituelles pensées.... — Faiblesse, retour involontaire ! qui peut répondre de soi, après avoir aimé ?

Mon refuge favori pour ces heures discrètes était le petit bois de châtaigniers qui s'avance sur la prairie. — Le soir a des lueurs confuses, des teintes indécises, pleines d'un charme indéfinissable ; la nature s'achemine vers le sommeil et semble lasse de chaleur et de mouvement ; le moindre bruit semble alors mystérieux. Quelques rares passans troublaient seuls ma solitude, et ces pas éloignés, qui me rappelaient le voisinage de l'homme, augmentaient, pour ainsi dire, la douceur du calme qui m'entourait, en me le rendant sensible.

Une fois, je fus surpris de rencontrer en cet endroit Madeleine avec ses chèvres. Je lui dis bonsoir en passant, mais je continuai ma route. Sa présence m'avait contrarié ; ce jour-là, ma pensée était tout entière à Hélène, et dans ma tristesse j'en voulais à cette enfant d'avoir troublé ma solitude. Mon chien s'était arrêté auprès de celle qui l'avait soigné pendant trois ans avec tant d'amitié ; Madeleine passait sa main, avec un bonheur enfantin, sur la belle tête du bon animal ; j'appelai mon chien avec humeur.

En me retournant, je le vis venir à moi, comme indécis entre ces deux affections ; quant à Madeleine, elle s'était assise, et il me sembla qu'elle avait la tête cachée dans ses mains ; mais j'y fis peu d'attention : j'étais rempli de mon impatience. Après une longue promenade, je rentrai fatigué et mécontent de moi-même ; car je sentais que j'avais été injuste.

Le lendemain, dès que j'aperçus Madeleine dans la prairie, j'allai à elle.

« Je vous amène *Nol*, lui dis-je ; hier, j'étais pressé, et le pauvre animal n'a pu vous caresser à son aise ; voulez-vous le garder auprès de vous aujourd'hui ? »

Elle me remercia, sans lever les yeux de son ouvrage ; comme je la regardais attentivement, je vis qu'elle retenait à peine une larme. J'étais vraiment fâché d'avoir fait quelque peine à ce jeune cœur !

« — Qu'avez-vous donc ? Madeleine, lui dis je ; votre voix est altérée ; vous semblez triste ?

» — Non, me répondit-elle doucement ; mais je suis un peu malade.

— Je vais voir votre mère, repris-je ; il faut qu'elle ait bien soin de vous, car tout le monde vous aime ici. » — Et je m'en allai.

Depuis, je revis rarement Madeleine. Le jour, j'étais occupé ; le soir, je courais à ma retraite, où je ne la retrouvai plus jamais ; quelquefois, je l'apercevais de loin, conduisant ses chèvres ou filant sa quenouille ; je la suivais instinctivement des yeux ; elle me semblait l'ame apparente et fraîche de cette verte nature.

Je lisais un soir dans ma retraite ; j'entends quelques cris, puis des pas précipités. Je me lève et me dirige du côté d'où partait le bruit. Un paysan passe à quelque distance : « — Qu'y a-t-il ? lui demandai-je. — Quelqu'un à la rivière, répondit-il sans s'arrêter ; Madeleine est tombée !

» — Madeleine ! m'écriai-je, » et je courus sur ses traces.

J'arrive au lieu du malheur. Des laboureurs qui revenaient des champs avaient vu glisser la jeune fille, en s'efforçant de ramener une chèvre égarée ; mais aucun ne savait nager ; le batelet que l'on amenait était loin encore....

— Je m'élance dans la rivière, assez profonde en cet endroit ; quelque temps je plongeai en vain.... Enfin Dieu guida ma main, et bientôt je déposai mon pâle fardeau sur le rivage. La pauvre enfant ne donnait d'autre signe de vie qu'un souffle à peine sensible. Ma maison était la plus proche ; on l'y porta.

Sa mère qu'on avait prévenue se hâtait d'accourir : dans son trouble, elle riait et pleurait ; elle voulait embrasser sa fille ; — on dut la retenir.

Madeleine avait recouvré le sentiment ; mais elle était trop faible pour que la moindre émotion ne lui fût pas dangereuse. Chacun se relira ; sa mère et moi nous restâmes seuls à la veiller ; une sorte de demi-sommeil, causé par la secousse qu'elle venait d'éprouver, tenait Madeleine assoupie. Vers le milieu de la nuit, sa mère céda à la fatigue et s'endormit à son chevet. — Pour moi, je demeurai, l'oreille inquiète, le regard tendu, écoutant cette douce respiration d'enfant, dans le vague silence de la nuit.

Le temps destiné au sommeil amène toujours le recueillement et la rêverie ; qu'importe que les yeux ne soient pas fermés ! les songes n'errent pas moins autour de nous, et les meilleurs sont souvent ceux qui passent dans l'esprit à demi-éveillé. — A cette heure mystérieuse, près de cette jeune fille que je venais de sauver, mille pensées agitèrent mon cœur. Mon toit, si longtemps solitaire, était donc peuplé !... Je ne sais quelle idée émouvante d'intérieur et de famille traversa ma tête et attendrit mes yeux. Combien mon isolement de chaque jour me parut amer ! quelle jeunesse décolorée, quel avenir sans espoir ! — Celle à qui j'aurais confié le soin de mon bonheur ne devait pas s'en charger ; moi-même, je l'en avais dégagée. Quels rapports pouvaient unir nos deux existences ? Le hasard, la témérité de la jeunesse les avaient rapprochées un moment ; mais la réalité les avait bien vite séparées...

En ce moment, Madeleine fit un mouvement. Il me sembla qu'un attrait mystérieux donnait un but à ma pensée. Était-ce donc de l'amour ? — o mon ami, de l'amour pour une autre que pour Hélène ! Aime-t-on deux fois ? — Non ! seulement, je voyais en Madeleine la jeune fille obscure comme moi, celle que ma mère aurait pu aimer sans gêne et que j'aurais pu choisir sans déception. Autour d'elle se groupaient vaguement tous les fantômes chers au cœur de l'homme, la chaste couche des amours permises, et le foyer et le berceau ! tant de rêves que je n'osais m'avouer et que la nuit encourageait ! — Non, je n'aimais pas Madeleine ; mais j'aurais donné en cet instant la meilleure part de ma vie pour qu'elle ne quittât plus ce toit qu'elle remplissait de si doux songes... ! Cependant, le souffle régulier que produit le sommeil ne frappait plus mon oreille ; je jetai les yeux sur le lit : Madeleine en avait écarté sans bruit les rideaux et regardait dans la chambre, de ce regard de malade, mélancolique et vacillant comme une lampe sans force.

— Madeleine, lui dis-je à voix basse, en m'approchant, mon enfant, êtes-vous mieux ?

— Mieux ? répondit-elle ; que m'est-il donc arrivé ? où suis-je ?

— Ne vous rappelez-vous pas la rivière ? ma pauvre enfant, vous pouviez mourir ! vous êtes chez moi ; on vous y a portée. — Mais votre mère est là, me hâtai-je d'ajouter — voyez !

— Elle dort.... — Pourquoi ne dormiez vous pas, vous ?...

— Parce que j'étais inquiet, parce que je voulais être prêt à votre moindre signe !.... »

Un faible sourire effleura ses lèvres pâles. Je repris :

« — Pourquoi êtes-vous allée si près de la rivière ? quelle imprudence !

— Mon Dieu ! dit-elle, je vais où je puis ; je ne voulais plus vous troubler, en allant près du bois. Si j'ai mené là mes chèvres, c'est que sur la prairie il n'y avait plus rien pour elles ; la rive est en pente ; le pied m'a glissé, voilà tout....

— Oh ! Madeleine, serais-je donc cause.... »

Elle parut si étonnée, que je n'achevai pas ; elle n'avait voulu me faire aucun reproche ; ce que j'avais pris pour une allusion n'était qu'un récit fait dans toute la simplicité de son cœur. — Il se fit un silence.

« — Mais qui donc m'a sauvée ? dit Madeleine ; qui dois-je aimer et bénir ?

— Moi, lui dis je, et je remercie le Ciel ! »

Une vive rougeur monta sur sa joue. Oh ! comme ma mère vous aimera !
» — Ce furent ses seules paroles.

« — Madeleine, ma chère Madeleine, m'écriai-je avec entraînement, en lui prenant les mains qu'elle avait jointes dans un mouvement, comme si elle eût fait une muette prière.

— Silence ! me dit-elle avec douceur ; ma mère s'éveille... »

En effet, elle s'éveillait... — O mon ami, qu'allais-je dire, dans cette chambre à peine éclairée, près de cette jeune fille attendrie, le cœur débordant aussi d'une tendresse sans objet ? quel aveu allait s'échapper de mes lèvres ? Étais je donc infidèle à mon cher souvenir ? —

Agité de mille sentimens, je sortis et me promenai longtemps dans la campagne

XI

Que de fois depuis je revis Madeleine ! que de fois je me surpris à la regarder de loin, caché derrière un arbre de la route ! dans d'autres momens, je me détournais brusquement de son chemin, et mon ame s'élançait vers l'Italie et mes amis absens.

Pour Madeleine, c'était une enfant. Rien ne voilait jamais sa joie ou sa tristesse ; la libre vie des champs lui avait donné la franchise, comme la nature la bonté. Sa reconnaissance pour moi éclatait de mille manières : les plus beaux fruits, les plus belles fleurs m'étaient apportés par elle, et je saurais mal te rendre le charme que lui ajoutaient ces modestes offrandes qui, en me montrant les dons les plus doux de la nature, accompagnaient, pour ainsi dire, Madeleine de leur idée inséparable. Aussi, une vive couleur, une odeur agréable réveillaient en moi sa gracieuse image.

Son image ! — je ne t'en ai pas encore tracé les traits simples et innocens ; si nous n'étions pas sous ce beau ciel, entourés du parfum sauvage de la lande, je ne l'essaierais même pas. Cherche dans tes impressions de jeunesse : tu dois avoir, comme tous, quelque frais souvenir dans lequel se mêlent le charme touchant d'un regard de quinze ans et le premier battement rapide de ton cœur en face de la beauté et de la nature révélées à la fois. Ne revois-tu pas — hélas ! seulement dans tes rêves ! — quelque jeune fille ingénue que tu n'as pas eu la pensée d'aimer, tant tu t'ignoraes alors et tant elle louchait encore à l'enfance ? — C'était ainsi qu'était Madeleine : quelque chose de naïf, de pur et d'incertain ; un regard un peu étonné ; des larmes aussi promptes que son sourire ; ses joues tenaient de la fleur et du fruit par l'éclat et ce velouté charmant que respecte même le baiser d'une mère. Quand elle riait, ses dents si blanches semblaient, puis-je le dire ? éclairer ce rire joyeux et le rendre plus gai ; mais sur son front surtout résidait je ne sais quelle sérénité que je n'ai vue qu'à elle. Ses cheveux châains, mais nuancés encore de blond, dernière trace de l'enfance, se séparaient chastement en bandeaux et encadraient sa figure virginale, sous le demi-jour de sa coiffe transparente. — Telle était Madeleine, ou plutôt telle en est l'ombre infidèle : comme un parfum subtil, comme un son émouvant, son charme échappe à ma parole impuissante....

J'avais enseigné à Madeleine le chemin de ma retraite. D'abord, elle y vint peu, et comme pomme satisfaire. — Encouragée par moi et pleine de candeur, elle y vint ensuite plus souvent. Qui aurait pu le trouver mal ? Madeleine et moi, nous étions un peu parens ; et puis, la tristesse donne à ceux qu'elle assiège presque tous les dehors d'une vieillesse rassurante ! ... Si parfois Madeleine manquait de venir, je trouvais la soirée longue, la lecture fatigante et je rentrais de meilleure heure. Quand elle venait, nous n'échangions que peu de paroles. Je lisais ; elle travaillait en silence ou faisait quelque bouquet — De temps à autre, je levais les yeux et la regardais sans qu'elle s'en doutât ; — et la soirée se passait ainsi. Elle ramenait ses chèvres ; je regagnais ma demeure, et le sommeil m'enlevait à la triste réflexion de mon isolement.

Je trouvai, un soir, Madeleine tenant un vieux livre qui occupait tellement son attention, qu'elle ne m'entendit pas venir. Ses lèvres remuaient et murmuraient chaque mot, comme font les enfans. Au mouvement que je fis pour me pencher, elle releva la tête et me montra sa jolie figure toute rouge de surprise et aussi du grand travail qui l'absorbait.

« — Voulez-vous, lui dis-je en souriant, que nous apprenions ensemble ? »

Ses yeux brillèrent d'une espérance inconnue.

— Est-ce bien vrai ? dit-elle.

— Voyons, fis-je, pour toute réponse, » et je pris le livre.

C'était un vieux livre de messe. — Telle fut la première leçon qui fit de Madeleine mon écolière.

Bien d'autres succédèrent. Pourtant, Madeleine n'avait jamais regretté jusque là de savoir à peine lire. Les champs, le ménage, sa quenouille l'occupaient bien assez et, le dimanche, n'avait-elle pas son chapelet ? Pourquoi donc cette idée subite de rappeler dans sa mémoire le peu qu'on lui avait appris ? Je pensai vaguement que l'exemple de mes continuelles lectures l'y avait amenée, et mon intérêt pour elle s'augmenta de cette association sympathique à mes goûts.

Pardonne-moi, mon ami, ces détails qui sans doute n'ont de prix que pour moi. Pour élève, une douce et naïve enfant, pour lieu d'étude, les bois, la verdure, le ciel au dessus de nous ; pour livre de travail, un livre de prières ; — n'y a-t-il pas dans mes souvenirs une place à part pour celui-ci qui, chaque fois qu'il renaît, semble m'entourer encore de fraîcheur et de grâce, d'innocence et de tendresse ineffable ?

Cependant, les progrès étaient lents ; la volonté existait, mais cette jeune intelligence, si longtemps endormie, se réveillait avec peine. Comme une enfant des champs accoutumée à la lumière, à la couleur et au mouvement, tout ce qui n'avait pas forme saisissable la frappait difficilement. Mais je ne me décourageai point, et nous atteignîmes l'un après l'autre chaque but proposé ; c'est-à-dire que Madeleine sut de lecture, d'écriture et de calcul, ce qui était nécessaire à sa position.

Arrivé à ce point, je m'arrêtai : nous étions devant la porte d'un monde nouveau pour elle. Devait-elle y frapper ? cette question, tu le penses bien, fut vite résolue dans mon esprit. N'avais-je pas devant moi l'image plus douce de mon existence à son début : même origine, même avenir à espérer ; même organisation, avec plus de bonté seulement, c'est-à-dire avec une raison de plus de souffrir ; car Madeleine était tout dévouement et bonté. Ces deux qualités brillaient tellement chez elle, que l'intelligence la plus rare n'aurait pu lui donner un attrait pareil à celui qu'elle leur devait. Ce qu'elle disait était doux et charmant dans sa simplicité, sous l'ombrage des arbres où sa vie était marquée. Lorsque je devins son maître, je vis que sa naïveté était tout son trésor, et qu'en la lui retirant, je lui ôterais peut-être son plus réel ornement, sans la rendre plus éclairée. D'ailleurs, ne savais-je pas les fruits amers des existences jetées hors de leur sphère ; de quel droit lui en aurais-je donné les maux ?

Ces pensées m'agitaient, et je m'étonnais moi même de la lutte qu'elles causaient dans mon cœur. Quoi donc ! étais-je changé ? ne ressentais-je plus les mêmes répugnances ? pourquoi aurais-je voulu Madeleine plus instruite ? pourquoi rêvais-je une Madeleine différente de celle que je voyais ? — n'était elle pas fille de laboureur et destinée à quelque laboureur ?

J'étais triste, inquiet ; Madeleine vint plus tard que de coutume.

« — Madeleine, lui dis-je, te voilà savante, mon enfant ; toi qui te trouvais malheureuse de ton ignorance, tu ne dois plus désirer rien maintenant ?

» — Si, me dit-elle ; je voudrais bien lire ces livres qui vous intéressent tant !

— Pourquoi ? mon enfant ; ils parlent d'un monde que tu ne connaîtras pas. Tu sais tout ce qu'il faut à une honnête femme, pour bien tenir sa maison et élever ses enfans. Si je lis, c'est parce que je suis seul et qu'il faut bien que je cause avec quelqu'un ; oh ! puisses-tu ne jamais me ressembler ! »

Elle devint rêveuse ; je cessai de parler. A quoi songions-nous ainsi, à cette heure voilée ?... Dieu qui sonde les cœurs en garde aussi les secrets ! — Je me rappelle que notre silence dura longtemps et que je crus sortir d'un songe, lorsque je revis à mes côtés Madeleine, à demi éclairée par le crépuscule, et la tête presque inclinée sur mon épaule ; ma main tenait sa main... La solitude, le mystère, ma jeunesse, sa beauté, tout portait à mon cœur un trouble inexprimable...

— Oh ! reste toujours comme tu es ! » m'écriai je, en la pressant dans mes bras, et ma bouche brûlante s'appuya sur son front...

Je sentis Madeleine trembler et défaillir dans cette étreinte passionnée ; cependant, elle se releva et s'éloigna rapidement.

Qu'avais-je fait ? la barrière était tombée, le voile était déchiré ; quelques instans de plus, et j'étais coupable ; la pureté de Madeleine et son craintif instinct l'avaient sauvée à temps ; mais moi, je restais frappé au cœur, sans force et sans vertu.

Insensé que j'étais ! comme tous les jeunes philosophes, j'avais pris la douleur pour la sagesse, l'épuisement pour l'impossibilité d'aimer. J'avais cru qu'à vingt-cinq ans je verrais impunément chaque jour une jeune fille, belle, douce, attentive à mes moindres paroles, et si bonne surtout qu'elle en était dangereuse !

La nature reprenait orageusement ses droits, et, dans ce bouleversement de mes idées, dans ce Gaufrage de toutes mes résolutions, il ne me restait plus de volonté pour résister à l'entraînement de mes passions si longtemps enchaînées. L'espoir, la confiance, ces hôtes enfuis de mon foyer, vinrent de nouveau s'y asseoir, et je me perdis dans leurs rêves désormais retrouvés. Le trésor de l'amour se rouvrait devant moi ; j'y plongeai une vue avide ; j'entrevis encore la famille et le bonheur ; l'ambition elle-même m'apparut, non plus comme une dévorante illusion, mais comme une compagne modeste et salubre, gardienne de l'énergie et de l'activité.... — La nuit entière suffît à peine à la foule de mes sensations

Le matin, je me rendis à mes travaux ordinaires, plongé encore dans l'ivresse de mes transports. Vainement je cherchai Madeleine des yeux à sa place accoutumée ; sans doute d'autres soins l'avaient retenue.

Au moment où je traversais le chemin qui mène au château, une voiture passait ; je ne sais pourquoi tout mon être se troubla ; ma joie devait-elle donc être si courte ?...

Une femme parut à la portière : — C'était Hélène qui revenait, mon ami ;
Hélène ! c'est-à dire mon passé, mon amour, hélas ! et ma douleur !....

Hélène ne me vit pas ; mais je l'avais vue, et ne pouvant me soutenir, je
m'assis sur le bord du chemin !...

XII

Fragilité, incertitude ! le moindre souffle qui s'était levé contre mes résolutions les avait abattues ; j'en cherchais vainement les lambeaux dispersés. Mon premier mouvement fut de fuir ; la présence d'Hélène me tuerait : il fallait partir. — Quoi ! n'avoir que dans l'éloignement le secret du repos ; recommencer mes souffrances solitaires ! Et cette enfant que j'aimais tout à l'heure encore, que deviendrait-elle ? Cette idée se fit jour à travers les autres et les écarta un moment ; mais bientôt la pensée dominatrice s'y mêla et l'asservit, pour ainsi dire, à sa couleur. Malgré moi, je sentis deux puissances se combattre dans mon sein ; je vis deux images flotter devant ma vue : l'une, belle, éclatante, un peu dédaigneuse, longtemps adorée ; l'autre, simple et douce, accompagnée des souvenirs attendris sans et du charme d'un sentiment qui vient de naître. — Pauvre Madeleine ! tu devais succomber ! Qu'avais-tu en effet ? rien que ta bonté, ta jeunesse et peut-être ton amour ! mais Hélène ! elle m'avait tant fait souffrir que je devais l'aimer...

Pendant que le passé me retraçait mon ancienne erreur et la vanité de mes désirs, l'avenir me montrait la surprise de mon cœur et l'impossibilité de mes derniers rêves. Madeleine m'apparut, non plus seule et ravissante de grâce et de candeur, sous le ciel enivrant, mais au milieu de sa famille, près de sa mère, nature commune et grossière. Tous les instincts susceptibles du monde et des idées cultivées se réveillèrent en moi, et je compris quelle infranchissable barrière s'élevait entre nous. La réflexion, avec sa cruauté ordinaire, ôta l'un après l'autre à Madeleine tous les voiles charmans dont mon imagination l'avait entourée, et je m'aperçus qu'il y avait trop du parfum des bois, des beaux rayons du ciel et des séductions de la fleur des champs dans mon amour, pour qu'il résistât à l'étreinte glaciale de la réalité. Une fois ma compagne, Madeleine pourrait-elle suivre ma vie en ses sentiers divers ? Le cœur est intelligent, et je connaissais le sien ; mais, triste science ! le cœur ne suffit pas toujours. L'amour, la bonté la soutiendraient-ils jusqu'au bout dans cette tâche pénible et difficile ? — Partis tous deux du même berceau, la destinée hélas ! nous avait tracé des routes différentes ; vainement je regrettais l'ignorance, source des illusions

et qui ne revient pas plus qu'elles. Un monde qui n'était pas le sien s'était ouvert devant moi, et je ne pouvais plus l'oublier. Depuis plus d'un an, j'y travaillais avec courage. La présence d'une femme détruisait l'effort de bien des heures ! Qui me disait que je ne me lasserais pas de cette vie monotone des champs et de ses travaux trop grossiers pour moi ? Étais-je assuré de mes projets ? Et si mes désirs ambitieux n'étaient que comprimés, s'ils allaient reparaître tout à coup ; si je cherchais les villes et leur libre théâtre, emmènerais-je avec moi la pauvre villageoise qui, en perdant son frais prestige, perdrait peut-être aussi tout son bonheur ?

Ces pensées assiégeaient mon esprit. Comme une redoutable maîtresse, Hélène rentrait dans son domaine, et pareils à des oiseaux craintifs qui commençaient à essayer quelques chansons, mes nouveaux rêves d'amour s'enfuyaient de toute part, en me jetant un faible et tremblant adieu.

A ce moment je sentis que ma vie se décidait irrévocablement, et qu'après cette lutte dernière il n'y avait plus de place pour moi dans les espoirs humains. Le vent de l'éternelle solitude passa sur ma tête. Je frémis, mais je me relevai et je me jurai le repos de Madeleine.

Je ne sortis plus de ma demeure qu'aux heures du travail. Après notre dernière entrevue, Madeleine n'osait revenir à ma retraite. Quelquefois, je l'apercevais, de loin : lorsque la nuit était à demi tombée, et que ma pensée s'exaltait par la douleur, sous les rameaux incertains, sur les prés que la lune blanchissait, il me semblait voir l'ombre d'une vierge autrefois aimée....

Cependant, il était impossible que quelques bruits du château ne vinssent pas jusqu'à moi. Les ouvriers que je dirigeais parlaient souvent entre eux de l'arrivée de la jeune dame, de son mari, de son enfant. Un prêtre, disait-on, les avait accompagnés ; on pensait qu'il devait remplacer le curé du village, appelé depuis peu vers d'autres fidèles.

Chaque fois que le nom d'Hélène frappait mon oreille, je tressaillais, comme à un invisible appel de tristesse et de souffrance. Mais ce n'était rien encore, au prix de mes tortures, quand son mari, son enfant, ces cruelles images d'un passé irréparable, s'offraient à mon esprit ! Depuis mon retour, j'avais écrit à M. de M... ; mais aucune réponse ne m'était parvenue. Souvent je m'en étais étonné ; craignait-il de nourrir mes chagrins, ou plutôt m'avait-il oublié ? — Je le croyais dans mes jours d'amertume.

Un soir, je voulus renouer le fil brisé de mes habitudes. Je pris mon livre et je gagnai le réduit du petit bois ; mais je ne lisais pas : trop de souvenirs se glissaient sous mes yeux distraits. — Le frôlement d'une robe, un bruit

léger de pas sur les feuilles déjà tombées me firent lever la tête. — Mon cœur battait ; il y montait un peu de joie : sans doute c'était Madeleine. — O mon ami, que devins-je ! C'était Hélène, ou plutôt c'était madame de B..., car depuis longtemps Hélène n'existait plus pour moi. Un mouvement plus fort que ma volonté m'avait fait me dresser ; madame de B n'était plus qu'à peu de distance. ; il se pouvait qu'elle passât sans me voir, et je priais Dieu qu'il en fût ainsi !

Elle était plus belle encore que mes souvenirs ! Je sentais la force me manquer, et tout ce qui m'en restait était passé dans mes yeux. En ce moment, madame de B était presque devant moi ; elle m'aperçut : sa figure prit une expression si froide, que je crus en mourir. Je saluai humblement ; elle me rendit mon salut et s'éloigna d'un pas plus rapide

Oh ! puisses-tu, mon ami, ne jamais éprouver la torture que j'endurai alors ! Se voir méconnu, méprisé par la femme que l'on a aimée jusqu'à la plus sanglante abnégation ! Puisse Dieu, qui m'a vu à cette heure d'expiation et de martyr me pardonner, en sa faveur, mes fautes involontaires !

Je m'étais affaissé sur moi-même, comme un corps inanimé ; mon regard seul, interprète de ma pensée, s'était attaché avec fixité aux pas de madame de B.... — Qu'elle revienne, disais-je en mon cœur, que son regard se mouille, et que je puisse encore la bénir et l'aimer !...

Au bout de l'allée qu'elle suivait je vis venir un homme ; son habit était celui d'un prêtre. Madame de B... paraissait le chercher. Je la vis s'arrêter et lui parler avec vivacité, tandis qu'il l'écoutait gravement. A une question qu'il sembla lui adresser, madame de B... indiqua la direction de ma retraite. Que pouvait-elle lui dire ; parlaient-ils donc de moi ?

Hélas ! il me passa dans l'esprit le souvenir d'une soirée bien différente : Hélène, la jeune fille enthousiaste, M. de M..., le conseiller prudent, l'ami dévoué.... — A cette pensée, devant ce poignant contraste, je crus que la folie allait me délivrer de mes tourmens. Je me levai et, comme un insensé, je m'enfuis en courant. Au détour du bois, sur le pré, je me trouvai en face de Madeleine :

— Ah ! Madeleine, Madeleine, toi seule es bonne et mérites d'être aimée ! » — Et je saisis sa main que je pressai avec force sur mon cœur. Dieu m'est témoin que je l'aimais alors ; que je ne voulais pas jouer avec son ame et que l'ingratitude d'Hélène me ramenait sincèrement vers elle, comme vers l'aimable symbole de la bonté compatissante !

Madeleine ne put retenir ses larmes en contemplant le désordre de mes traits ; mais tout entier aux transports exaltés de ma douleur, je m'éloignais déjà vers ma demeure solitaire.

J'y étais à peine arrivé, que j'entends frapper doucement à ma porte ; je me lève et vais ouvrir. O mon ami, qui crois-tu que le ciel envoyât vers moi pour me secourir et me sauver ? — Hélène ? — C'était la cause dédaigneuse de mes maux ; Madeleine ? — C'en était la consolatrice impuissante et dangereuse. Non ! au plus fort de mes angoisses, à l'heure du désespoir et de la dérive de toutes choses, ce que le passé m'avait gardé de précieux, ce que l'avenir m'offrait de réparateur, la sagesse, l'estime, et l'affection et le repos gagné, tout cela m'apparut sous les traits calmes et doux de M. de M... « — Vous ! vous ici ! m'écriai-je ; pourquoi, mon Dieu ! venir si tard ? »

L'étonnement, la joie et la douleur se mêlaient dans mon cœur agité. Nous nous tîmes longtemps embrassés. Je ne pouvais me résoudre à quitter ce sein sur lequel mes larmes coulaient moins amères. Lui, restait silencieux ; mais je sentais sa poitrine se soulever et nos étreintes, plus fortes par moment, étaient le seul langage de nos deux âmes qui n'en voulaient point d'autre. Après ces premiers instans d'élan mutuel, nous nous regardâmes en silence. Mélancolique examen ! Un vieillard et un jeune homme : l'un, comptant les traces de la douleur ; l'autre, observant le progrès des ans !

Trop d'émotions me dominaient ;, je ne pouvais parler. M. de M... commença le premier :

« — Je ne suis pas venu trop tard, Edouard, me dit-il ; je suis venu, dès que je l'ai pu, vers vous que ma pensée cherchait de loin. Mais en quel état vous trouvé-je ! La succession des jours n'a-t-elle donc rien diminué d'un chagrin sans remède, comme il est sans espoir ? L'abattement de votre contenance, l'amertume de vos larmes, tout me montre la durée de la blessure... »

Comme il vit que ces paroles augmentaient mon agitation, il ajouta :

— Mais pourquoi m'en étonnerais je ? livré si jeune à la solitude, privé de tout appui consolateur, quels ravages ne devait pas faire dans votre esprit un souvenir demeuré sans rival ! O mon ami, ou plutôt mon enfant, car je vous aime comme un père, épanchez vous dans mon sein ; délivrez-vous, d'un fardeau trop courageusement porté. Vous le savez, vous pouvez vous

confier à moi. Votre sacrifice, je le connais et je l'apprécie, et votre souffrance, peut-être mon amitié la guérira-t-elle ?

— Hélas ! lui dis-je, hier encore je me croyais guéri : un instant m'a montré la vanité de cet espoir.

Alors, je racontai à M. de M... mon retour au village, mes projets, la trêve momentanée de mes chagrins, la vue d'Hélène et leur force nouvelle. Ce que je disais était confus et passionné. Parfois, je m'interrompais, renouant avec peine le fil de mes discours ; d'autres fois, les idées se précipitaient avec tant de violence dans mon esprit, que les expressions suffisaient à peine à les rendre...

M. de M... m'écoutait avec une sérieuse attention ; mais, lorsque je lui racontai mon trouble, en voyant tout à l'heure madame de B..., et l'atteinte mortelle de son regard dédaigneux ; quand, révélé par le désespoir du moment, tout le bouleversement de mon cœur parut sur mon visage, alors deux grosses larmes coulèrent lentement sur ses joues vénérables ; ses lèvres tremblaient d'émotion et il me pressa de nouveau dans ses bras.

« — Malheur ! malheur ! m'écriai-je ; l'ingratitude et la fierté habitent ce cœur. — Elle a foulé aux pieds celui qui eût baisé sa trace ; elle a passé auprès du dévouement et ne l'a pas reconnu. — Je la hais et j'en souffre ; que ne puis-je arracher de mon âme cette haine qui me tue, comme j'en ai arraché mon fatal amour ! »

Mais la violence même de mes transports en hâta la fin : je retombai épuisé, anéanti.

M. de M... me parla doucement alors. Sans répondre à mes dernières paroles, il s'appliqua à me montrer combien j'eusse été malheureux, agissant autrement que je ne l'avais fait ; quelle entreprise sans issue ou plutôt quelle fin déplorable ! ou bien, si, cédant follement à une passion peut-être incertaine, Hélène avait réussi à vaincre les obstacles et la raison de son père, comment aurais-je supporté une position évidemment subalterne, au milieu d'un monde où je n'avais pas su me conquérir une place ? — Au lieu de cela, quelle estime avais-je méritée ! quelle satisfaction de moi-même n'avais-je pas gagnée ! — « Écoutez, médit-il, jamais jusqu'ici je ne vous ai parlé ouvertement à ce sujet. Je devais ce respecta l'innocence d'une jeune fille que j'ai vue naître, à la tranquillité d'un ancien ami. Le comte est mort ; Hélène est mariée ; vous seul êtes malheureux : je viens vers vous, prenez confiance ; je vous encourage et vous consolerais, si mes faibles paroles peuvent avoir cet empire. »

Tandis que M. de M... parlait, l'accablement de tout mon être se dissipait ; j'écoutais cette voix grave et affectueuse ; je regardais cette figure compatissante, et une sorte de bien-être attendri se répandait en moi. En ce moment, je remarquai que M. de M... portait l'habit de prêtre ; mon trouble, ma surprise m'avaient empêché d'y faire attention d'abord. « — Cet habit... ? lui dis-je.

— Est le mien désormais, me répondit-il.

— Ce prêtre que madame de B... a rejoint tout-à-l'heure ?....

— C'était moi ; — moi qui venais vous chercher. Écoutez-moi, mon ami ; puisse Dieu, dont je suis maintenant le ministre, mettre dans votre cœur le calme et dans ma voix la persuasion !

L'habit que je porte ne doit pas vous causer d'étonnement. Vous le savez, la religion était depuis longtemps mon seul soutien ; d'irréparables pertes avaient l'un après l'autre rompu tous les liens qui m'attachaient à la terre ; le ciel seul pouvait attirer mes désirs. Cependant j'hésitais ; l'idée de consacrer à Dieu le reste de ma vie n'était sans doute pas mûre encore ; il fallait une circonstance nouvelle pour décider irrévocablement de mon avenir, sans doute bien court maintenant ! Cette circonstance arriva : le comte de B... mourut ; chargé par lui de la tutelle de ses enfans, j'y consacrai tous mes soins ; mais la Providence, eu paraissant m'éloigner du but qui me tentait, m'en rapprochait mystérieusement : la santé d'Hélène exigeait d'autres climats ; nous partîmes pour l'Italie.

J'emportais de France, mon ami, un souvenir qui me suivait partout. Ce souvenir était le vôtre. Je puis vous le dire maintenant, le malheur involontaire de votre position, votre infructueux, mais énergique combat, et surtout, Edouard, votre délicatesse et votre abnégation, le sublime sacrifice qui en fut le résultat, tout en vous m'avait vivement intéressé, et vous aviez, sans le savoir, un véritable ami ; la tendresse paternelle que j'avais cru ensevelir dans le tombeau de mes pauvres enfans, je la sentais renaître et se poser sur vous

J'avais tout compris. Croyez-vous que je ne vous suivais pas avec inquiétude dans vos efforts ambitieux ? Je pensais que ma tâche d'honnête homme était de vous protéger, de vous donner tous les moyens de réussir, et si vous aviez atteint le but, j'aurais trouvé l'amour d'Hélène justifié et j'aurais parlé pour vous. — Tel était le plan que je me traçai ; c'était ainsi que je devais aimer Hélène et vous servir, car je n'approuve pas les distinctions mensongères de la naissance, et votre talent m'eût rendu votre

plus ardent défenseur. Je ne voulus pas vous tromper ; quand il le fallut, je vous arrêtai. S'il m'en coûta, vous pouvez le penser ! mon devoir était pénible, mais c'était un devoir ; je l'accomplis jusqu'au bout. J'avertis Hélène ; je vis sa fierté blessée plus peut-être encore que son cœur ; elle ne se crut pas assez aimée pour inspirer la force nécessaire, elle vous accusa de faiblesse et d'indifférence ; je devinai son erreur ; vous Je dirai-je ? — Je l'encourageai.

Oui, mon ami, Hélène que vous vouliez sauver, Hélène que vous aimiez jusqu'à la rendre libre, il fallait qu'elle ignorât, au moins alors, une vertu qui vous l'eût invinciblement attachée. Il y avait là du malheur pour vous deux ; il y avait de cruels chagrins pour son père, des regrets pour elle, et pour vous sans doute des remords plus tard. Je compris ce que la raison m'imposait, et le sacrifice fut consommé ; mais je me promis d'être éternellement votre ami, votre appui dans ce monde et, vous le voyez à présent, j'espère l'être aussi dans l'autre. Oui, à Rome, siège de la Religion, sur la terre des martyrs et des confesseurs, ému par tant de souvenirs, entouré de tant d'éloquents ruines, je me sentis véritablement appelé ; surtout, Edouard, rempli d'une affection pour vous qui ne savait encore comment se produire, je fus comme frappé d'une subite lumière. Je vis du même coup la réalisation de mes désirs du ciel et de mes vœux de la terre.

Le saint pontife fut instruit de ma résolution. Grâce à sa bienveillance, les obstacles s'aplanirent ; le temps des épreuves fut abrégé, et je reçus bientôt cet habit, sous lequel vous me voyez, sous lequel, mon ami, mon fils, je viens auprès de vous pour vous soutenir et vous aimer. Le magistrat n'a pas eu de peine à obtenir, en échange de sa place, l'humble poste de curé de ce village. — Edouard, ainsi je ne vous laisserai plus ; puisque je n'ai pu prévenir vos chagrins, je les diminuerai, j'espère ; je serai le confident de vos peines, le témoin de vos travaux et, laissez-moi le croire, de votre bonheur un jour.... ! »

Rien ne peut rendre les sensations que me fit éprouver ce touchant récit. L'image de la bonté céleste me semblait descendue sur la terre. Il faudrait que je te peignisse M. de M... penché vers moi, simple et affectueux, sa contenance attendrie, son regard paternel... — Je ne le puis et, dans ce moment, je regarde, pour ainsi dire, en moi et j'y retrouve son portrait ineffaçable, sans pouvoir cependant le reproduire.

Tout à l'heure, j'étais seul, désolé ; maintenant, j'avais un ami. Je m'étais cru méprisé ; je me voyais relevé par l'estime du plus vertueux des

hommes, dévoué tout entier à ma vie. Je me jetai dans ses bras ; mon cœur battait encore avec force, mais il ne contenait plus que de la joie et de bienfaisantes émotions.

« Allons, médit M. de M..., il vous faut du repos. Maintenant nous sommes sûrs de nous retrouver. Quittons-nous pour peu de temps : demain, toujours, nous pourrons reprendre nos entretiens salutaires. Nous y apporterons l'amitié et la confiance ; Dieu seul peut y mettre le baume et le calme. »

C'est ainsi que je le revis ; ce fut ainsi qu'il me quitta. La sainteté avait visité ma demeure et y avait répandu son parfum. Une pluie d'orage était tombée durant notre entretien ; le ciel de meurait teint de rouge à l'horizon, pendant que la nuit couvrait les bois et les collines ; les ruisseaux grossis coulaient avec plus de rapidité ; on entendait le bruit des gouttes de pluie tombant des branches sur le chemin.

Je demeurai sur le seuil de ma maison, suivant du regard et du cœur ce vieillard vénérable, ce prêtre consolant que j'apercevais par moment à travers la haie encore humide du sentier....

XIII

Cette soirée fut pour moi le commencement certain d'une nouvelle vie. Sans que je m'en rendisse compte, la solitude dans laquelle s'écoulaient mes jours avait développé en moi une sensibilité malade, résultat inévitable de la contemplation de mes peines. Vainement, je m'étais efforcé de ne rien accorder à la rêverie ; sa pente insensible m'entraînait sans cesse, ou du moins, au milieu même des actes destinés à m'arracher à une pensée fixe, celle-ci revenait et m'assiégeait, d'autant plus constante peut-être, que je m'efforçais de la repousser. — La présence de M. de M..., son amitié faisaient de moi un homme nouveau ; il était plein d'indulgence, mais non pas de faiblesse. Il me plaignait, mais il me soutenait ; et sentant près de moi cet appui secourable, j'éprouvais le retour d'une énergie heureuse dont j'avais depuis longtemps perdu le secret.

M. de M.... avait quitté le château ; il habitait le presbytère. Je ne saurais te dire, mon ami, l'impression qui me saisit, la première fois que je vis dans cette humble demeure ce vieillard que son dévouement pour moi y avait amené. La maison était petite ; les meubles étaient simples : quelques beaux livres étaient le seul indice qui trahît l'homme habitué à l'aisance et au monde ; encore, la piété avait-elle si bien et depuis si longtemps présidé à leur choix, qu'en changeant d'état, il n'avait dû en retrancher aucun.

Rarement un jour s'écoulait sans que nous nous vissions ; M. de M... ayant des devoirs, moi, des travaux, le soir surtout nous réunissait d'ordinaire. Depuis son arrivée, M. de M... ne m'avait pas reparlé d'Hélène. Je respectais son silence, et moi même, une sorte de discrétion me retenait d'en parler. Hélène était mariée : des liens puissans l'entouraient ; je comprenais les motifs du silence de M. de M... et je les appréciais. Bien des fois cependant, ce nom toujours présent fut prêt à m'échapper ; bien des fois, je tombai dans des réflexions que M. de M.... semblait éviter d'interrompre. Il prenait alors un livre, et quand je revenais à moi, en voyant se lever son regard indulgent, je ne savais pas si c'était lui qui avait fini de parler ou moi qui avais cessé de l'écouter.

Cependant, la tristesse était encore au fond de mon cœur. L'impression d'un rêve pénible poursuit, même après le réveil, et mon rêve avait été bien

long ! A de certains momens aussi, d'autres souvenirs me reprenaient et me montraient la douce figure de Madeleine, inquiète sans doute du changement de ma vie. Au lever incertain du jour, aux heures immobiles du soir, cette innocente image flottait devant mes yeux, sur la prairie, et dans le bois où m'attirait un charme secret. Je la cherchai parfois, sans jamais la trouver.

Un soir, je la vis sortir du presbytère ; elle tenai t à la main son livre de prières ; elle me salua avec une sorte de gravité mêlée de grâce touchante.

« — Je ne vous vois plus Madeleine, lui dis-je, n'avez-vous donc plus de chèvres ?

Elle me répondit : « — Mes chèvres sont avec mon petit frère ; moi, je m'occupe de choses plus sérieuses. Depuis longtemps nous n'avions pas de curé, et il y a loin d'ici à un autre village ; ma mère avait besoin de mon travail ; j'ai grandi, ne sachant dire que mon chapelet ; mais je sentais que cela n'était pas assez ; aussi, j'ai demandé à notre curé de m'instruire dans ma religion. »

Puis, elle me regarda avec un sourire d'ange et ajouta : « — Monsieur Édouard je pense bien souvent à vous ! Si je prie tous les soirs dans ce livre, c'est que vous m'avez montré à y lire.... Vous avez un chagrin dans le cœur et je demande à Dieu de vous l'ôter... J'étais une pauvre fille sans science et presque sans religion ; vous m'avez indiqué ce qu'il fallait savoir ; le prêtre m'enseignera ce qu'il faut faire. Si vous saviez quel bonheur j'éprouve, depuis que ces idées me sont venues ! Ah ! Dieu vous récompensera.... ! »

Elle s'éloigna lentement et comme recueillie dans ses pieuses pensées. Tout mon cœur fut remué par ce qu'elle m'avait dit. Mais était-ce un aveu que de si innocentes paroles ? La pureté régnait sur ce front virginal ; ce n'était plus une enfant, c'était à peine une jeune fille. La candeur de l'âge et la sérénité de sa nouvelle piété semblaient, en s'unissant, la défendre contre le mal.

J'aurais craint de l'arrêter, tant elle semblait tout entière à ce Dieu qu'elle avait cherché d'un cœur si naïf et si tendre. Cette ame avait-elle donc trouvé ses ailes ? l'élévation du cœur amenait elle celle de l'esprit ? Madeleine se transformait, et déjà un honnête homme pouvait pressentir en elle la compagne vertueuse et la mère attentive.

J'entrai tout rêveur au presbytère.

Ne te lasses-tu pas, mon ami, de mes continuelles incertitudes ? hélas ! elles sont le résultat d'une position qui, manquant de bases premières, était privée de stabilité. J'ai subi tour à tour les influences diverses de mon cœur et de ma raison, et je suis peut-être destiné à ne pouvoir jamais les mettre d'accord.

Un travail qui demandait tous mes soins vint me ravir un peu à ces réflexions. Le village situé au bas d'une colline se trouvait souvent inondé dans les grandes pluies. L'eau que rien ne retenait envahissait les demeures des pauvres paysans et y causait de graves dommages. Les champs souffraient aussi des ruisseaux qui en emportaient les semences et les jeunes plants. Il s'agissait de remédier au mal, de creuser une sorte de canal où les eaux trouveraient leur lit et de le maintenir par des digues distribuées avec art sur la pente de la colline. Le village était pauvre et ne pouvait payer un ingénieur : on vint à moi. J'y pensai avec attention et je promis de me charger de la direction des travaux.

J'appelai à mon aide toutes les ressources de ma mémoire. J'y ajoutai des lectures nouvelles que M. de M... me conseilla. Ce que j'entre prenais exigeait surtout des soins, du calcul et de la persévérance. En me retirant dans mon heu natal je n'avais pas agi par désir de l'isolement et d'un vague loisir ; non, j'avais restreint le cercle de mon existence pour qu'elle fût utile, au lieu d'être sans but et sans portée dans une sphère trop étendue. — L'occasion se présentait de servir les intérêts de ceux qui m'entouraient ; je la saisis avec joie.

Lorsque mes plans furent tracés, je fis commencer de suite les travaux. Je puis te l'avouer, un certain orgueil me rendit fort et presque joyeux, quand je les vis s'avancer et réussir. Pour la première fois, le succès me payait de la peine, et je reconnus les bienfaits de la science.

Je passais mes journées au milieu de ces braves gens, les encourageant, les guidant, entouré de leur affection et de leur reconnaissance. Oh ! qu'il est doux d'être aimé, et que mon cœur est peu fait pour l'abandon !... L'automne s'avancait, et il fallait que tout fût prêt avant les pluies de l'hiver : aussi, la nuit seule arrêtait mes travailleurs ; leur activité était merveilleuse ; chacun retrouvait son intérêt dans l'intérêt commun. Partout, depuis le bas de la colline jusqu'à son faite, on entendait le bruit des instrumens à l'aide desquels l'homme obtient les dons de la terre ; la bêche creusait des tranchées ; la pioche arrachait des pierres ; les laboureurs menaient avec

leurs bœufs de lourds chariots pleins de décombres ; les bûcherons abattaient les arbres nécessaires pour la construction d'un pont.

L'automne réunit, dans ses beaux jours, l'éclat de l'été à la gravité de l'hiver. Le soir et le matin ont cet air vif et un peu froid qui donne au corps plus d'énergie ; vers midi, le soleil brille, et le contraste des différentes heures entre elles leur ajoute du charme.

Ce fut par une de ces matinées voilées, mais sereines, qu'assis sur une petite hauteur d'où je dominais les travaux presque achevés, j'éprouvai un bien-être d'esprit si doux, que je ne puis me rappeler ce moment sans un sentiment délicieux de rafraîchissement et de calme. L'heure du repas avait suspendu les travaux ; aucun bruit ne s'élevait dans l'air ; un léger brouillard enveloppait le bois à moitié dépouillé ; à l'horizon, on ne voyait pas encore le soleil, mais on le sentait, pour ainsi dire, venir, et le repos du ciel l'annonçait pur et radieux.

En ce moment -, tandis que mes yeux erraient sur la campagne, mon esprit s'envola vers les jours écoulés. Je retrouvai chacun de mes souvenirs ; mais, chose étrange ! ils n'avaient plus de trouble pour moi. Il me semblait les voir passer, pareils à des formes vagues, dans ce brouillard qui m'entourait ; c'était comme si j'avais interrogé l'existence d'un autre. Je me sentais plein d'oubli pour le mal passé et de reconnaissance pour le bien présent. Je comprenais qu'enfin j'avais atteint le but et soustrait ma vie aux écueils redoutables de ma position involontaire.

Je vis alors M. de M... qui montait la colline et semblait se diriger vers moi. Une jeune femme l'accompagnait ; il ne me fut pas difficile de reconnaître madame de B. La veille encore, j'aurais fui à son aspect ; — dans la sphère calme où je me trouvais, je n'y songeai même pas ; seulement, mon cœur battit plus vite et, comme la dernière flamme d'un feu qui s'éteint, je sentis une légère rougeur animer mon visage.

Je regardais ainsi, sans trop d'émotion, venir ces deux personnes entre lesquelles s'était passé le secret de ma vie ; l'une en représentait le commencement, les espérances et les douleurs ; l'autre, l'amitié, la consolation, et le terme rassurant. Il y avait plus de mélancolie que d'irritation dans mon âme, en regardant Hélène, et je la plaignais presque de m'avoir si mal jugé !

Craignant que ma présence ne fût pénible pour elle, je feignis d'être absorbé par l'examen de mes plans ; mais M. de M... vint à moi ; Hélène le

suivait avec timidité, et évidemment troublée. Le salut qu'elle me rendit attestait une révolution dans ses idées ; la pensée m'en vint de suite.

« Madame, me dit M. de M..., a voulu visiter les travaux que vous faites exécuter ; elle, qui aime à faire le bien, aime aussi à le voir pratiquer ; je lui ai dit, mon ami, combien le village est heureux de vous posséder ; quelle reconnaissance il vous devra pour une entreprise aussi utile, et cela ne l'a point étonnée, vous connaissant et vous appréciant comme elle le fait. »

O sainte délicatesse des âmes vraiment sensibles ! je reconnus toute la bonté de M. de M... dans ce peu de mots. D'ailleurs, sa voix était un peu attendrie vers la fin ; madame de B... retenait à peine les larmes qui brillaient dans ses yeux ; tout me disait que M. de M..., après avoir dévoilé mon secret, voulait m'en donner la récompense. Je voulus répondre ; ma voix tremblait, et je me détournai pour cacher moi même mon émotion trop vive. — Chacun de nous du reste était si troublé, que nul ne pouvait parler.

Il y avait entre nous des idées qui ne pouvaient s'exprimer, des sentimens qui ne pouvaient se rendre ; le silence leur donna la seule éloquence permise et, quand je le rompis, ce court espace avait suffi pour renouer entre nous la chaîne du passé.

« — Vous me trouvez, madame, sans doute bien téméraire, lui dis-je : le travail que j'ai entrepris ne m'est point familier ; mais son résultat m'a déterminé et, avec les conseils d'un ami comme notre pasteur, j'espère le mener à bonne fin.

» — Je n'en doute pas, monsieur, répondit madame de B... d'une voix douce, mais tremblante, vous réussirez comme vous le méritez ; s'il y a en vous trop de modestie, il y a la conscience de ce qui est bon et utile ; il y a le dévouement et, cette fois du moins, ceux à qui vous en donnerez la preuve ne se montreront pas ingrats.... »

Je compris..., et me hâtai de l'interrompre. M. de M... nous sauvait aussi la gêne de cet entretien. Avec un soin tout paternel, il nous évitait les rapprochemens pénibles : à Hélène, le sentiment du repentir, à moi, celui du regret inutile. Sous son regard vénérable, nous nous sentions comme abrités par une sainte influence. Le caractère sacré dont il était revêtu augmentait l'impression, pour ainsi dire pieuse, de notre réconciliation. Madame de B... n'eût pas rougi de mes aveux ; les siens ne m'auraient pas rempli d'une agitation dangereuse.

Nous marchions lentement, recueillis dans nos pensées qui sans doute se rencontraient. M. de M... faisait remarquer à Hélène, avec une sorte

d'orgueil, les parties les plus intéressantes de mon travail ; il y avait des trésors de bonté dans cette attention et dans le choix qu'il avait fait du moment de notre entrevue. Me montrer à madame de B..., au milieu d'occupations élevées et d'une utilité réelle, entouré de l'estime et de la reconnaissance publique, ayant forcé ma vie, qui se fût si facilement perdue, à rentrer dans les voies modérées du devoir et de la raison ; me relever, en présence d'Hélène, du sentiment dédaigneux que j'avais cru lui inspirer ; me donner du même coup la récompense de mon sacrifice et la force de la persévérance : tel avait été son but, je n'en pouvais douter.

Aussi, lorsque madame de B... fut arrivée à cette porte du parc que je connaissais si bien, prêt à me séparer d'elle, je ne pus m'empêcher de trahir ma pensée ; les adieux que nous échangeâmes furent attendris, mais graves ; nous sentions que cette rencontre ne se renouvellerait pas... Quand M. de M... me tendit sa main, je ne la serrai pas, je la pris et la baisai avec respect, et une larme y tomba, — larme venue du profond de mon cœur, pleine de vénération et de reconnaissance.

« — O mon ami, m'écriai-je sans essayer de maîtriser mon élan, comment pourrai-je jamais m'acquitter envers vous.... ? »

Il sourit doucement et allait me répondre ; mais Hélène le prévint : « — Soyez heureux ! » me dit-elle d'une voix qui me fit tressaillir ; — et ils rentrèrent dans le parc.

XIV

Le vœu d'Hélène s'accomplit.

Comprenant que mon bonheur, étant l'œuvre de mon vieil ami, serait aussi sa récompense, j'en aidai, pour ainsi dire, la venue ; les sombres pensées s'envolèrent loin de moi et j'ouvris entièrement mon cœur au contentement de ma situation. Il semblait que la vue d'Hélène eût brisé le charme qui m'avait si longtemps tenu captif : je ne la voyais plus telle que je l'avais aimée ; je la voyais telle qu'elle était, c'est-à-dire non moins aimable, mais n'inspirant et ne rendant plus qu'une affection toute fraternelle. La sainte amitié m'avait montré à ses, yeux sous mon véritable jour ; un prêtre, ami de la vérité, avait dissipé l'erreur qui m'avait été fatale et, bien que j'eusse dès longtemps renoncé à la récompense de mon sacrifice, j'éprouvais une bienfaisante satisfaction à l'idée qu'il était désormais compris.

Au milieu de ces impressions, dans ce retour complet de mes facultés, l'automne finit ; les travaux s'achevèrent ; c'est un des instans de ma vie sur lesquels je m'arrête avec le plus de complaisance. J'étais aimé, j'étais utile ; je remerciai Dieu qui m'avait mené vers ce but désiré.

Avec l'hiver vinrent d'autres occupations et d'autres loisirs. L'hiver, que jusque là j'avais envisagé avec terreur, me sembla presque doux, en resserrant encore mon intimité avec M. de M... ; souvent, les mêmes études nous réunissaient ; quelquefois, il me parlait de la religion avec une ame si convaincue et des paroles si pénétrantes, que je me sentais tout ému et porté vers ce Dieu qui avait de tels représentans sur la terre.

D'autres fois, M. de M... me faisait quelques récits de sa vie et du monde où elle s'était passée. Ses opinions étaient graves et indulgentes ; cependant, en l'écoutant, je ne pouvais regretter de ne point habiter ces sphères élevées, mais trompeuses et incertaines.

Lorsque le nom de madame de B... se trouvait mêlé à ces récits, il ne l'évitait pas ; je l'écoutais sans trouble, mais rarement nous parlions d'elle.

Un sujet que je n'avais point encore osé aborder, c'était l'espèce d'intérêt que j'éprouvais pour Madeleine. Sûr désormais, du côté d'Hélène, du repos de mon cœur, je n'avais plus les mêmes craintes, en songeant à une union

qui eût fixé mon sort et lui eût donné son complément naturel. Je ne sais pourtant quelle timidité m'empêchait d'en parler à M. de M... ; étais-je donc coupable ? — Tu peux en juger, mon ami ! Non, mais je sentais vaguement toutes les objections que me ferait M. de M... et, ma raison les approuvant, mon cœur ne pouvait se résoudre à détruire ses douces illusions

Quelquefois M. de M... me parlait de Madeleine, de son assiduité, de sa piété ; me disait comme elle était bonne, comme elle aidait sa mère dans les soins du ménage ; souvent je la rencontrais au presbytère et je m'assurais à ses regards ingénus de la sincérité de son innocente affection. — Il fallait cependant prendre un parti ; attendre pouvait faire un grave tort à Madeleine, en lui laissant concevoir des espérances trompeuses. J'hésitais et ne savais à quoi m'arrêter...

M. de M... accomplissait avec une infatigable charité ses devoirs de pasteur ; la distance, le froid, rien ne ralentissait son zèle. Jamais un repentir ou une souffrance ne l'appelèrent en vain ; souvent je l'accompagnais dans ses courses. Quand la gelée avait durci la terre, que les rameaux des bois brillaient des mille cristaux du givre, marchant d'un pas rapide, semant la route de discours sérieux ou d'épanchemens salutaires, que de fois nous sentîmes en nous, lui, malgré son âge, moi, après mes anciennes blessures, l'activité bien faisante de l'ame et du corps réunis !

Au retour, le foyer brillait ; la même table nous offrait un repas modeste, mais sain. Quelles douces soirées nous passâmes ainsi, et que l'homme qui ne connaît que les villes et leurs plaisirs bruyans est à plaindre d'ignorer la facilité de la joie pure !

Ce fut en revenant d'une de ces promenades que M. de M... me parla ainsi :

— Jamais, mon cher Edouard, je n'avais espéré une fin de vie aussi heureuse que la mienne. Dieu, qui d'ordinaire réserve les chagrins pour la vieillesse de l'homme, sans doute afin de le détacher des liens de cette terre, Dieu, après m'avoir éprouvé dans le milieu de mes jours, semble avoir gardé pour les derniers tous les trésors de sa bonté : les champs ont donné plus de force à mon corps ; mon état plus de force à mon ame ; j'ai un fils, — et il me serra la main, — et je vois renaître son bonheur ; mon petit troupeau est docile à ma voix —

« — Mais, lui dis-je, comment ne vous suivrait on pas ? Comment ne bénirait-on pas le jour de votre venue ? moi surtout... »

Il reprit : « — Chaque instant, mon ami, me découvre de nouveaux devoirs. Je sens que, si j'ai charge d'âmes pour le ciel, je dois procurer aussi à ceux que je dirige le plus de bonheur possible sur la terre... — le bonheur rend la vertu facile, ajouta-t-il en souriant. Aussi, je veux vous confier un projet que j'ai mûri depuis longtemps :

» — Je possède, vous le savez, à quelques lieues d'ici, une ferme située dans un pays dont les mœurs sont bonnes. Mon fermier a un fils dont j'ai surveillé autrefois l'éducation ; sa science est celle qu'exige son état ; c'est-à-dire qu'il cultive la terre avec intelligence et s'abstient des plaisirs grossiers des paysans ordinaires. Ce jeune homme cherche une femme, pour goûter avec elle le bonheur d'une union bénie par le ciel. Comme il a une certaine délicatesse dans le cœur, toutes les jeunes filles ne lui conviendraient pas. Je crois avoir trouvé celle qui peut le rendre heureux et qu'à coup sûr il rendra heureuse ; ne devinez-vous pas qui ?

— Madeleine ! dis-je tout troublé.

— Oui, Madeleine, reprit M. de M... ; Madeleine, répéta-t-il en me serrant la main avec tendresse ; — je suis bien aise que votre pensée se soit rencontrée avec la mienne, car ce projet me sourit et j'y vois du bonheur pour tous ; — Madeleine, dont le cœur est bon, dont l'esprit suffisamment développé sera en rapport avec celui de mon protégé ; Madeleine, qui l'épousera avec estime et exercera toutes les vertus modestes de la bonne ménagère. Leurs goûts seront semblables, car leur naissance et leur éducation sont les mêmes ; les parens se conviendront et rien ne troublera l'harmonie nécessaire au bien-être de chacun.

« Je crois que Dieu bénira cette union, parce qu'elle sera faite suivant les lois de la nature, suivant les règles de la société et des positions qu'elle nous donne. »

Comme je gardais le silence, il me dit : « — Ne m'approuvez-vous pas ?

» — Pourquoi, m'écriai-je avec vivacité, ne pensez-vous pas que Madeleine pourrait trouver le bonheur dans une sphère moins bornée ? Son cœur est excellent, dites-vous ; avec le cœur on comprend tout....

— Oui, me dit M. de M..., — et l'on souffre de tout ! ne le savez-vous pas ? Est-ce à vous que je dois montrer combien les sentimens, même les plus généreux, sont impuissans à effacer certaines inégalités et à détourner les malheurs dont elles sont la source ?

— Mais, repris-je, si Madeleine était aimée comme elle le mérite, si elle-même... — Puis je m'arrêtai brusquement et, me jetant dans les bras de mon

vieil ami : « — Vous avez raison, lui dis-je ; ayez pitié de moi seulement ; vains raisonnemens que les miens ! — Accomplissez vos projets ; ce que vous ferez, le Ciel ne peut manquer de le protéger, car cela est dans la justice et dans la vérité !

— Edouard, Edouard, me dit M. de M... en me pressant contre lui, maintenant je répons à Dieu du soin de votre bonheur ! »

Lorsque je revis Madeleine, M. de M... lui avait parlé. Madeleine avait pleuré ; peut-être avait elle tout compris. Sa mère vint remercier M. de M... ; elle ne m'oublia pas dans sa reconnaissance ; qu'avais-je fait cependant ?...

Le jeune fermier vit sa fiancée, et l'amour brillait dans ses yeux, quand il rendit grâces à son protecteur.

Le mariage fut fixé aux premiers jours du printemps. Madeleine n'était plus la joyeuse enfant des champs : elle était grave mais non pas triste ; elle ne me cherchait plus, mais elle ne me fuyait pas. Sa mère ne l'avait jamais vue si douce, ni le curé si pieuse.

Quand les boutons des lilas commencèrent à s'ouvrir, j'allai frapper, un soir, à la demeure de Madeleine : je la trouvai filant auprès de la fenêtre.

« — Madeleine, mon enfant, lui dis-je, bientôt je ne vous nommerai plus ainsi ; dans huit jours, vous serez une bonne et sérieuse épouse... Des affaires indispensables m'appellent à la ville ; je ne pourrai assister à votre... bonheur ; — mais personne ne fera des vœux plus ardens pour vous que ceux que je formerai, quoi qu'absent... — Je vous apporte la croix d'or de ma mère ; c'est mon présent ; qu'il vous rappelle un ami !... »

Madeleine se leva : deux larmes qu'elle ne cherchait pas à cacher roulaient sur ses joues. Elle prit la croix que je lui tendais ; puis se baissant, elle me présenta son front.

Le baiser que j'y déposai était chaste et fraternel... Dieu qui voit tout n'a pu s'en offenser !

Le lendemain, je partis : je me sentais faible et triste. Je voulais cacher ce sentiment, même à mon vieil ami...

Quand je revins, Madeleine était mariée, et son souvenir seul me restait.

Il y a deux ans de cela : l'amitié de M. de M..., ma propre raison, surtout la certitude du bonheur de Madeleine m'ont consolé. — J'ai reconquis de nouveau le calme. Elle vient ici de temps à autre et me visite toujours. Elle m'amène son enfant, et quand je la vois si heureuse, pendant que je le

caresse, je pense que le sacrifice des passions renferme les plus douces émotions qu'il soit donné à l'homme de ressentir

Que me reste-t-il à te dire ? mon ami. Ma vie entière vient de se dérouler à tes yeux, car la vie est dans les sentimens. J'ai épuisé, je le crois, les poignantes impressions de la jeunesse ; j'ai peut être trouvé le calme anticipé d'un autre âge.

Maintenant que je viens de remonter avec toi le cours des années qui ne sont plus, devant d'agitations il ne me reste qu'un sentiment de reconnaissance envers celui qui a permis qu'elles eussent une telle fin.

Mon éducation, ma position me condamnaient à un éternel malheur, peut-être à de cruels remords. Ma vie pouvait s'écouler inutile ou mécontente ; des deux amours que j'avais ressentis aucun n'était convenable à ma condition. L'un m'eût rendu malheureux, l'autre eût peut-être fait le malheur de celle à qui je me serais lié. Dieu m'a sauvé de tant d'épreuves ; j'ai triomphé du mal et de plus encore peut-être, — de la douleur...

Et quand j'entends autour de moi les malédictions déplorables de ceux qui accusent la société, sans avoir su rien faire pour se la gagner ; quand je songe que cette fièvre de l'impuissance et de la folie, ma fatale situation pouvait me la donner ; considérant au contraire les compensations dont ma vie est entourée désormais, l'amitié, l'estime, le repos sans oisiveté, j'élève ma pensée vers celui qui sans doute m'a guidé et, pareil au laboureur qui, devant son champ couvert d'épis, trouverait moins de joie, si le sillon lui avait coûté moins de peine, je découvre dans mes plus tristes souvenirs la source de mes biens d'aujourd'hui !...

Tel fut le récit que me fit Edouard. Lorsqu'il cessa de parler, je lui serrai la main avec effusion, mais je n'essayai pas de lui exprimer autrement l'estime qu'il m'inspirait. Le silence est souvent l'éloquence de l'émotion, et je craignais d'affaiblir la mienne, en voulant la témoigner.

Pour Edouard, il avait l'air calme et satisfait de l'homme réellement vertueux. Pendant son récit, souvent une agitation involontaire s'était montrée sur son visage, lorsque ses souvenirs le reportaient vers les passions et les angoisses de sa jeunesse. — Mais alors, sa figure avait repris son expression de douceur et de sérénité ; une grande simplicité respirait dans toute sa personne. On sentait qu'il avait raconté sans orgueil ce qu'il avait fait sans ostentation. En le voyant ainsi, je le comparais à ces pieux

solitaires des premiers temps de l'église, alors que, retirés des orages lointains du monde, ils trouvaient dans leur sacrifice même la paix et le charme ineffable de tous leurs instans. Quand je partis, j'emportai le regret de n'avoir pu connaître M. de M... ; l'ordre de ses supérieurs l'avait appelé à la ville.

Les projets des hommes sont exposés à mille chances. — Un long voyage me tint éloigné d'Edouard, pendant une année entière, lorsque j'espérais resserrer avec lui les liens de l'amitié.

A peine délivré des premiers soins du retour, je pensai à lui et me dirigeai vers la Bretagne. J'arrive, je prends le chemin de sa demeure ; je reconnais avec joie le lieu de nos entretiens. Je frappe à la porte. — Nul bruit. J'attends vainement. L'air était silencieux. Je regardai la maison : elle était fermée. Un souffle de tristesse sembla passer sur moi....

Je vis alors un prêtre qui traversait la prairie ; sans doute il avait vu mon action, car il me dit :

— Cette maison, monsieur, est déserte, encore pour quelque temps.

— Quoi ! lui dis-je, avec étonnement et presque avec effroi, celui qui l'habitait...

— Habite là-haut, me répondit le prêtre, en me montrant le ciel avec mélancolie.

— Vous êtes M. de M... ? lui dis-je, tandis que je contemplais respectueusement cette noble figure.

— Et vous, l'ami d'Edouard ? me répondit-il ; venez au presbytère, nous causerons de lui.

Voici ce qu'il m'apprit :

Comme une eau qui, descendue avec fracas des montagnes, se calme et s'épand dans la plaine, la vie d'Edouard, désormais fixée, ne conservait plus rien des agitations passées. Si parfois quelque tristesse voilait un instant cette tranquillité, elle n'était causée que par le penchant tendre de son cœur et justifiée par son isolement. M. de M..., qui en appréciait la source, s'occupait de lui trouver une compagne dans une position pareille à la sienne. C'était le rêve de sa vieillesse. Il n'avait plus d'enfans : Edouard recueillerait sa fortune. Il voulait le voir heureux, avant de mourir. Ces deux belles âmes étaient si bien liées par un mutuel attachement, que la tristesse de l'un altérerait la sérénité de l'autre.

— Vain espoir ! me dit M. de M... ; après une journée de fatigue, employée à surveiller la moisson d'un villageois, retenu chez lui par une

maladie, Edouard fut frappé de celle qui l'a emporté. Il devait mourir comme il avait vécu, et une bonne action devait marquer sa dernière heure !

La vertu, la religion ont éclairé ses pas vers la vie inconnue. Edouard avait compris peu à peu la consolation que donne le Christ à ceux qui le suivent. Je ne l'avais jamais pressé à ce sujet ; mais cette ame aimante ne pouvait échapper à l'empire de celui qui n'est qu'amour et bonté !

Sa résignation était touchante. Quelquefois, il me disait : — J'ai cru autrefois être malheureux ; j'ai accusé ma condition... Je m'aperçois que ces épreuves n'étaient rien ; les passions de la jeunesse me les exagéraient. Pourquoi me serais-je plaint d'une vie modeste mais douce parmi de braves gens, avec un ami tel que vous ? Dieu en accorde t-il autant à tout le monde ?...

Les gens du village venaient à chaque instant s'informer des progrès de la maladie. Mille bienfaits apparurent alors qu'il avait tenus cachés.

Madeleine était ici ; il voulut la voir. Il lui demanda si elle était heureuse ; et, comme elle l'en assura, il parut soulagé d'une crainte.

— Mon enfant, lui dit-il, je me déshabituer de vous donner ce nom, croyez-vous que votre mari consentirait à quitter son père, s'il trouvait ailleurs des terres à cultiver, une maison où il aurait son foyer à lui ? »

Madeleine lui dit qu'elle le pensait ainsi.

« — Eh bien ! reprit-il, je vous donne cette maison et les terres qui l'entourent c'est bien peu, mais votre mari ne manquera pas d'ouvrage aux environs, et moi, j'ai du plaisir à songer que vous habiterez ici, sous ce toit où je vous ai portée mourante, où j'ai tant pensé à vous !. ;. »

Madeleine sanglotait si fort, qu'il fallut l'emmener.

Le soir, Edouard me parla longtemps et avec tranquillité des divers événemens de sa vie. Il revenait vers son premier amour, comme vers un temps qui attirait d'abord sa pensée. Madame de B... était absente alors ; sans cela, je ne doute pas qu'elle ne l'eût visité.

Quant à moi, lorsque je pense à tout ce qu'il me dit de tendre, je me sens si ému que je ne puis le raconter

Lorsque le jour parut, comme si cette belle ame eût attendu l'aurore, signal et symbole de sa délivrance, elle s'envola douce et calme de ce séjour d'épreuves.

Sa vie avait été un exemple, sa mort fut un triomphe. — Placé sur les limites glissantes de deux conditions, sollicité par ses passions et ses instincts, retenu par sa raison, Edouard n'a pas cherché à prendre par

violence une place qui ne lui était pas destinée ; il n'a pas, comme tant d'autres, accusé le monde, la société ; il n'a point non plus voulu s'endormir dans l'oisiveté, ni s'enfuir par le désespoir. — Il a fait plus que se tuer : il a vécu. — Il a vécu bien, courageusement, utilement ; il est arrivé au calme par le devoir et la conscience, par le bon sens et le cœur haut placé ; aussi, Dieu sembla dès ici-bas le récompenser....

Pour moi, resté seul, lorsque la vieillesse semblait m'assurer de le précéder, je garde son souvenir comme une vertu, et je tâche d'en semer les exemples dans les jeunes cœurs qui m'entourent. »

Devinant mon désir, M. de M... me conduisit alors vers le champ du repos.

Le ciel était pur, les oiseaux y chantaient ; on entendait à peine au dehors le bruit et l'activité du village ; un vague parfum de solitude disposait l'âme au recueillement. Au moment où nous entrions, une femme voilée sortait du cimetière. M. de M... la salua ; c'était madame de B...

Quand nous nous agenouillâmes sur la tombe d'Edouard, je remarquai une jeune femme qui s'occupait d'en changer les couronnes. Un petit enfant les lui tendait à mesure, en souriant ; pour lui c'était un jeu... Le vêtement de cette jeune femme qui était celui de la campagne, son air distingué, sa douleur silencieuse, le salut qu'elle échangea avec M. de M..., tout me fit reconnaître Madeleine.

Comme un sourire du ciel, comme un signe de celui que nous pleurons, un beau rayon de soleil parut et se posa sur cette douce tombe...

Ainsi tout ce qui avait rempli sa vie se trouvait réuni autour de l'homme de bien : l'amitié, la vertu, le dévouement, l'amour. — Son souvenir" demeurait précieux et salulaire ; et, de ces deux jeunes femmes qui avaient fait battre ce cœur désormais immobile, l'une l'avait aimé, — l'autre l'aimait peut-être encore

FIN.



lien vers <http://www.bnf.fr>



lien vers <http://gallica.bnf.fr>

Édouard Aubert, par Alfred Leroux ["sic"]

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k56025476>

À propos de cette édition numérique

Cette édition numérique est issue d'un programme de numérisation du patrimoine mené par la Bibliothèque nationale de France pour enrichir Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF et de ses partenaires. En ligne depuis 1997, Gallica s'enrichit chaque semaine de milliers de nouveautés et offre aujourd'hui accès à plusieurs millions de documents numérisés : imprimés (livres, revues et fascicules de presse), manuscrits, estampes et photographies, documents sonores, partitions, cartes et plans...

Les imprimés sont d'abord numérisés en mode image (prise de vue photographique) puis le texte est extrait de manière automatique grâce aux techniques de reconnaissance optique de caractères (*optical character recognition* ou OCR). Les algorithmes informatiques utilisés définissent également de manière automatique la structure de l'ouvrage (en-têtes et pieds de page, illustrations, tableaux, etc.). L'état du document imprimé (taches, pages déchirées) et les caractéristiques de la typographie employée peuvent entraîner des erreurs lors de l'OCR. Le texte ainsi produit

est ensuite relu, corrigé, et converti au format ePub (*electronic publication* ou « publication électronique »), format ouvert standardisé pour les livres numériques. Malgré tous nos efforts pour respecter au mieux le format original du livre, il est possible que vous retrouviez des coquilles ou des problèmes de mise en page qui auraient échappé au relecteur. N'hésitez pas à nous signaler ces anomalies à l'adresse gallica@bnf.fr.

Conditions d'utilisation

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF.

Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n° 78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici [pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont

signalés par la mention Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

3/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

4/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

5/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur. En cas de non-respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

6/ Pour obtenir la reproduction d'un document de Gallica en haute définition, contacter reproduction@bnf.fr

7/ Pour utiliser un document de Gallica sur un support de publication commercial, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr